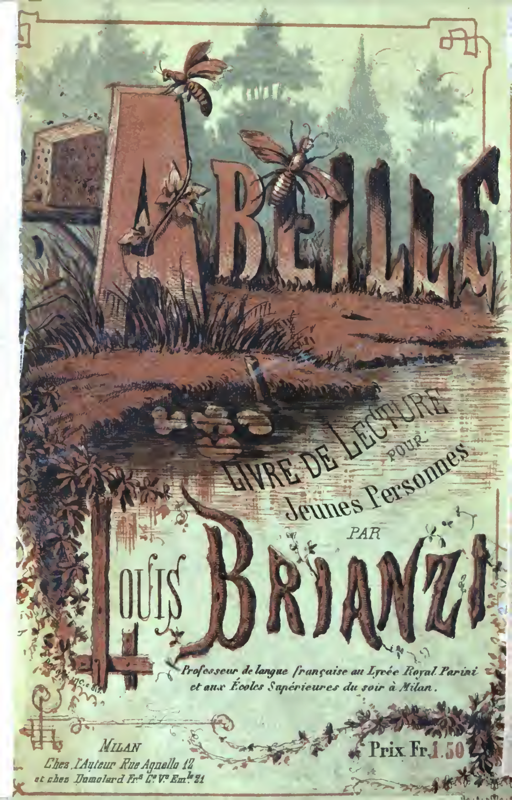



L'ABEILLE
LIVRE DE LECTURE POUR
Jeunes Personnes
PAR
LOUIS BRIANZI
Professeur de langue française au Lycée Royal Parini
et aux Écoles Supérieures du soir à Milan.
MILAN
Chez l'Auteur Rue Agnello 12
et chez Dumolard Fr.s C.e V.e Em.le 21
Prix Fr. 1.50

L'ABEILLE

LIVRE DE LECTURE

AVEC NOTES ITALIENNES

POUR

JEUNES PERSONNES

PAR

LOUIS BRIANZI

PROFESSEUR DE LANGUE FRANÇAISE AU LYCÉE ROYAL PARINI
ET AUX ÉCOLES SUPÉRIEURES DU SOIR A MILAN





MILAN
CHEZ L'AUTEUR, RUE AGNELLO, 12
et chez Dumolard Frères, Corso Vittorio Emanuele, 12

FLORENCE
Joseph Polverini, Via Faenza, 18

ROME
Hermann Loescher & C. - Corso 346-347

PARIS
XAVIER LIBRAIRE
22, Rue de la Banque, 22

Imprimerie du Journal *Il Sole* à Milan, rue Romagnosi, 1

1872

AUX JEUNES FILLES DU PEUPLE ITALIEN

C'est à vous, jeunes Italiennes, que je dédie ce livre de lecture, où j'ai tâché de réunir quelques préceptes d'éducation qui vous serviront de guide dans la vie. Outre vos devoirs actuels vous y verrez ceux qui incombent à la mère de famille, dont la mission est d'élever ses enfants dans le culte de Dieu et de la vérité, et dans l'amour de la Patrie. Les principes, que je vous propose, sont sans doute incomplets, mais je suis persuadé que vos Professeurs et vos Institutrices sauront les compléter et les développer avec les sentiments d'affection et de sollicitude qui m'ont guidé dans le choix des lectures que je vous offre.

Si les personnes, qui ont voué à votre instruction une vie pleine de sacrifices et de dévouement, ont voulu vous enseigner la langue française, ce n'est pas pour parer votre esprit d'un vain ornement, mais pour avoir une occasion de plus de vous inculquer des principes salutaires.

Dans la partie géographique je n'ai pu resister au désir de donner plus d'étendue aux notions qui concernent notre chère Italie, d'autant plus qu'aujourd'hui il n'est permis à aucun Italien d'ignorer les beautés desquelles Dieu a comblé ce beau pays dont l'avenir dépend de vous en si grande partie.

Le printemps de la vie est de bien courte durée. Vous serez mères un jour. Oh! alors aimez les enfants que la Providence vous enverra, mais aimez-les d'un amour profond, éclairé, sévère, et non de cet amour aveugle, insensé, source des faiblesses les plus dangereuses. N'oubliez jamais que vous élevez la génération future, et que vous avez envers ces âmes la plus grande responsabilité. Et à cette époque de votre vie, quand j'aurai quitté cette terre, relisez ces pages, que j'ai puisées pour la plupart aux meilleures sources d'éducation: les conseils qu'elles contiennent sont le résultat de l'expérience de cinquante ans de ma vie vouée tout entière à l'éducation de la jeunesse italienne.

LOUIS BRIANZI.

AVERTISSEMENT

Dans tous les mots italiens où l'accent phonique n'est pas marqué par un signe, il est bien entendu qu'il tombe sur la pénultième voyelle. Les voyelles **e, o** affectées d'accent **grave** se prononcent **ouvertes,** et **fermées,** si elles ont l'accent **aigu.**

PREMIÈRE PARTIE

DIEU

Dieu est supérieur à toutes les définitions. Mais quelque incompréhensible que [1] soit Dieu, nous pouvons et nous devons affirmer que Dieu existe, qu'il a de l'intelligence, de la sagesse, de la puissance, de la force, puisqu'il a donné ces prérogatives à ses ouvrages [2]; bien plus, il a ces qualités dans un degré [3] qui passe ce que nous pouvons en concevoir [4]; les ayant, par sa nature et par la nécessité de son être, toutes ensemble [5] et comme dans leur source [6]; au lieu que nous ne les avons que comme des émanations [7] de l'Être infini, éternel, ineffable. — Il n'y a rien de plus facile que de connaître [8] qu'il y a un Dieu; que ce Dieu a éternellement existé; qu'il est impossible qu'il n'ait pas éminemment [9] l'intelligence et toutes ces bonnes qualités qui se trouvent dans les créatures. L'homme le plus grossier [10] et le plus stupide, pour peu qu'il déploie [11] les idées et qu'il exerce son esprit, reconnaîtra aisément [12] cette vérité. Tout lui parle hautement en faveur de la Divinité. Il la trouve en lui et hors [13] de lui: *en lui,* parce qu'il sent bien qu'il n'est pas l'auteur de lui-même; et que pour comprendre comment il existe, il

1 per quanto incomprensibile — 2 òpere — 3 grado — 4 concepirne — 5 insieme — 6 sorgente — 7 emanazioni — 8 conóscere — 9 in grado eminente — 10 rozzo — 11 svolga — 12 agevolmente — 13 fuori.

faut de nécessité recourir à une main souveraine [1] qui ait tiré l'homme du néant [2]. *Au dehors* [3] *de lui*, dans l'univers, qui ressemble à un champ de tableau [4], où l'ouvrier parfait s'est peint lui-même [5] dans son œuvre [6], autant qu'[7] elle pouvait en être l'image. Il ne saurait ouvrir les yeux sans qu'il découvre partout autour de lui les traces d'une intelligence puissante et sans bornes [8]. — L'existence de Dieu étant une de ces vérités qui s'emparent [9] avec force de tout esprit qui pense et qui réfléchit, il semble que les gros volumes qu'on fait pour la prouver sont inutiles et en quelque sorte injurieux aux hommes. On peut tromper [10] quelques hommes, ou les tromper tous dans certains lieux et en certains temps, mais non pas tous les hommes, dans tous les lieux et dans tous les siècles [11]; or puisque l'existence de Dieu a rempli [12] tous les temps et tous les lieux, elle n'a point sa source [13] dans les causes extérieures de nos erreurs. — Les hommes dès qu'ils sont hommes, c'est-à-dire capables de société et de raisonnement, reconnaissent un Dieu. Si donc nous trouvons que ce sentiment, qu'il y a un Dieu, s'est conservé parmi [14] tous les changements [15] de la société, qu'en pouvons-nous conclure [16], sinon que ce sentiment ne vient pas de la simple éducation, mais qu'il est fondé sur quelque liaison [17] naturelle qui est entre cette première vérité et notre entendement [18]? Donc ce principe, qu'il y a un Dieu, est une impression de la nature dans l'esprit de tous les hommes qui ne se sont point étudiés à en démentir [19] les sentiments. On peut bien dire ici que *la voix* [20] *du peuple est la voix de Dieu.*

Dieu a créé le ciel, la terre et tout ce qui existe. — Il est le *créateur* de toutes les choses, et celles-ci sont ses *créatures*. — Il y a plusieurs milliers d'années que Dieu créa toutes les choses, c'est-à-dire qu'il a produit du rien tout ce qui existe. — Il ne lui a fallu [21] ni matériaux, ni peine [22], ni temps. — Il a dit, et tout a été fait. — Dieu est tout-puissant [23], c'est-à-dire il peut tout ce qu'il veut.

1 sovrana — 2 nulla — 3 fuori — 4 alla tela di un quadro — 5 ha rappresentato sè stesso — 6 òpera — 7 per quanto — 8 limiti — 9 s'impadroniscono 10 ingannare — 11 sècoli — 12 riempito — 13 scaturigine — 14 fra — 15 cambiamenti — 16 conchiùdere — 17 legame — 18 intelligenza — 19 smentirne — 20 voce 21 non gli fùrono d'uopo — 22 fatica — 23 onnipotente.

Toutes les choses ont eu un commencement et cesseront d'exister. — Dieu les a maintenues ou perpetuées jusqu'à ce jour et continuera à le faire jusqu'à l'accomplissement [1] de ses desseins. — DIEU EST LE CONSERVATEUR ET LE RÉGULATEUR *de tout ce qui existe.*

Dieu a toujours existé par lui-même d'une manière incompréhensible [2] et il ne cessera jamais d'exister. Il est donc ÉTERNEL; et comme il ne change pas comme toutes les choses qui nous environnent [3], il est IMMUABLE. [4]

Ce que Dieu a fait est bon. — Chaque chose est propre à sa destination et convient au bel ordre dans lequel elle a été placée [5]; et qu'il nous envoie de la souffrance ou de la joie [6], il fait tout pour notre bien; il connaît [7] le passé, le présent et l'avenir; il connaît même nos plus secrètes pensées [8], — DIEU EST LA SAGESSE INFINIE.

Dieu a créé tous les êtres vivants à l'effet de les rendre heureux; c'est pourquoi [9] il a mis a leur disposition toute la nature inanimée — Il a élevé [10] l'homme au-dessus de tous les êtres terrestres, et l'a fait le maître [11] de toute la terre. — Nous recevons de lui non seulement le nécessaire, mais aussi ce qui est utile et même agréable [12]. — Il veut nous rendre heureux ici-bas d'abord, ensuite éternellement dans le ciel — Dieu n'a rien créé pour lui-même, car il n'a besoin [13] de rien. — Ce qu'il a fait il l'a fait par amour et par une bonté sans bornes [14]. — Il faut des années de repentir [15] pour effacer [16] une faute [17] aux yeux des hommes; une larme suffit [18] à Dieu, BONTÉ INFINIE, AMOUR LE PLUS PUR.

L'HOMME

L'homme est un être qui sent, qui réfléchit, qui pense, qui se promène [19] librement sur la surface de la terre, dont il prit possession [20] dès qu'elle fut prête pour [21] le recevoir.

1 compimento - 2 incomprensibile — 3 circóndano — 4 immutàbile 5 collocata — 6 ci mandi egli patimenti o giùbilo — 7 conoscè — 8 pensieri — 9 epperò — 10 inalzato — 11 padrone — 12 dilettevole — 13 bisogno — 14 limiti — 15 pentimento — 16 cancellare — 17 colpa — 18 basta — 19 passèggia — 20 prese possesso — 21 appena fu pronta a.

D'où venait-il? d'où venait le rayon [1] divin qui se déposa sur son front? Il venait d'où était venu le premier brin [2] d'herbe qui germa sur le premier limon.[3] Il reçut le pouvoir d'aimer, de penser et d'agir de la même source toute-puissante d'où était venu pour ce brin d'herbe celui de végéter et de fleurir. Sur ces mystérieuses questions [4] la science est muette, car elle ne marche qu'appuyée sur des faits, et ici les faits lui font défaut. — Comme il est le plus parfait des habitants de la terre, il en est aussi le plus nouveau. La Génèse [6], fait de la création de l'homme la dernière œuvre de Dieu et cette nécessité logique n'a pas échappé [7] à la sagacité des anciens sages. L'homme est capable de différentes opérations intellectuelles qui le rendent bon ou méchant, utile ou nuisible. [8] Il communique sa pensée par la parole. Si les animaux ne parlent point, ce n'est pas en eux la faute [9] de l'organe de la parole, mais l'impossibilité de lier [10] des idées. Tout marque [11] dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants: il se soutient droit et élevé; son attitude est celle du commandement: sa tête regarde le ciel et présente une face auguste, sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité. L'homme est à la tête de tous les animaux, sur lesquels il domine, et vit [12] en société. L'homme est composé de deux substances: l'âme, qui est peinte [13] sur sa physionomie, et le corps.

L'ÂME

L'âme est un pur esprit. Je ne puis voir mon âme parce qu'elle est immatérielle. — S'il m'arrive quelque chose d'agréable, j'éprouve de la joie; les choses désagréables me contrarient [14], me rendent triste. — Ce n'est pas le corps qui éprouve ou de la joie [15] ou de la tristesse, mais bien l'âme, et c'est pourquoi on dit [16]: *L'âme a du sentiment.* — Je puis faire des réflexions sur les objets [17], par rapport [18] à leurs qualités, à leurs usages et aux lieux d'où ils proviennent. En

1 ràggio — 2 filo — 3 limo — 4 quesiti — 5 appoggiata — 6 Gènesi — 7 non è sfuggita — 8 nocivo — 9 mancanza — 10 collegare — 11 indica — 12 vive — 13 dipinta — 14 contràriano — 15 giòia — 16 ed è per ciò che si dice — 17 oggetti — 18 circa.

voyant à travers la fenêtre que les branches [1] et les feuilles d'un arbre se meuvent, je fais la réflexion suivante: l'arbre se meut parce qu'il fait du vent. Je réfléchis sur la *cause* du mouvement après avoir remarqué *l'effet;* voilà la faculté de *penser* et de *raisonner*. Entre plusieurs actions je puis choisir [2] celle qui me convient. Je puis vouloir [3] ou approuver l'une, et ne pas vouloir ou désapprouver une autre. Mon âme choisit [4]; elle veut ou elle ne veut pas. *Mon âme donc a la libre volonté! — Mon âme a aussi une intelligence* pour distinguer le mal du bien, et elle a une *mémoire* pour se souvenir des choses passées.

Nous éprouvons des *sympathies* ineffaçables [5]; la *compassion* pour ceux qui souffrent, la *joie* pour ceux qui sourient, l'*indignation* contre qui opprime une créature, le *désir* continuel du vrai, l'*admiration* pour le Génie qui découvre [6] une plus grande partie du vrai, l'*enthousiasme* pour qui le traduit en action profitable à tout le monde, la *vénération* religieuse pour ceux qui ne pouvant pas le faire triompher meurent martyrs, sacrifient leur sang pour le témoigner [7] solennellement.

En voyant un pauvre enfant qui demande, les larmes aux yeux, un morceau [8] de pain, une voix intérieure [9] me dit: Partage ton repas [10] avec lui! — Toutes les fois que les hommes commettent ce qu'on appelle un crime [11], il y a en eux-mêmes quelque chose qui les accuse; cette voix de reproche [12] ils pensent la dissimuler aux autres, jamais à eux-mêmes.

Quand je suis tenté d'excuser mes fautes, [13] cette voix me dit: Point de mensonge! — Si mes camarades m'excitent à la colère, cette voix me dit: Tais-toi [14], calme-toi, ne dis rien dans un accès d'emportement [15]; la colère est aveugle [16], elle ne distingue pas entre le vrai et le faux. — C'est Dieu qui parle par cette voix, qui m'excite au bien et qui me détourne [17] du mal; elle est appelée *la conscience.* Écoutons toujours la voix de la conscience; elle ne nous trompera [18] jamais.

1 rami — 2 scégliere — 3 posso volere — 4 scèglie — 5 simpatie incancellàbili — 6 scuopre — 7 attestarlo — 8 tozzo — 9 interna — 10 dividi il tuo pasto — 11 misfatto — 12 rimpròvero — 13 falli — 14 taci — 15 trasporto — 16 cieca — 17 distoglie — 18 ingannerà.

LE CORPS

Dans le siècle où nous sommes il n'est pas permis d'ignorer quelle est la structure du corps humain et quelles sont les précautions nécessaires pour éviter les maladies dont l'origine est trop souvent, helas! dans nos excès [1].

Le corps de l'homme se divise en plusieurs parties principales, qui sont la tête, le tronc et les extrémités: de ces dernières les unes sont supérieures, le bras, l'avant-bras et la main; les autres inférieures, les jambes et les pieds.

La tête est couverte de cheveux par-dessus et par-derrière [2]. Ces cheveux la protégent contre l'humidité, les ardeurs du soleil, le froid et les atteintes [3] des corps durs. Il y a des cheveux de différentes couleurs: de noirs, de châtains, de roux, de blonds et de blancs. On dit qu'une personne est *chauve* [4], lorsqu'elle n'a pas de cheveux ou n'en a guère [5]. La partie supérieure de la tête s'appelle le *crâne* [6]. Le devant de la tète se nomme le *visage* ou la *figure* [7]. Dans le visage, on remarque le front, les yeux, le nez, les joues, la bouche et le menton [8]. Aux côtés [9] de la tête on remarque les oreilles et les tempes [10]. Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos, leur proportion et leur ensemble marquent la douce harmonie des pensées et répondent au calme de l'intérieur; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues [11] avec autant de délicatesse que d'énergie. — Le *front* est la partie supérieure du visage. — Les *yeux* se trouvent placés au haut du visage, et sont les organes de la vue. Ces organes si délicats ont été mis à l'abri des accidents.

Les yeux sont enfoncés dans des *orbites* osseux [12], posés sur une couche de substance grasse et moelleuse [13]. Ils sont surmontés de *sourcils*, qui arrêtent la sueur [14] du

— 1 eccessi — 2 di sopra e di dietro — 3 colpi — 4 calva — 5 guari — 6 crànio — 7 il viso o il volto — 8 il naso, le guance, la bocca e il mento — 9 lati — 10 le orècchie e le tempie — 11 vèngono rappresentate — 12 òrbite òssee — 13 posti su di uno strato di sostanza grassa e mòrbida — 14 sudore.

front, et ils sont garnis de *paupières* [1] qui les garantissent des injures [2] extérieures et les recouvrent pendant le sommeil. L'œil étend sa vue sur des objets très-éloignés; il peut reconnaître l'immensité de la terre et l'étendue magnifique des cieux. Notre œil est de forme sphérique, afin de rassembler [3] et de concentrer les rayons lumineux. Il peut rouler et se porter [4] en haut, en bas, et des deux côtés. L'œil se compose de diverses parties, telles que le *blanc*, la *pupille* qui est au milieu de l'*iris* [5]. La *glande lacrymale* fournit la liqueur bien connue sous le nom de *larmes*. — Quelques individus ont une particularité de vision qui consiste à ne rien voir, si l'objet n'est pas très-rapproché de [6] leurs yeux. On dit communément qu'ils ont la vue basse ou la *myopie* [7]. La vue longue ou *presbytisme* est l'opposée de celle-là et se rencontre plus fréquemment chez les gens âgés. Le talent de l'*opticien* [8] vient au secours des personnes affligées de ces défauts de la vue, remédiant aux défauts de nos yeux avec des lunettes [9]. C'est surtout dans les yeux que se peignent nos plus secrètes agitations; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats. Quand on réfléchit que quelques morceaux de membranes [10] avec une espèce de gomme et un peu d'eau forment l'organe qui produit les phénomènes merveilleux de la vision, on trouve que l'œil est peut-être la partie la plus étonnante [11] du corps humain. On dit qu'une personne est *louche* [12] lorsque ses yeux regardent en même temps dans une direction différente; on dit qu'elle est *borgne* [13], si elle manque d'un œil, et on dit qu'elle est *aveugle* [14] si elle a perdu la vue. Que les aveugles sont malheureux!

Aveugles. En Italie on compte à peu près 25,000 aveugles!... dont le plus grand nombre comparativement [15] à la population est en Sardaigne (un aveugle sur 500 habitants) et le moindre est en Lombardie (un aveugle sur 1741 ha-

1 muniti di palpebre — 2 difendono dalle offese — 3 raccògliere — 4 girare e vòlgersi — 5 in mezzo dell'iride — 6 vicinissimo ai — 7 vista corta o miopia — 8 òttico — 9 occhiali — 10 alcuni pezzi di membrana — 11 maravigliosa — 12 losco — 13 monòcolo o guèrcio — 14 cieco — 15 relativamente.

bitants). La plupart des aveugles perdent la vue en bas âge [1], faute de soins hygiéniques [2] intelligents; et les aveugles-nés [3] sont très-rares. — A peine quelques centaines de ces malheureux sont reçus dans les hospices, où, à quelque exception près [4], on ne leur donne pas une éducation convenable aux temps actuels. — C'est à Valentin Haüy, français, qu'on doit l'art d'instruire les aveugles. Il en fit les premiers essais [5] en 1783 et il en eut des résultats si admirables que l'Assemblée Constituante décréta l'érection de l'Institut de jeunes aveugles à Paris. — La maison d'éducation pour les aveugles des deux sexes qui existe à Milan a été fondée en 1840 par Michel Barozzi, aidé dans cette œuvre de charité par ses concitoyens, parmi lesquels le comte Mondolfo s'est toujours distingué. Il donna d'abord une grande maison avec beau jardin, résidence de l'Institut, et aujourd'hui on y compte 75 élèves de quelque province italienne que ce soit, et dont l'éducation s'accomplit en huit ans, gratuitement pour ceux qui sont de la province de Milan; et pour les autres moyennant [6] une petite rétribution annuelle qui correspond à un tiers de leur dépense réelle. Le comte Mondolfo y fonda ensuite dix places gratuites, et à présent il vient d'ériger l'*Asilo Mondolfo,* pour lequel il a consacré une somme de 276 mille francs, afin d'y abriter et entretenir [7] gratuitement les aveugles des deux sexes qui manquent de moyens et d'assistance. — La musique est une spécialité de cette institution, qui a formé de très-habiles accordeurs de pianos, des organistes fort distingués, d'excellents musiciens sur tous les instruments, et même quelques maîtres et maîtresses de musique, tels que Luoni et Mlle Banfi. — La vigilance paternelle de D. Bernard Raineri, Directeur des études et Inspecteur de l'Institut, ne fait jamais défaut [8]. Aussi y est-il aimé comme le père des aveugles; et cette maison sert de modèle aux autres moins importantes de Gênes, de Florence et de Rome, lesquelles n'existent que depuis 1868. Padoue en a aussi une, et Naples a un hospice pour les aveugles et un collége pour jeunes personnes aveugles, érigé par Mme Strachan anglaise.

1 in tènera età — 2 per mancanza di cure igièniche — 3 cieco nati — 4 meno qualche eccezione — 5 saggi — 6 mediante — 7 ricoverarvi e mantenere — 8 non viene mai meno

Les oreilles sont les organes de l'*ouïe* [1]; elles se trouvent aux deux côtés de la tête presqu'au-dessous des tempes, mais un peu plus en arrière. La partie extérieure se nomme *pavillon* [2], est concave afin de mieux rassembler les sons, est formée d'un cartilage recouvert de peau [3]; et la partie inférieure s'appelle *lobe* [4]; au milieu est un passage qui conduit dans la tête. L'intérieur de l'oreille est formé de différentes parties: le *vestibule*, le *limaçon* [5], le *nerf acoustique* [6] *etc.* — Quelle construction compliquée que celle de l'oreille; et cependant comme elle est admirablement adaptée à son but [7]! Cet organe si délicat est fortifié et gardé contre les accidents par un os de la plus dure espèce; le plus léger murmure y pénètre; il reçoit également l'éclat du tonnerre [8], le bruit étourdissant [9] de l'artillerie, les notes les plus douces de la musique et la voix caressante [10] de l'affection. Celui qui n'entend pas est *sourd*. Lorsqu'un enfant est sourd de naissance, il reste également muet, et on l'appelle sourd-muet.

Les sourds-muets. Il y a environ trois siècles que Jérôme Cardano de Pavie a trouvé l'art d'intruire les sourds-muets; mais l'application pratique en a été faite d'abord en Espagne et ensuite l'Abbé de l'Épée l'a répandue en France. — Le P. Assarotti des Écoles Chrétiennes fonda une école à Gênes en 1802; Fabriani, son élève, a perfectionné le système Assarotti et ouvert une école à Modène en 1828; un an après, l'Abbé Provolo en établit une à Vérone. — L'Institut Royal des sourds-muets de Milan existe depuis 1830; on y enseigne les matières élémentaires, le langage labial, le dessin, la gravure sur bois [11] la gymnastique et la natation. — Mr le Recteur, l'Abbé Ghislandi, a obtenu du gouvernement, il y a neuf ans, d'y établir une école normale, qui est la pépinière [12] des istructeurs pour les sourds-muets.

En 1853, Mme la marquise Besozzi, veuve Lunati, a consacré la somme de 100,000 francs pour fonder une maison d'éducation de *sourds-muets pauvres de la campagne.* Ce bel exemple ne pouvait manquer de trouver des imitateurs, parmi lesquels s'est particulièrement distingué Mr le comte

1 udito — 2 chiàmasi padiglione — 3 coperta di pelle — 4 lòbulo — 5 chiòcciola — 6 nervo acùstico — 7 scopo — 8 fragore del tuono — 9 il rimbombo intronante — 10 carezzèvole — 11 intàglio in legno — 12 semenzaio.

Paul Taverna qui en a toujours été le protecteur soit par ses sages conseils, soit par sa générosité. Mr l'Abbé Jules Tarra, Recteur de cet établissement, depuis sa fondation, y a exercé une surveillance paternelle qui a donné les résultats les plus heureux; et grâce à son activité intelligente et à son dévouement infatigable, cette institution en 1870 comptait déjà comme pensionnaires plus de cent sourds-muets des deux sexes et son patrimoine s'élevait alors au chiffre net de 365,000 francs.

Les villes de Turin, Ferrare, Bergame, Còme, Pavie, etc., ont aussi un asile pour les sourds-muets, ainsi que Sienne, où Mr l'Abbé Pendola exerce son œuvre de charité d'une manière exemplaire. — Honneur à Pise la seule des 69 provinces du royaume d'Italie qui pourvoit gratuitement à l'éducation de tous le sourds-muets de son arrondissement [1].

Depuis quelques années, le concours généreux que la science et la charité s'empressent d'apporter à la régénération de ces pauvres disgraciés de la nature, et le zèle de leurs instructeurs qui ne reculent [2] jamais devant les difficultés d'une œuvre aussi colossale et aussi philantropique, nous font espérer que tous les sourds-muets recevront une éducation convenable, que le langage labial aura bientôt remplacé celui par gestes, et que la nation tout entière participera à cette œuvre qui, à elle seule, suffit pour illustrer une époque. Et il en est bien temps! — car de 20,000 sourds-muets qui existent en Italie, un millier à peine et peut-être quelques centaines jouissent [3] des bienfaits de l'instruction!!

Le nez est l'organe de l'odorat. Sa moitié supérieure, qu'on nomme *racine* [4], est composée d'os recouverts de téguments [5], et la portion inférieure de cartilages, recouverts de même, qui forment les *narines*, séparées par une *cloison* [6] de même nature. Les narines se terminent au gosier [7], et sont garnies d'une substance spongieuse [8] imbibée d'une sécrétion muqueuse. [9] Le *nerf olfactif* [10], ou nerf de l'odorat, s'y ramifie. [11] Le nez est la sentinelle avancée de la bouche. Il nous avertit par l'odeur nauséabonde [12] de ne pas manger des ali-

1 circondàrio — 2 recèdono — 3 fruìscono — 4 radice — 5 tegumenti (membrana esterna che copre il corpo dell'uomo) — 6 un setto — 7 gola — 8 spugnosa — 9 mucosa — 10 nervo olfattòrio — 11 vi si ramìfica — 12 nauseoso.

ments gâtés ou pourris [1] et il nous invite à manger des fruits mûrs [2], dont le parfum nous est si agréable. — Le nez n'est pas seulement l'organe de l'odorat, il sert encore à la respiration, à donner plus de force au son, à modifier la voix et à la rendre plus agréable. Si nous nous pinçons [3] fortement le nez, de manière à en intercepter l'air et qu'ensuite nous parlions ou que nous chantions, nous trouvons les sons fort altérés; il deviennent désagréables et l'on dit que l'on parle ou que l'on chante du nez [4].

La bouche, qui reçoit les aliments, qui sert à la respiration et d'où sort la voix, est composée d'une lèvre supérieure et d'une lèvre inférieure qui est recourbée [5] en dehors et un peu plus ronde que l'autre, du dedans des joues [6] et du palais [7]. Les *lèvres* servent à bien fermer [8] la bouche et à prononcer les paroles. L'instrument principal pour parler est la *langue*, dont la racine tient à un os placé dans la partie la plus intérieure et la plus basse de la bouche. On peut parler vite ou lentement, haut ou bas [9], intelligiblement ou inintelligiblement [10]. La surface [11] de la langue est semée d'éminences nommées *papilles* [12], qui, lorsqu'elles sont touchées par un corps qui a de la saveur, semblent se relever pour le rencontrer et forment une partie essentielle du *goût* [13], qui est complété par le *palais*, partie su périeure de la bouche. La langue pousse les aliments sous les *dents*, et pendant que la *salive* s'y mêle [14] les dents mâchent [15] et expriment les sucs [16]. La salive aide [17] à la déglutition et prépare la nourriture pour les grandes opérations de l'estomac, où elle descend par l'*æsophage*.

La nutrition est une fonction que nous exerçons tous les jours; elle est très-importante pour notre vie animale; pourtant n'oublions jamais qu'il nous faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. Les enfants qui viennent de naître [18] n'ont pas de dents, et ils n'en ont pas besoin, parce qu'ils se nourrissent [19] de lait. Ce lait contient une petite quantité de chaux [20] et de phosphore, qui augmentent [21] le volume des os [22]

1 guasti o pùtridi — 2 frutta mature — 3 pizzichiamo — 4 nel naso — 5 rivolto — 6 dell'interno delle guàncie — 7 palato — 8 chiùdere — 9 forte o piano — 10 in modo non intelligibile — 11 superficie — 12 papille (glàndole minutissime) — 13 gusto — 14 vi si unisce — 15 màsticano — 16 succhi — 17 giova — 18 appena nati — 19 nùtrono — 20 calce — 21 aumentano — 22 delle ossa.

et fournissent au sang les matières pour former les dents, qui seront nécessaires à l'enfant lorsqu'il éprouvera le besoin de se nourrir avec des aliments plus solides. Le nombre des dents d'un adulte, qui n'en a point perdu, est de seize à chaque *machoire* [1] (os où les dents sont enchâssées [2]), quatre incisives, deux canines, quatre petites molaires et six grosses molaires: et la cavité où les dents prennent racine se nomme *alvéole* [3]. Les dents sont recouvertes d'une substance très-dure nommée *émail* [4]. Les *gencives* revêtent les deux arcades dentaires [5], se prolongent entre les dents et adhèrent [6] fortement au pourtour [7] de leur collet [8].

Le cou unit la tête au tronc et est divisé en partie antérieure ou *gorge* [9] et partie postérieure ou *nuque* [10].

Dans le haut du tronc sont placés le *cœur* et les *poumons;* dans la partie inférieure du tronc se trouvent l'*estomac*, les *intestins* ou boyaux [11] unis par le mésentère [12], le *foie* [13], la *rate* [14] et les *reins* [15].

Les nerfs. Le *cerveau* est le centre des nerfs. Par la *moelle épinière* [16], partent les *nerfs*, qui se dirigent dans toutes les parties du corps et ressemblent à des fils blancs très-déliés [17], comme la moelle et le cerveau; ils se trouvent dans toutes les parties du corps. La faculté de sentir, qui est répandue sur tout notre corps, en est la preuve.

Le sang — Je puis sentir les battements de mon cœur. — Le *sang* d'une couleur sombre part de cet organe important, un peu plus gros que le poing [18] d'un homme, et par les artères il circule dans tout le corps, et il revient au cœur par les *veines*.[19] Lorsque nous respirons, l'air passant par la bouche et par le nez, et ensuite par la *trachée*[20], pénètre dans les poumons et se met en contact avec le sang, qui s'imbibant[21] du principe vital de l'air, l'oxigène [22], prend la nuance écarlate [23] et devient le sang artériel [24], prêt [25] à remplir ses fonctions de nutrition et de sécrétion. Le sang ne porte pas seulement de petits atomes ou parcelles [26] pour faire croître et entretenir les diverses portions du corps usées [27], mais en même temps

1 mascella — 2 infisse — 3 alvéolo — 4 smalto — 5 archi dentali — 6 aderiscono — 7 all'ingiro — 8 colletto — 9 gola — 10 nuca — 11 budella — 12 mesentério — 13 fégato — 14 milza — 15 reni — 16 il midollo spinale — 17 sottilissimi — 18 pugno — 19 vene — 20 trachea — 21 imbevèndosi — 22 ossigeno — 23 il colore scarlatto — 24 arterioso — 25 atto — 26 particelle — 27 estenuate.

il remporte avec lui les parties détériorées et les fait sortir du corps. Les anatomistes [1] et les physiologistes [2] les plus savants ne peuvent nous dire d'où vient [3] le mouvement du cœur: la vraie cause du mouvement du cœur et des poumons est un grand mystère. Le docteur Hunter en rendant compte de la dissection d'une baleine [4] a dit qu'à chaque battement [5] elle jetait hors du cœur près de deux cents litres de sang, avec une force immense. Cette image remplit l'esprit d'étonnement. Les détails [6] que nous avons donnés sur la circulation du sang sont trop courts, mais cela suffit pour avoir une notion du mécanisme étonnant [7] dont notre corps a été doué [8] pour y entretenir la vie, par la main d'un Être tout sage, tout puissant et tout bon.

De la digestion. Les aliments en arrivant à l'estomac y séjournent [9], s'y amollissent et se convertissent en une matière pulpeuse grisâtre [10] nommée *chyme* [11]. A cette opération concourt puissamment le *suc gastric* [12], qui suinte [13] de l'intérieur, et la matière ainsi préparée descend à l'extrémité droite inférieure, le *pylore* [14], et passe dans les intestins, où le *chyme* se perfectionne encore en se mêlant à un fluide amer nommé *bile*, qui vient du *foie*, et à un autre liquide semblable à la salive, nommé *suc pancréatique*. Les parties les plus fines et les plus délicates du chyme, qui dans cette opération se change en *chyle* ou fluide laiteux [15], sont absorbées par des vaisseaux qui passant par les poumons les transportent au cœur, mêlées au sang.

Le squelette [16]. *La charpente* [17] du corps s'appelle *squelette*, qui est composé d'un grand nombre d'os: huit dans le crâne, quatorze dans la face, outre les trente-deux dents, quatre dans chaque oreille et un à la racine de la langue. Ainsi toute la tête en renferme [18] soixante-trois. Le cou en a sept; mais comme ils forment le haut de l'épine dorsale on les compte avec ceux du corps. — L'épine dorsale renferme vingt-quatre os nommés vertèbres et au-dessous il y en a encore quatre. Nous avons vingt-quatre côtes, douze de chaque

1 notomisti — 2 fisiòlogi — 3 venga — 4 sezione di una balena — 5 pulsazione — 6 particolari — 7 meraviglioso — 8 dotato — 9 vi si fèrmano — 10 polposa grigiastra — 11 chimo — 12 succo gàstrico — 13 trasuda — 14 piloro — 15 chilo o flùido latticinoso — 16 schèletro — 17 struttura — 18 contiene.

côté; un os nommé *sternum* [1] descend au milieu de la poitrine [2] jusqu'à la septième côte. Ainsi le tronc ou le corps renferme cinquante-trois os. — Les extrémités supérieures, c'est-à-dire la *main*, le *bras*, la *clavicule* [3] et l'*omoplate* [4], se composent de trente-deux pièces de chaque côté, ou soixante-quatre en tout; les extrémités inférieures renferment trente os de chaque côté; en tout soixante. — Additionnons ces divers nombres, nous trouverons que le squelette humain se compose de 240 os. Qui pourrait le croire lorsqu'on voit une figure humaine debout [5] marcher, danser, courir, sauter [6], se courber [7], se redresser, travailler ?

Articulations. — Dans notre corps on a compté environ [8] cent cinquante *articulations* ou *jointures*. Toutes ces *jointures* sont tenues ensemble par des espèces de courroies [9] courtes et fortes, nommées *ligaments* [10], qui sont comme collés [11] avec force aux os, aux endroits d'où ils partent; et ce qui empêche [12] nos articulations de s'user [13] par la marche ou par les mouvements divers de notre corps est une substance nommée *synovie* [14], qui répond à tous les usages de la graisse [16] et de l'huile [15], et suinte constamment à l'intérieurdes ligaments aux jointures. Connaissez-vous quelque chose de plus étonnant [17] ?

Les muscles [18] sont la partie maigre de la chair [19]; ils sont d'une couleur rouge à cause du sang qui traverse le corps en toute direction et donne cette teinte à toute la masse. En général les muscles ne s'attachent pas eux-mêmes aux os, mais se terminent aux extrémités par un ou plusieurs *tendons* [20]. Ces tendons sont blancs, plats comme des cordes, qui ont beaucoup de résistance, et s'attachent aux os. Les muscles nous servent à mouvoir la tête et tous nos membres; les mouvements musculaires sont effectués par une alternative de contraction et de relâchement [21] d'un ou de plusieurs muscles, soit séparément, soit combinés. Étant attachés aux extrémités des os, lorsqu'ils se resserrent [22] par un effet de notre volonté ils tirent un des os, auquel ils sont

1 sterno — 2 petto — 3 clavicola — 4 scàpula — 5 in piedi — 6 saltare — 7 curvarsi — 8 circa — 9 corregge — 10 ligamenti — 11 appiccicati — 12 impedisce alle — 13 consumarsi — 14 sinovia — 15 grasso — 16 òlio — 17 maraviglioso — 18 mùscoli — 19 carne (e carne mangerèccia = *viande*) — 20 tèndini — 21 rilassamento — 22 restringono.

attachés, vers l'autre. — On dit qu'un muscle est *paralysé* [1] lorsqu'il ne peut faire aucun mouvement. On dit qu'il est *faible* [2] s'il n'a pas toute la force qu'il devrait avoir. On dit qu'il est affecté de *convulsions*, lorsqu'il fait des mouvements désordonnés et sans le concours de la volonté. Le *tétanos* consiste en de violentes convulsions, par lesquelles les muscles demeurent [3] dans une continuelle contraction qui ne cesse qu'avec la mort de l'individu.

En regardant un squelette, vous verrez, aux articulations les os saillir [4] de toutes parts, et partout le long de l'épine dorsale, les os apparaissent à nu. Dans l'homme vivant, des centaines de muscles remplissent ces espaces vides, couvrent les os dépouillés et produisent cette apparence arrondie et lisse [5] que présente le corps dans l'état de santé. Ce sont donc les muscles et les tendons qui aident à nos divers mouvements. Sans eux nous serions des créatures misérables et nous ne pourrions vivre : grâce à eux non seulement la tête, les bras, les mains, le dos, les jambes agissent par leurs efforts, mais ils contribuent à l'action de respirer et aux fonctions du cœur. Ces deux fonctions vitales sont souvent gênées [6] par des personnes sans jugement ou ignorantes qui serrent leur taille [7] dans des vêtements trop étroits [8] s'exposant à des maladies très-graves. Outre ces fonctions, les muscles sont employés toutes les fois qu'on marche [9], qu'on avale [10], qu'on parle, qu'on chante, qu'on pleure [11] ou qu'on rit.

Mêlée avec les muscles [12] il y a encore chez presque tout le monde [13], une petite quantité de *graisse* qui est une substance onctueuse de consistence fluide ou molle, blanche ou jaunâtre [14], et le plus souvent incolore ; elle est plus légère que l'eau. Exposée à l'air elle rancit et fond [15] très-facilement lorsqu'on la chauffe.

La peau enveloppe [16] tout notre corps, et est formée de trois couches. [17] La première couche, la plus interne, se nomme *derme ;* [18] elle est une membrane [19] qui a l'apparence de fibres entrelacées [20] comme le feutre, [21] est traversée en

1 affetto da paràlisi — 2 dèbole — 3 rimàngono — 4 spòrgere — 5 arrotondata e liscia — 6 impedite — 7 corpo — 8 strette — 9 cammina — 10 s'inghiottisce — 11 si piange — 12 congiunta ai mùscoli — 13 quasi tutti abbiamo — 14 giallògnola — 15 rancidisce e si scioglie — 16 involge — 17 strati — 18 derma (parte viva della pelle) — 19 membrana (bùccia pellicola) — 20 intrecciate — 21 feltro.

toute direction par des vaisseaux sanguins [1] et par des nerfs très-nombreux. Au-dessus du *derme* se trouve une substance nommée le *réseau muqueux* [2], qui contient la couleur. Chez l'Africain elle est noire; chez l'Américain natif elle est rouge ou cuivrée [3]; chez] l'Indien jaune [4]; et chez l'Européen blanche. — Celle de l'extérieur se nomme *épiderme;* elle est mince, sémi-transparente, recouvre les deux autres couches de la peau et ressemble un peu à des écailles [5] de poissons.

Transpiration: Il y a de nombreux pores qui couvrent la surface entière du corps, par où s'échappe un fluide [6] à l'état de vapeur, connu sous le nom de transpiration insensible, pour le distinguer d'une sécrétion plus abondante, que l'on appelle *sueur.* [7] Si cette transpiration est arrêtée par quelque cause, telle que le froid ou l'humidité, pendant un certain temps, il en peut résulter une maladie, une inflammation, la fièvre, un rhumatisme, la consomption. Si cette transpiration est arrêtée par la malpropreté [8] de la peau, de grands maux peuvent aussi en être la conséquence. Plus vous réfléchirez à la structure du corps humain et surtout à celle de son enveloppe [9], plus vous comprendrez l'importance et la nécessité d'une minutieuse propreté, qui est la base de l'hygiène [10]. — Plus que jamais l'hygiène est devenue une nécessité de premier ordre, et cela à un double point de vue: la première raison, très-connue, c'est que l'observation de quelques règles très-simples évite souvent à la pauvre humanité bien des maux, prolonge l'existence en préparant une vieillesse [11] douce et exempte d'infirmités; la seconde a une importance plus grande encore: aux soins donnés au corps se rattache [12] la culture de l'esprit; et voilà pourquoi l'on dit que l'*hygiène est un élément de moralité.*

1 vasi sanguigni — 2 reticola mucosa — 3 color di rame — 4 gialla — 5 squame — 6 esce un flùido — 7 sudore — 8 soppressa dal sucidume — 9 involucro — 10 igiene (conservazione della salute) — 11 vecchiàia — 12 va congiunta

VÊTEMENTS

Dieu nous a mis ici-bas[1] sur la terre; il a placé autour de nous des millions d'êtres semblables[2] à nous, dont la pensée s'alimente de notre pensée et dont l'amélioration marche[3] avec la nôtre. Pour nous défendre contre les dangers[4] de l'isolement il nous a donné des besoins que nous ne saurions satisfaire de nous-mêmes, et des instincts sociaux prédominants qui dorment chez la brute[5], et qui nous en distinguent; il a développé[6] autour de nous tout ce monde qu'on nomme matière, magnifique de beauté, pleine de vie, d'une vie qui, ne l'oublions pas, se montre partout de manière qu'on y voit la main de Dieu, et qui attend notre travail et se multiplie en puissance d'autant, que notre activité se multiplie.

Le besoin[7] a été le maître de l'homme et la nécessité lui a appris[8] à se servir des mains et de la parole pour se pourvoir[9] lui-même de tout ce qui lui est nécessaire. Les inventions les plus grossières, fruits du hasard ou de la nécessité, lesquelles se sont perfectionnées peu à peu, ont été l'origine des métiers et des arts. Les hommes se communiquant leurs idées et leurs réflexions, et aidés par l'expérience ont acquis une foule[10] de connaissances, dont jouissent[11] aujourd'hui les nations civilisées. L'homme, ne pouvant vivre longtemps sans se garantir de la rigueur[12] des saisons, dépouilla[13] d'abord les animaux, en tira la peau et s'en enveloppa[14]. Ensuite il parvint à purger, peigner[15] et filer la laine; la teindre[16] et la tisser; et enfin il se fit des toiles et des vêtements plus légers avec du lin, du chanvre[17] et du coton.

Ayant trouvé la manière de corroyer les peaux[18], il eut du cuir[19] qu'il tailla et cousit; et il se forma des chaussu-

1 quaggiù — 2 simili — 3 il cui miglioramento procede — 4 pericoli — 5 nel bruto — 6 ha spiegato — 7 bisogno — 8 insegnato — 9 provvedersi — 10 moltissime — 11 gòdono — 12 inclemenza — 13 spogliò — 14 si avvolse in essa — 15 pettinare — 16 tingerla — 17 cànapa — 18 conciare le pelli — 19 cuòio.

res [1]. De cette manière il put garantir les pieds de l'humidité, des morsures des petits animaux, des piqûres [2] des épines et des cailloux pointus [3]. Du poil des animaux il fit aussi une espèce d'étoffe non tissée, le *feutre* [4] dont on forme les chapeaux.

Le chapeau, les souliers et tout le vêtement entretiennent [5] la chaleur autour du corps et pendant quelque temps le garantissent de la pluie [6], des vents et des autres intempéries. Peu à peu il en est venu jusqu'aux objets d'habillement que voici.

VÊTEMENT DE L'HOMME

La chemise [7], vêtement de toile [8] ou de coton, qui a un corps et des manches, des épaulettes [9], des plis [10], des goussets [11], un jabot [12], des poignets [13] et qui descend depuis le cou [14] et les épaules jusque vers le genou.

Le caleçon [15], vêtement en forme de culotte [16], ordinairement d'étoffe légère, que l'on met sous le pantalon [17] et qui couvre depuis la ceinture jusqu'au dessous du genou.

La camisole [18], vêtement de toile, de futaine [19], de basin [20], de laine tricotée [21], etc., en forme de chemise et qui ne descend pas plus bas que les reins [22].

Les bas [23], vêtement de coton, de laine, de fil, de soie, de feutre [24], qui sert à couvrir les pieds et les jambes. Les personnes aisées commencèrent dans le moyen âge [25] à se couvrir les jambes avec de la toile ou de la peau; ce fut du temps de François Ier qu'on trouva l'art de tricoter [26] les bas et Henri II porta, dit-on, les premiers bas de soie.

Le pantalon [27], qui prend depuis les reins et descend jusque sur le cou-du-pied, qui est de drap, de casimir, de coutil [28], de nankin [29], etc., qui a le devant [30], le fond [31], les cuisses et les jambes et parfois il est à souspieds [32].

1 calzature — 2 punture — 3 ciòttoli acuti — 4 feltro — 5 consèrvano — 6 piòggia — 7 camicia — 8 vestimento di tela — 9 spalle — 10 pieghe — 11 quaderletti — 12 gala — 13 polsini — 14 che prende dal collo — 15 le mutande — 16 brache — 17 i calzoni — 18 camiciola — 19 fustagno — 20 bambagino — 21 a màglia — 22 più in giù delle reni — 23 calze — 24 feltro — 25 mèdio evo — 26 lavorare a màglia — 27 calzoni — 28 traliccio — 29 nanchino — 30 i dinanzi — 31 i dietri — 32 staffe.

Le gilet [1], sorte de veste courte, sans pans [2] et sans manches, qui se porte sous la redingote [3] ou l'habit.

L'habit couvre les bras et le corps, est ouvert par devant [4] et ses parties sont le collet [5], les manches [6] les parements [7], les pans, les boutons, les œillets [8] les boutonnières [9], la doublure [10] et les poches [11]. L'habit peut être un *frac* [12] une *redingote* [13], un *sortout* [14], un *paletot* [15], une *veste* [16] et en général tout ce qui est fait pour couvrir le corps, excepté le linge, la coiffure [17] et la chaussure [18]. — Le *frac* (qu'aujourd'hui on appelle simplement *habit*) ne couvre par devant que la poitrine et se termine derrière par deux longues basques [19] plus ou moins étroites. — La *redingote* est plus longue que l'habit, entoure le corps en couvrant une partie des jambes. — Le *surtout* ou *par-dessus*, vêtement large, ainsi nommé parce qu'on le met par-dessus tous les autres habits. — Le *paletot*, espèce de redingote ou de surtout fort en usage. — La *veste* est un vêtement à basques, qui tient lieu d'habit; il y a des vestes de chasse [20], des vestes d'ouvrier, etc.

Le *manteau* [21] est un vêtement long, ample, et sans manches, destiné à se placer [22] par-dessus les autres vêtements et à envelopper tout le corps.

La chaussure [23] est celle qui recouvre les parties inférieures du corps et dont on distingue une foule d'espèces différentes suivant la forme qu'elle affecte [24], telles que: *sandales* [25], *mules* [26], *pantoufles* [27], *sabots* [28], *souliers* [29], *brodequins* [30], *bottines* [31], *bottes* [32], etc. — Les *sandales* consistent le plus souvent en des semelles de cuir attachées avec des courroies [33] ou avec des boucles [34] par-dessus le haut du pied, et ne couvrent qu'en partie le dessous du pied. Les *mules* sont une chaussure sans quartiers [35]. Les *pantoufles* ne s'attachent [36] pas comme les souliers, quoiqu'elles en aient la forme. — Les *sabots* sont de bois; il y en a de faits tout d'une pièce [37], creusés de

1 corpetto — 2 falde — 3 vestito — 4 aperto davanti — 5 bàvero — 6 màniche — 7 paramani — 8 bucolini — 9 occhielli — 10 fòdera — 11 tasche — 12 giubba — 13 vestito — 14 giubbone — 15 paltò — 16 giubbetto — 17 ciò che serve a coprire il capo — 18 calzatura — 19 falde — 20 giacchette da càccia — 21 mantello — 22 mèttersi — 23 calzatura — 24 a seconda della forma — 25 sàndali — 26 pianelle — 27 pantòfole — 28 zòccoli — 29 scarpe — 30 coturno — 31 stivaletti — 32 stivali — 33 corèggie — 34 fibbie — 35 quartieri — 36 non sono aderenti — 5 in un pezzo solo.

manière à contenir le pied [1]; et d'autres qui ont la semelle [2] en bois et l'empeigne [3] de cuir ou d'étoffe. Le sabot est la chaussure des paysans. — Les *souliers* sont le plus souvent de cuir, couvrent le tout ou partie du pied [4] et s'attachent par-dessus [5] avec un cordon, une boucle, des boutons, ou des élastiques. Il y en a de maroquin, de peau de chèvre [6], de veau [7], de castor, de satin, etc. — Les *brodequins* sont une chaussure qui nous vient des anciens et qui couvre le pied et une partie de la jambe. — Les *bottines*, petites bottes d'un cuir fort mince qui couvre le pied et les chevilles jusqu'au mollet [8], où elles se terminent; elles étaient déjà en usage chez les acteurs et les guerriers romains. — Les *bottes*, chaussure faite de cuir, et inconnue aux anciens, recouvrent le pied et leur tige [9] recouvre une partie de la jambe et quelquefois même montent au-dessus du genou.

La casquette [10], le chapeau [11] et le bonnet [12] de nuit servent à couvrir la tête.

La casquette est une coiffure d'homme [13] faite d'étoffe ou de peau, de forme variable et ordinairement munie d'un rebord [14] ou visière sur le devant, servant à la mettre ou à l'ôter [15] et à garantir les yeux [16].

Le chapeau est ordinairement d'étoffe foulée [17], de laine, de poil ou de soie. L'usage des chapeaux devint général en toute l'Europe du temps de Louis XI. Un chapeau a des bords [18], la forme [19], le fond [20] et la coiffe [21].

Il y a encore **la cravate** [22], qui est un morceau d'étoffe légère, mousseline, soie, batiste [23] etc., que l'on plie diagonalement et dont on entoure le cou [24]; les deux bouts [25] noués sous le menton [26], descendent sur la poitrine; les *bretelles* [27], sorte de bandes plates [28] et plus ou moins larges qui se croisent sur le dos, qu'on fait passer sur les épaules et qui servent à soutenir le pantalon; les *gants* qui servent à couvrir [29] la main en général et chaque doigt en particulier [30]. Les premiers gants en peau parurent au siècle de Louis XIV.

1 scavati in modo da contenere il piede (e allora si chiamano *scroi*) — 2 la pianta — 3 tomàio — 4 càlzano in tutto o in parte il piede — 5 si allàcciano al dissopra — 6 pelle di capra — 7 vitello — 8 mallèoli fino alla polpa — 9 gambale — 10 caschetto — 11 cappello — 12 la berretta — 13 copertura del capo da uomo — 14 sporgenza — 15 levarlo — 16 far riparo agli occhi — 17 follata — 18 una tesa — 19 fàscia — 20 cocùzzolo — 21 fòdera — 22 cravatta — 23 tela batista — 24 avvòlgesi il collo — 25 capi — 26 annodati sotto il mento — 27 bertelle o cigne — 28 strisce — 29 càlzano — 30 ciascun dito separatamente.

VÊTEMENT DE LA FEMME

Le corset [1], qui a le lacet [2] et le buse [3] et qui enveloppe et serre exactement le corsage ou la taille [4] depuis les épaules jusqu'aux hanches. Le *déshabillé* [5], vêtement négligé ou de chambre dont on se sert [6] chez soi avant de prendre ou après avoir quitté les habillements avec lesquels on va dans le monde. *Le peignoir* [7], robe sans taille ajustée [8] que les dames portent le matin quand elles sont en déshabillé [9]; on nomme aussi *peignoir* [10] une sorte de manteau de toile qu'on se met sur les épaules quand on se peigne, pour empêcher que les cheveux viennent à tomber sur les habits. La *robe* [11], vêtement long, à manches, qui a un corsage [12], une ceinture et une jupe [13] et qui couvre le corps, de la naissance des épaules [14] aux pieds. Le *fichu* [15], pièce d'étoffe de forme triangulaire pour se couvrir le cou et qui pend en pointe sur le dos. La *palatine* [16], fourrure [17] que les femmes portent sur le cou en hiver. Le *tablier* [18], pièce de percale, de toile etc., qu'on se met devant pour préserver le vêtement lorsqu'on travaille ou pour ornement. La *ceinture* [19], ruban de soie, de moire [20] ou bande de cuir, dont ou se ceint la taille. Les manchettes [21], ornement fait de toile ou de dentelle plissée [22], qui s'attache au poignet [23] de la chemise. Le *manchon* [24], espèce de double sae sans fond qu'on porte en hiver pour garantir les mains du froid et qui est fait soit en pelleterie [25], soit en étoffe, soit en plumes d'oiseaux. Le *mantelet* [26], petit manteau de soie, de velours ou de drap, qu'on porte sur la robe et auquel on adapte parfois une capuche. L'*écharpe* [27], ornement peu large et très-long que les femmes drapent [28] sur leurs épaules et dont les deux bouts [29] retombent par devant jusqu'au-dessous du genou: Le *châle* [30], qui est une grande

1 busto — 2 aghetto — 3 stecca — 4 l'imbusto o la vita — 5 veste da casa — 6 indossata — 7 vestito a cappa — 8 vita attillata — 9 abito di càmera — 10 accappatòio — 11 vestito — 12 vita — 13 sottana — 14 dal principio delle spalle — 15 fisciù — 16 palatina — 17 pelliccia — 18 grembiale — 19 cintura — 20 seta a onda — 21 manichini — 22 a pieghe — 23 polsino — 24 manicotto — 25 pellicería — 26 mantellina — 27 mantiglia — 28 mèttono — 29 capi — 30 sciallo.

pièce d'étoffe carrée, qu'on porte plié en triangle sur les épaules et qui couvre une grande partie de la personne. Le *chapeau*, qui a la forme [1], le fond [2], la calotte [3], les bords [4] renversés [5], tombants ou à cloche; la coiffe [6], la coiffure [7], des attaches [8], des brides [9], un voile [10], et qui peut être de satin [11], de gros [12] de Naples, de velours, de paille de riz [13] etc. Le *bonnet* [14], coiffure [15] faite de tulle, de dentelle, de gaze [16] etc. Le *voile* [17], dont les femmes se couvrent le visage. Le *collier*, rangée [18] de perles, de pierres précieuses etc., dont les femmes se parent le cou. Les *boucles* d'oreilles [19], anneaux qu'on porte aux oreilles comme ornement. Les *pendants d'oreille* [20], parure de pierrerie [21], de perles, d'or etc. attachée aux boucles d'oreille. Les *gants*. Les *mitaines* [22], sorte de gants qui ne couvrent pas les doigts. L'*éventail* [23], qui sert à s'éventer [24] ou à agiter l'air pour se rafraîchir [25]: il est fait de papier, de plumes ou d'étoffe très-légère taillée en demi-cercle [26] et appliquée sur plusieurs petites lames [27] mobiles, très-minces [28] de bois, d'os, d'ivoire [29], de nacre [30], d'écaille [31] etc. et montées sur un petit axe [32]. L'*ombrelle*, parasol ou espèce de petit pavillon [33] qu'on déploie au-dessus de sa tête pour être à l'abri du soleil.

HABITATION

Mais l'homme ne pouvait pas toujours séjourner en plein air [34], car les vêtements ne suffisent pas à garantir de l'humidité des longues nuits d'hiver, ni de la pluie, ni de la gelée, ni des animaux nuisibles, ni des méchants. C'est pourquoi il se procura un abri sûr [35]; d'abord il s'enferma [36] dans quelque grotte, et puis il se construisit des cabanes

1 fusto — 2 cocùzzolo — 3 la fàscia — 4 la tesa — 5 rivoltata all'insù — 6 fòdera — 7 il galano — 8 nastrini — 9 nastri lunghi — 10 una balza — 11 raso — 12 gro — 13 trùccioli — 14 cùffia — 15 acconciatura del capo — 16 pizzo, garza — 17 velo — 18 il vezzo, filza — 19 orecchini — 20 pendenti — 21 giòie — 22 mitene — 23 ventaglio — 24 farsi vento — 25 ad uso di rinfrescarsi — 26 semicircolo — 27 laminette — 28 sottilissime — 29 avòrio — 30 madreperla — 31 tartaruga — 32 pernietto — 33 padiglioncino — 34 all'ària aperta — 35 ricòvero sicuro — 36 si rinchiuse.

grossières qui peu à peu se transformèrent en maisons et en palais. — Dans une maison il y a plusieurs choses à remarquer. Au dehors on voit quatre murs perpendiculaires, un toit [1], plusieurs fenêtres et la porte. Les murs sont en pierres ou en brique [2] et ils empêchent le froid et la pluie d'entrer par les côtés [3] dans la maison. Le toit est la partie supérieure de la maison: il est en pente [4] et il empêche la pluie d'entrer par le haut. Le toit est couvert d'ardoise ou de tuiles [5]. — Dans l'intérieur le toit est soutenu par des poutres [6] et par une charpente [7] ordinairement en bois [8]. Les fenêtres sont percées [9] dans les murs. Elles se composent de plusieurs carreaux en verre [10] fixés dans un châssis [11] en bois. La lumière [12] pénètre dans la maison par les fenêtres, qu'on peut ouvrir pour renouveler l'air. Au dehors des fenêtres il y a les persiennes, et les volets [13] sont en dedans. La porte se trouve percée dans le mur de devant; elle est faite en bois et le plus souvent à deux battants [14], de manière à pouvoir s'ouvrir et se fermer facilement.

On entre par la porte, on passe par la loge [15] du portier et par le vestibule et l'on est dans la maison. Dans une maison il y a le rez-de-chaussée [16], l'entresol [17], plusieurs étages [18], la cave [19], qui est un lieu souterrain où l'on met le vin, le bois et d'autres provisions, et qui est affectée au [20] service d'un appartement, le grenier. Chaque étage contient un ou plusieurs appartements ou logements de plusieurs pièces de plainpied [21]. Du rez-de-chaussée on monte à l'entresol et aux étages supérieurs par un escalier dérobé [22] ou par le grand escalier en se tenant à la rampe d'appui [23], qui est une balustrade [24] de fer ou de pierre à hauteur d'appui [25] et qu'on trouve au long de l'escalier. En haut de chaque rampe d'escalier [26] il y a un palier [27] où l'on peut se reposer. Un appartement se compose d'une enfilade de chambres [28], ou d'une antichambre, d'un salon, de plusieurs chambres à coucher, d'une cuisine, d'une salle à manger, d'un cabinet d'étude, d'un bou-

1 tetto — 2 mattoni — 3 dai lati — 4 inclinato — 5 di ardèsia o di tègole — 6 travi — 7 travatura — 8 di legname — 9 praticate — 10 lastre di vetro — 11 telàio — 12 la luce — 13 gli scuri — 14 imposte — 15 stanzino — 16 plan terreno — 17 ammezzato — 18 piani — 19 cantina — 20 fa parte del — 21 sullo stesso piano — 22 scala segreta — 23 ringhiera — 24 balaustrata — 25 a mezza vita — 26 branca — 27 pianeròttolo — 28 fuga di stanze.

doir [1], et de lieux d'aisance [2]. Toutes les chambres sont parquetées [3], carrelées [4] ou à mosaïque [5].

Un appartement meublé contient les meubles c'est-à-dire des tables, des chaises [6], des fauteuils [7], des guéridons [8], des armoires [9], des commodes [10], un bureau [11], un écran [12], des lampes [13], des chandeliers et un éteignoir [14], une toilette, des tapis [15] et des rideaux [16]. *Dans la chambre à coucher* il y a le lit, qui se compose du bois de lit [17], d'une paillasse [18], d'un matelas [19], d'un sommier [20], d'un chevet [21], de deux oreillers [22], de deux draps [23] (de-lit), de taies d'oreiller [24], de couvertures [25], d'une courte-pointe [26], d'un couvre-pieds [27], d'un ciel-de-lit [28] et de rideaux.

Dans la *salle à manger* il y a le buffet [29], qui contient le linge de table (une nappe [30] et des serviettes [31]), des couverts [32] (la cuiller [33], la fourchette [34] et le couteau [35]), des salières [36], un vinaigrier [37], des verres [38], des carafes [39], des bouteilles de vin, une cuiller à soupe [40], un couteau à découper [41], de la vaisselle [42] et un service de porcelaine [43] ou de faïence [44] (une soupière [45], une saucière [46], un saladier [47], des plats [48] et des assiettes [49]), un tire-bouchon [50] et un casse-noisettes [51]; un plateau [52] avec un sucrier [53], des tasses [54] à café et des soucoupes [55]. — Dans la *cuisine* on voit sur l'évier [56] un baquet [57] et un cuvier [58] pour recurer [59] et rincer [60] la vaisselle, des fourneaux [61], un garde-manger [62], des tamis [63] et tout autour la batterie de cuisine [64] c'est-à-dire les ustensiles de cuivre étamés [65], tels que: le pot [66] pour la viande, la marmite [67] pour la soupe, une poêle à frire [68], des poëlons [69], un gril [70], un chaudron [71], une chaudière [72], des cas-

1 spogliatòio — 2 cesso — 3 intavolate — 4 ammattonate — 5 a mosàico — 6 sédie — 7 poltrone — 8 monopòdi — 9 armadi — 10 cassettoni — 11 scrittòio — 12 parafuoco — 13 làmpade — 14 spegnitòio — 15 tappeti — 16 cortine — 17 lettiera — 18 paglericcio — 19 materasso — 20 materasso di crini — 21 capezzale — 22 origlieri — 23 lenzuola — 24 fèdere — 25 coperte — 26 coltre — 27 strapuntino 28 sopracielo — 29 credenza — 30 tovàglia — 31 tovaglioli — 32 posate — 33 cucchiàio — 34 forchetta — 35 coltello — 36 saliere — 37 acetàbolo — 38 bicchieri — 39 bocce — 40 romaiolo — 41 il trinciante — 42 vasellame — 43 porcellana — 44 maiòlica — 45 zuppiera — 46 salsiera — 47 insalatiera — 48 piatti — 49 tondi — 50 cavatappi — 51 schiaccianoci — 52 vassòio — 53 zuccheriera — 54 chicchere — 55 piattini — 56 acquàio — 57 una conca — 58 catino — 59 rigovernare — 60 risciaquare — 61 fornelli — 62 moscaiola — 63 stacci — 64 gli attrezzi di cucina — 65 di rame stagnati — 66 pèntola — 67 marmitta — 68 padella da friggere — 69 i tegamini — 70 gratella — 71 paiuolo — 72 caldàia.

seroles, une tourtière [1], une lèchefrite [2], une cuiller à pot [3], une écumoire [4], une couloire [5] et des seaux [6]; quelques petits pots en ferblanc [7], tels qu'une bouilloire [8], un coquemar [9] pour les tisanes [10], une broche [11], un tournebroche [12], un mortier avec son pilon [13], une rape [14], un panier à jour [15] pour secouer la salade, le rouleau [16] pour aplatir la pâte [17]; le hachoir [18], un couperet [19], un tranchelard [20]; des couvercles [21], un entonnoir [22] et un moussoir [23] pour faire mousser [24] le chocolat; sous la cheminée [25] on voit la crémaillère [26] et des crémaillons [27], les chenets [28], les pincettes [29], la pelle [30], le soufflet [31], des trépieds [32], une boîte à sel [33] et un panier à charbon [34]; il y a aussi une balance [35] pour vérifier le poids [36] des provisions lorsque la cuisinière revient de la halle.

La bonne mère de famille veille à la propreté, à la bonne disposition de l'intérieur [37]; et tout cela au point de vue de la santé, du bonheur et de l'éducation de sa famille; elle met sa main bienfaisante à tout ce qui, dans la maison, touche [38] au mari ou à ses enfans. Ses jeunes filles lui viennent constamment en aide, pour en faire autant quand leur tour [39] sera venu.

Les grandes maisons ont aussi les écuries [40], les remises [41], une grande cour [42] et un hangar [43]. A côté de cette cour il y a une basse-cour [44], une buanderie [45], un bûcher [46] un verger entouré [47] d'une haie [48], ou un grand jardin.

Dans un **jardin potager** [49] ou verger on cultive des *arbres fruitiers* [50], comme: des abricotiers [51], des amandiers [52], des aveliniers [53], de la vigne [54], des cerisiers [55], des cognassiers [56], des cornouillers [57], des figuiers [58], des grenadiers [59],

1 tèglia — 2 ghiotta — 3 méstolo — 4 schiumaruola — 5 colabrodo — 6 sécchie — 7 latta — 8 ramino — 9 cògoma — 10 le scottature — 11 spiedo — 12 girarrosto — 13 mortàio con pestello — 14 grattùgia — 15 scotitòio — 16 matterello (cilindro di legno su cui avvòlgesi la pasta per assottigliarla) — 17 spianare la pasta — 18 tagliere — 19 coltellàccio — 20 coltella — 21 testi — 22 imbuto — 23 frullino — 24 frullare — 25 camino — 26 catena da fuoco — 27 gânci — 28 alari — 29 molle — 30 paletta — 31 soffietto — 32 trepiedi — 33 bòssolo del sale — 34 corbellino pel carbone — 35 bilància — 36 peso — 37 andamento di casa — 38 riguarda — 39 volta — 40 scuderie — 41 rimesse — 42 corte — 43 tettòia — 44 cortile rùstico — 45 lavanderia — 46 legnàia — 47 verziere circondato — 48 siepe — 49 orto — 50 àlberi fruttiferi — 51 albicocchi — 52 màndorli — 53 aveliani — 54 viti — 55 ciliegi — 56 cotogni — 57 cornioli — 58 fichi — 59 melagrani.

des néfliers [1], des noisetiers [2], des pêchers [3], des poiriers [4], des pommiers [5], des pruniers [6]; des *arbustes*, comme des groseillers [7] et des framboisiers [8]; des *légumes*, comme des haricots [9], des petits pois[10], des pois chiches [11], des lentilles [12] et des fèves [13]; on y cultive aussi des pommes de terre[14], des choux[15], des carotes[16], des épinards [17], des salades [18], de la chicorée [19], des navets [20], des raves [21], des betteraves [22], des cornichons [23], des concombres [24], des melons [25], des pastèques [26], du séléri [27], du persil [28], des oignons [29], de l'ail [30], des raiforts [31], des radis [32], des poirées [33], des poireaux [34], des fraises [35], du thym [36], de la marjolaine [37], de la menthe [38], du romarin [39] etc.; et plusieurs de ces plantes sont employées [40] comme assaisonnement [41] des mets [42].

Le jardin est séparé de la cour par une grille [43] de fer; il est divisé en plates-bandes [44] couvertes de gazon [45] et bordées de plantes d'ornement. On s'y promène dans des allées [46] larges et sablées [47] et l'on y cultive des *fleurs* de toute espèce, telles que: camélias [48], chrysantèmes [49], coquelicots [50], dahlias [51], giroflées [52], héliotropes [53], hyacinthes [54], jasmins [55], jonquilles [56], lis [57], marguerites [58], muguets [59], narcisses [60], œillets [61], pensées [62], renoncules [63], réséda [64], roses, soucis [65], tournesols [66], tubéreuses [67], tulipes [68], violettes [69], citronelle [70], géraniums et basilic [71]. On y trouve aussi des *arbres* tels que: le magnolia, le laurier [72]; des *arbrisseaux* [73], comme le myrte [74] et l'églantier [75] et des *plantes rampantes* et *grimpantes* [76], comme le lierre [77] et le lilas [78].

1 nèspoli — 2 nocciòli — 3 peschi (ci vènnero dalla Cina) — 4 peri — 5 pomi — 6 prugni — 7 ribes (portato in Italia dagli Àrabi) — 8 lamponi — 9 fagioli (originàrii dalla costa meridionale del Càspio) — 10 piselli — 11 ceci — 12 le lenti (orig. dalla Rùssia meridionale) — 13 fave — 14 patate — 15 càvoli — 16 carote — 17 spinaci (orig. dalla Pèrsia) — 18 insalate — 19 cicòria — 20 navoni — 21 rape — 22 barbabiétole — 23 peperoni (indigeni delle Indie) — 24 cetrioli — 25 poponi — 26 cocòmeri — 27 sèdano — 28 prezzèmolo — 29 cipolle — 30 àglio — 31 ramolacci — 32 ravanelli — 33 biètole — 34 porri — 35 fràgole — 36 timo — 37 maggiorana — 38 menta — 39 rosmarino — 40 adoperate — 41 condimento — 42 vivande — 43 cancellata — 44 aiuole — 45 erbetta — 46 viali — 47 coperti di sàbbia — 48 camèlie — 49 grisantemi — 50 rosolacci (pavàvero selvàtico) — 51 dàlie — 52 viole — 53 eliotropi — 54 giacinti — 55 gelsomini — 56 giunchiglie — 57 gigli — 58 margherite — 59 mughetto — 60 narcisi — 61 garòfani — 62 viole del pensiero — 63 ranùncoli — 64 reséda — 65 fiorrancio — 66 girasole — 67 tuberose — 68 tulipani — 69 màmmole — 70 erba luisa — 71 gerani e basilico — 72 alloro — 73 àrbusti — 74 mirto — 75 spinalba — 76 striscianti ed arrampicanti — 77 èdera — 78 lillà.

Le *maraîcher*[1] et le *jardinier* sont obligés de faire divers travaux, tels que: fumer[2], bêcher[3], semer[4], planter[5], sarcler[6], arroser[7], écheniller[8], mettre des tuteurs[9] aux arbres exotiques[10], greffer[11], tailler[12] ou élaguer[13] les arbres etc. etc.

Les fleurs sont comme les enfants; pour les bien élever il faut avoir de l'expérience, de l'affection et des soins[14] constants. Un jardinier habile a toujours à travailler autour des plantes autant qu'un bon professeur et une bonne maîtresse pour leurs élèves. Celui qui a compilé ce livre, qui est bientôt âgé d'un demi-siècle, qui a vu bien des choses, a connu plusieurs jardiniers enrichis[15] du produit de leur travail, mais il n'a jamais vu un seul maître ni une seule maîtresse qui aient pu faire assez d'épargnes[16] pour passer leurs derniers jours dans la plus modeste médiocrité. La seule récompense que ces apôtres attendent de leurs élèves c'est de la reconnaissance, qui bien souvent hélas! leur fait défaut[17]!

LA FAMILLE

La famille est une société établie[18] par la nature; aussi est-elle la plus naturelle et la plus ancienne de toutes; elle sert de fondement à la société nationale, car un peuple ou une nation n'est qu'un composé de plusieurs *familles*. Les familles commencent par le mariage[19]; de là naissent[20] les enfants, qui en perpétuant les familles entretiennent[21] la société humaine et réparent les pertes que la mort y cause chaque jour. Le père, la mère et leurs enfants forment une famille. D'autres parents, tels que le grand-père[22], la grand' mère, les petits-fils[23], l'oncle et le neveu[24], la tante et la nièce[25], le gendre[26], la bru[27], le beau-père[28], la belle-mère[29], appartiennent également à la famille. — Dans une famille bien unie, toutes

1 ortolano — 2 dar il cóncio — 3 vangare — 4 seminare — 5 piantare — 6 sarchiare — 7 inaffiare — 8 sbrucare — 9 mettere pali di sostegno — 10 esòtici (opposto di *indigeni*) — 11 innestare — 12 potare — 13 diradare i rami — 14 cure — 15 arricchiti — 16 risparmi — 17 vien meno — 18 stabilita — 19 matrimònio — 20 nàscono — 21 consèrvano — 22 nonno — 23 nipoti (figli di figlio) — 24 lo zio e il nipote — 25 la zia e la nipote — 26 gènero — 27 la nuora — 28 suòcero — 29 suòcera.

les personnes s'aiment beaucoup les unes les autres. Si l'une est heureuse, toutes les autres s'en réjouissent [1]. Le chagrin de l'une [2] attriste toutes les autres. — Le père travaille pour sa famille; il cultive les champs, exerce un métier ou se livre à une autre occupation utile. La mère soigne le ménage [3]. Le père et la mère éprouvent beaucoup de peines avec leurs enfants pour leur procurer [4] la nourriture, les habillements et l'éducation. Si un de leurs enfants est malade, ils font venir le médecin et achètent [5] des médicaments. — Les petits enfants surtout causent beaucoup de soucis [6] à leur mère. Quant on est tout petit on ne sait ni marcher, ni même se tenir [7] sur ses jambes, on ne pourrait rien faire de soi-même; et l'on ne vivrait pas longtemps, si personne ne se chargeait [8] de nous. Notre bonne mère nous a presque toujours portés sur ses bras, nourris, soignés et endormis par son chant; elle avait encore beaucoup d'autres choses à faire: elle devait coudre [9], tricoter [10], filer, laver, repasser [11] et faire la cuisine [12]; mais elle ne nous oubliait jamais. Lorsque nous étions malades, elle se tenait triste et soucieuse [13] près de notre petit lit et passait des nuits sans dormir. Pauvre mère! ce n'est plus sa personnalité qui l'inquiète lorsqu'elle veille son enfant malade, lorsqu'elle s'expose à tout pour l'arracher à un danger, lorsqu'elle s'épuise, lorsqu'elle donne pour lui son bonheur, son sang, sa vie: et si à la dernière heure elle aspire au ciel, c'est parce qu'elle croit y être plus près de Dieu, afin de l'implorer non pour elle, mais pour son enfant. Adorons ce dévouement sans réserve, cette vie maternelle qui enfante l'avenir, qui se donne, se multiplie, se répand, se perd pourvu que son enfant vive, grandisse, prospère, se rapproche de Dieu. — Aussitôt que nous pûmes [14] les comprendre, notre père et notre mère nous parlèrent du bon Dieu et nous apprirent [15] à prier. Ils nous dirent ce qui est bien et ce qui est mal; il nous recommandèrent de faire le bien et d'éviter le mal et toujours ils ont eu soin de nous. Jamais nous ne pourrons leur rendre le

1 se ne rallégrano — 2 l'affanno di una — 3 attende alla casa — 4 procacciare — 5 cómprano — 6 danno molto pensiero — 7 règgersi — 8 s'incaricasse — 9 cucire — 10 far calze — 11 stirare — 12 ammannire i cibi — 13 pensierosa — 14 potemmo — 15 insegnàrono.

bien qu'ils nous ont fait. Nous serons reconnaissants, nous aimerons nos bons parents de tout notre cœur, nous prierons[1] tous les jours pour eux et lorsqu'ils seront vieux et faibles nous travaillerons pour eux et serons leur soutien. — Nos frères, et nos sœurs sont aimés de nos parents autant que nous le sommes nous-mêmes. Si de notre côté nous aimons nos frères et nos sœurs, si nous nous conduisons envers eux avec bonté et douceur, nous rendrons nos parents bien contents. — Si les parents ne peuvent pas faire seuls l'ouvrage[2] de la maison, ils prennent à leurs services des domestiques, des journaliers et des servantes. — Les domestiques doivent être obéissants, fidèles et laborieux. Les bons maîtres leur donnent la nourriture, des gages [3] convenables et les traitent avec la même bonté que s'ils faisaient partie de la famille. Les enfants aussi doivent se bien comporter envers les domestiques; ils n'ont pas d'ordres à leur donner.

Chacun a sa besogne[4] à la maison; une activité constante y règne du matin au soir. En dehors des heures de classe[5], les enfants doivent assister leurs parents autant qu'ils le peuvent. Les jeunes filles d'un certain âge pourront soigner leurs frères ou leurs sœurs en bas âge[6] et trouveront une foule d'autres occupations en rapport avec leur force. Les parents laissent à leurs enfants le temps de jouer et ceux-ci pourront se réjouir de bon cœur, s'ils ont été sages et s'ils ont bien travaillé.

Respectez votre intérieur[8], faites-le respecter. Exigez autour de vous des manières polies; elle contribuent beaucoup à entretenir une bienveillance mutuelle. La grossièreté[9] doit toujours être bannie[10] de votre maison; la délicatesse, la déférence réciproque sont nécessaires dans la famille. Extirpez du foyer[11] le désordre, l'inexactitude, l'insouciance, la paresse et l'inattention. Les personnes qui regardent ces soins comme au-dessous d'elles, ont un intérieur triste, il paraît inhabité. On dirait que le sentiment du beau leur manque ou que la désunion règne dans leur famille.

De tous les malheurs, qui puissent nous atteindre[12] sur la

1 pregheremo — 2 disimpegnare da soli le faccende — 3 il salàrio — 4 còmpito — 5 dopo le ore di scuola — 6 di tènera età — 7 moltissime — 8 la vostra casa — 9 rozzezza — 10 bandita — 11 focolare — 12 colpire.

terre, le plus grand c'est la désunion des familles. Tous les autres malheurs, quelle que soit leur gravité, ont au moins une consolation, celle de retrouver dans le sein [1] de la famille un adoucissement [2] aux souffrances. Mais quand celle-là nous manque, que nous reste-t-il?

VILLAGE

Un assemblage [3] de maisons situées à la campagne, qui pour la plupart sont occupées par des fermiers [4], et paysans et où se trouve ordinairement une paroisse [5], se nomme village. Ce nom dérive du mot latin *villa*, ferme ou métairie [6]. Les maisons sont plus ou moins isolées et ne forment pas des rangées [7] régulières. A côté des maisons sont des prairies et des jardins et souvent elles sont entourées d'un si grand nombre d'arbres, que dans le lointain on n'aperçoit que le clocher [8] et quelques toits. Les habitants du village s'occupent le plus souvent à labourer [9] et à élever [10] des bestiaux. C'est pourquoi ils ont à côté de leurs maisons une grange [11], des étables [12], des écuries, une cour. Dans la *grange* on conserve et on bat le grain. L'*étable* et l'*écurie* sont destinées aux animaux domestiques. Dans la cour on voit le trou au fumier [13]; on y voit aussi des instruments aratoires [14], tels que charrues [15], herses [16], rouleaux [17], charrettes et voitures. Les habitants des villages ne s'occupent pas exclusivement d'agriculture; il y a aussi des tailleurs [18], des cordonniers [19], des maréchaux-ferrants [20], des menuisiers [21], des charrons [22], des maçons [23], des boulangers [24], des charcutiers [25] et des aubergistes [26]. Dans presque tous les villages se trouve une école où s'assemblent les enfants pour s'instruire, et l'instituteur y a son domicile. Il y a aussi une église, qui est le plus grand et le plus bel édifice de tout l'endroit [27]. Elle est surmontée d'une haute tour; les cloches y sont suspendues

1 seno — 2 sollievo — 3 riunione — 4 castaldi — 5 parròcchia — 6 fattoria — 7 file — 8 campanile — 9 lavorare la terra — 10 allevare — 11 àla — 12 stalle — 13 letame — 14 aratori — 15 aratri — 16 èrpici — 17 spianatoi — 18 sarti — 19 calzolai — 20 maniscalchi — 21 falegnami — 22 carradori — 23 muratori — 24 prestinai — 25 pizzicàgnoli — 26 osti — 27 luogo.

et invitent les paroissiens [1] à prier; elles les appellent aux divers offices qui se célèbrent dans l'église et annoncent le décès des personnes. L'endroit où sont enterrés [2] les morts s'appelle cimetière. Il est le plus souvent situé à côté de l'église, ou en plein champ [3]. Il est clos de murs et les tombes sont marquées de monuments, d'une croix de bois, de fer ou d'une pierre avec des inscriptions. Beaucoup de personnes visitent souvent les tombes de leurs parents.

Un endroit qui est plus considérable qu'un village, mais qui l'est moins qu'une ville, s'appelle *bourg*, mot qui dérive de l'allemand BURG, *ville, forterèsse* et *château*. On appelait jadis *burger* ou *bourgeois* ceux qui demeuraient dans les bourgs ou villes, pour les distinguer des paysans.

LA VILLE

La ville est un assemblage d'un grand nombre de maisons, disposées par rues et souvent entourées d'une clôture commune [4], qui est ordinairement de murs percés de portes qu'on ferme pendant la nuit, et de fossés. Dans une ville on voit des places entourées de belles maisons et de palais. On y remarque de belles églises, de grandes écoles, et d'autres édifices publics, tels que l'hôpital, l'hôtel de ville [5], le bureau de poste, le tribunal, les prisons, un hospice pour les orphelins ou pour les vieillards, des auberges [6] où logent les voyageurs ordinaires, et des hôtels [7] pour les riches voyageurs. Les rues sont pavées [8], c'est-à-dire couvertes de dalles [9], de pierres ou de cailloux [10] pour y marcher et faire passer des voitures plus commodément. Dans les grandes villes on voit de grands magasins où les marchands débitent [11] leurs marchandises; il y a de grands ateliers [12] où travaillent les artisans. Au-dessus de l'entrée de ces magasins ou ateliers il y a une enseigne [13] pour les distinguer les uns des autres et dans les vitrines ou devantures [14] on expose au public

1 parrocchiani — 2 seppelliti — 3 all'aperta campagna — 4 cinta — 5 palazzo di città — 6 osteria — 7 alberghi — 8 selciate — 9 lastre di pietra — 10 ciòttoli — 11 spàcciano — 12 opifici — 13 ditta — 14 vetrine.

des livres, des draps [1], des étoffes, des bijoux [2], de la quincaillerie, etc., etc. Outre les métiers qui s'exercent [3] dans les villages on trouve dans une ville, des teinturiers [4], des tanneurs [5], des chapeliers [6], des tourneurs [7], des chaudronniers [8], des quincailliers [9], des tonneliers [10], des couteliers [11], des serruriers [12], des marquetiers [13], des ébénistes [14], des mécaniciens [15], des pharmaciens, des épiciers [16], des brasseurs [17], des bouchers [18], des orfèvres [19], des marchands, des libraires etc. Les gens de la campagne apportent à la halle [20] où au marché, du grain, des légumes, du beurre, du fromage, des œufs, du poisson [21], de la volaille [22], des fruits et d'autres comestibles; aussi les citoyens [23] doivent être reconnaissants envers les paysans qui leur procurent toutes ces denrées [24].

LA CAMPAGNE

La terre est naturellement productive; mais pour que les fruits de la campagne puissent prospérer il faut la cultiver. Aussi les paysans labourent, sèment, hersent [25], arrachent [26] les mauvaises herbes. Les travaux du laboureur changent à chaque mois. Au mois de janvier, la glace ne lui permettant pas de travailler aux champs, il soigne les bestiaux, et sale les viandes pour les conserver et s'en nourrir pendant l'année. Au mois de février il plante des vignes et des oliviers [27], et il élague [28] les arbres. Au mois de mars ses occupations et ses peines augmentent toujours; il prépare toutes les terres et il achève la taille [29] des vignes et des arbres fruitiers avant leur fleuraison [30]. En avril il sème le maïs [31] et les légumes, arrache les mauvaises herbes qui étoufferaient [32] le blé [33]; il plante des mûriers [34], des vignes;

1 panni — 2 gioielli — 3 si profèssano — 4 tintori — 5 conciatori di pelli — 6 cappellai — 7 tornitori — 8 calderai — 9 chincaglieri — 10 bottai — 11 coltellinai — 12 magnani — 13 impiallacciatori — 14 ebanisti — 15 meccànici — 16 farmacisti, droghieri — 17 birrai — 18 macellai — 19 oréfici — 20 mercato — 21 pesce — 22 pollieria — 23 cittadini — 24 derrate — 25 èrpicano — 26 estirpano — 27 olivi — 28 dirada i rami — 29 potatura — 30 fioritura — 31 grano turco — 32 soffocherèbbero — 33 il grano — 34 gelsi.

il *greffe* [1] les arbres, c'est-à-dire qu'il coupe une petite branche [2] tendre, ou il en lève un bourgeon [3] et il l'ente [4] sur un autre arbre de la même famille, afin qu'il porte du fruit de la nature de l'arbre d'où la greffe [5] a été prise. Au mois de mai il fait la tonte [6] des brebis [7]; il élève les vers-à-soie [8]. Il fauche [9] l'herbe devenue assez haute, il la fane [10] et lorsqu'elle est sèchée elle devient foin, nourriture principale des bestiaux. En juin et juillet il moissonne [11] et bat le blé sur l'aire; il fauche l'herbe une seconde fois et ce foin s'appelle *regain* [12]. Au mois d'août il arrache le chanvre, il recueille les légumes, tels que lentilles, pois et haricots. En septembre il récolte le maïs et le riz, et il fauche l'herbe des prairies pour la troisième fois. En octobre les raisins [13] sont mûrs et les familles des paysans vont faire la vendange [14] dans les *vignobles* [15] ou côteaux plantés de vignes. On presse [16] les raisins pour en tirer le moût [17], qui est fort doux mais trouble [18]. Le moût se clarifie et devient par la suite, du vin. On cueille aussi les noix [19], on ôte le brou [20], on les écache [21] et l'on en tire de l'huile. Le paysan laboure encore ses terres et les prépare pour les semailles [22], qu'il continue en novembre, puis il fume les prairies, il prépare le bois pour l'hiver, il taille les vignes et d'autres arbres et il creuse [23] les fosses pour les arbres qu'il veut planter. En décembre il soigne les bestiaux dans les étables et il fait les réparations nécessaires aux instruments d'agriculture.

L'AGRICULTURE

L'agriculture est le premier, le plus utile, le plus étendu [24] et peut-être le plus essentiel des arts. Les Egyptiens [25] faisaient honneur de son invention à Osiris [26]; les Grecs à Cérès, les Italiens, nos ancêtres [27], à Saturne. L'agriculture fut

1 innesta — 2 ramoscello — 3 gemma— 4 inserisce — 5 l'innesto — 6 tosatura — 7 pécore — 8 bachi da seta — 9 fàlcia — 10 distende per far seccare — 11 miete — 12 guaime — 13 l'uva — 14 vendèmmia — 15 vigneti — 16 si pigia — 17 il mosto — 18 tòrbido — 19 si raccòlgono pure le noci — 20 il mallo — 21 acciàccano — 22 seminagione — 23 scava — 24 sparsa — 25 ègiziani — 26 Osiride — 27 maggiori.

presque l'unique emploi des patriarches, les plus respectables de tous les hommes par la simplicité de leurs mœurs [1], la bonté de leur âme et l'élévation de leurs sentiments. Elle a fait les délices des plus grands hommes chez [2] les peuples anciens. On vit pendant plusieurs siècles les plus célèbres d'entre les Romains, passer de la campagne aux premiers emplois de la république, et, ce qui est infiniment plus digne d'être observé, revenir des premiers emplois de la république aux occupations de la campagne. Quintius Cincinnatus labourait une pièce de terre qu'il possédait au-delà du Tibre, quand il fut nommé dictateur: il quitta [3] ce tranquille exercice, prit le commandement des armées, vainquit les ennemis, fit passer les captifs [4] sous le joug [5], reçut les honneurs du triomphe et fut à son champ au bout de seize jours. Voilà la haute estime qu'on faisait de l'agriculture à Rome aux premiers temps de la république. Malheureusement aujourd'hui on ne peut pas en dire autant de l'Italie, pays essentiellement agricole et cependant stationnaire [6] depuis un demi-siècle. Depuis 50 ans nos campagnes produisent en moyenne 10 hectolitres [7] par hectare [8]; tandis que par les progrès de l'agriculture, les terrains anglais en rapportent 32, ceux de la Saxe 26 et ceux de la Hollande 21. Il faudrait tout d'abord augmenter la quantité du gros bétail [9] et des troupeaux [10] et par là [11] on aurait plus de fumier, c'est-à-dire une plus grande quantité de pain et de viande. Et quoique nous ayons 4 millions de têtes bovines, plus de 8 millions d'ovines [12], 1 million et demi de chevaux et d'ânes, 2 millions et demi de chèvres et 4 millions de porcs [13], nous sommes encore au-dessous du tiers de ce qui existe en France et en Angleterre.

1 costumi — 2 presso — 3 lasciò — 4 prigionieri — 5 giogo — 6 stazionari — 7 ettòlitri — 8 ettara — 9 armenti — 10 greggi — 11 concio — 12 ovini — 13 maiali.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

L'UNIVERS

L'univers ou monde se compose de l'ensemble de la création, c'est-à-dire de la totalité des *astres*, y compris la terre. L'univers est divin, car il n'est pas seulement le trône de la magnificence divine, il est encore l'expression visible de la puissance infinie, l'image de la grandeur suprême. Autrefois nous considérions la terre, que nous habitons, comme seule dans la nature. La notion de l'univers a fait disparaître [1] en nous des incertitudes, qui trop long-temps nous enveloppèrent [2] de leurs ombres. La contemplation générale du ciel vint nous éclairer [3] sur le rang occupé par la terre dans la création sidérale [4] et nous présenta la terre comme un atome devant l'infinité des astres. Grâce aux découvertes [5] de l'astronomie nous connaissons la grandeur comparative de l'univers et l'exiguïté de la terre, l'immensité de l'espace, les distances des astres, les lois qui les régissent; et l'infini des cieux s'est entr'ouvert [6] à nos regards. Par ces considérations sublimes tout s'est ennobli, tout s'est divinisé; Dieu lui-même nous a paru plus grand, plus puissant, plus majestueux encore; et nous avons senti toute la beauté, toute la vérité de ce spectacle.

1 scomparire — 2 avvòlsero — 3 rischiararci — 4 siderale (che concerne gli astri) — 5 Mercè le scoperte — 6 schiuso.

ASTRES

D'innombrables corps célestes très-luisants ornent la voûte du ciel et sont visibles pendant la nuit. Ces corps sont des astres. La terre aussi est un astre, qui tourne comme les autres dans l'espace avec une loi éternelle, immuable.

LE SOLEIL

Le soleil est l'astre du jour, le plus éclatant [1] de ceux qui se montrent à nous sur la voûte céleste ; globe immense, jouissant [2] d'une lumière à lui propre, qu'il dispense à tous les corps composant son *système*. Placé à l'un des foyers des orbes elliptiques [3], que décrivent les planètes dans l'espace, le soleil exerce sur elles la plus grande influence: il les échauffe [4] et les éclaire [5]. Par sa lumière et sa chaleur la terre (et sans doute les autres planètes) est fécondée, vivifiée, et offre aux yeux de l'être intelligent le spectacle merveilleux de la vie, du mouvement, des couleurs et d'une infinité d'autres phénomènes. C'est par son action vivifiante que les végétaux sont élaborés dans le sein de la matière organique et deviennent à leur tour le soutien de l'homme et des animaux. Par elle, les eaux de la mer se transforment en vapeurs pour circuler dans l'air, arroser [6] la terre et produire les sources [7] et les rivières. Les planètes tournent autour de lui et forment avec lui ce qu'on appelle le *système solaire*.

Le soleil tourne sur lui-même en 25 jours et demi ; et s'il a un autre mouvement, comme quelques astronomes le pensent, il emporte avec lui les planètes dans les abîmes de l'espace pour accomplir sa révolution autour d'un centre inconnu. La distance du soleil à la terre est de 152 millions de kilomètres ; c'est-à-dire qu'il faudrait à une locomotive de chemin de fer, qui marcherait avec une vitesse continuelle de 32 kilomètres à l'heure, 500 ans pour arriver de la terre

1 sfolgoreggiante — 2 risplendente — 3 ad un fuoco delle òrbite ellìttiche — 4 riscalda — 5 illùmina — 6 inaffiare — 7 sorgenti.

au soleil. Le volume du soleil équivaut à 1,326,480 fois celui de la terre; et les volumes réunis de toutes les planétes sont bien loin d'en approcher.

ÉTOILES[1]

Les étoiles sont les corps lumineux que nous voyons dans le firmament pendant la nuit, lorsque le ciel n'est pas couvert. Elles sont des globes immenses, répandus dans l'espace et assujettis à des lois immuables. Leur nombre[2] est inconnu. On peut en voir 5000 à l'œil nu et des millions à l'aide[3] du *télescope*, qui est une grande lunette d'approche d'un mètre à 15 mètres de long et dont l'effet est de rapprocher et de rendre distincte l'image des objets éloignés.

Il est des étoiles qui sont lumineuses par elles-mêmes et qui paraissent toujours fixes au même point; elles sont appelées *étoiles fixes* ou *soleils*, et forment l'immense majorité des étoiles qui scintillent au firmament.

Leur distance de la terre est si énorme, que l'étoile fixe la plus voisine à notre globe, après le soleil, le *Sirius*[4], en est séparée par un intervalle d'environ 322,230,000,000 de myriamètres. Les astronomes ont formé des assemblages ou groupes d'un certain nombre d'étoiles fixes, auxquels, pour aider[5] la mémoire, on a supposé une figure d'homme, ou d'animaux etc., et donné un nom pour distinguer un groupe de l'autre. Cette division remonte à la plus haute antiquité.

La *petite Ourse*[6] et les *signes du zodiaque* sont les plus remarquables de ces constellations. La petite Ourse renferme l'*étoile polaire* que nous voyons toujours au nord, lorsque le ciel n'est pas couvert[7]. Les signes du zodiaque sont les douze constellations qui forment une bande[8] ou zone circulaire dans le ciel, et se partageant[9] la route annuelle apparente du soleil. On s'en sert pour marquer les mois; voici leurs noms, et les signes par lesquels on les représente:

1 stelle — 2 nùmero — 3 coll' aiuto — 4 Sirio — 5 aiutare — 6 l'Orsa minore — 7 nuvoloso — 8 fàscia — 9 òccupano.

♈	*le Bélier* [1]	pour	mars	♎	*la Balance*	pour	septembre
♉	*le Taureau* [2]	»	avril	♏	*le Scorpion*	»	octobre
♊	*les Gémeaux* [3]	»	mai	♐	*le Sagittaire*	»	novembre
♋	*le Cancer* [4]	»	juin	♑	*le Capricorne*	»	décembre
♌	*le Lion*	»	juillet	♒	*le Verseau* [5]	»	janvier
♍	*la Vierge*	»	août	♓	*les Poissons* [6]	»	février

LA VOIE LACTÉE [7]

La voie lactée est une bande irrégulière d'une lueur [8] blanchâtre et laiteuse qu'on aperçoit au ciel lorsque le temps n'est pas couvert, et elle n'est qu'un nombre prodigieux d'étoiles, au-delà desquelles s'étend indubitablement un nouvel espace parsemé de globes célestes.

PLANÈTES [9]

On a donné le nom de *planètes* à des corps célestes opaques de forme sphèroïdale, qui changent constamment de situation dans le ciel, en décrivant des ellipses [10] autour du soleil et qui sont eclairés par la lumière de cet astre. Les orbites des planètes ne sont pas toutes dans le même plan, c'est-à-dire qu'elles sont inclinées les unes par rapport aux autres. — Les planètes principales que l'on connait aujourd'hui sont au nombre de huit, et l'ordre de leur distance du soleil est le suivant: *Mercure, Vénus* [11], la *Terre, Mars, Jupiter* [12], qui a quatre lunes ou satellites, *Saturne* qui en a huit, *Uranus* qui en a six et *Neptune* qui en a deux.

ÉCLIPSE

L'*éclipse* est une disparition passagère plus ou moins complète de la lumière d'un astre par l'interposition d'un corps opaque entre cet astre et l'œil de l'observateur. Il y a *éclipse du soleil*, quand la lune dans sa révolution, interposant sa

1 Ariete — 2 Toro — 3 Gemelli — 4 Cancro — 5 Aquàrio — 6 Pesci — 7 Via làttea — 8 barlume — 9 pianeti — 10 elissi — 11 Vènere — 12 Giove.

masse opaque entre le soleil et la terre, intercepte en tout ou en partie les rayons de cet astre et nous projette son ombre. L'*éclipse de lune* a lieu lorsque ce satellite traverse l'ombre que la terre éclairée par le soleil projette dans l'espace ; ce qui l'empêche de recevoir la lumière du soleil et par conséquent la rend obscure et presque invisible. L'*éclipse totale* dérobe [1] entièrement la vue de l'astre, l'*éclipse partielle* n'est que la disparition d'une partie de l'astre ; et l'*éclipse annulaire* ne dérobe qu'une partie centrale plus ou moins grande de l'astre éclairant, qui déborde de tout côté [2] comme un *anneau lumineux*.

COMÈTES

Les *comètes* sont des astres qui présentent le centre appelé *noyau* [3] plus ou moins lumineux et laissent une traînée [4] lumineuse, désignée sous le nom de *queue* [5] ou *chevelure* [6] *lumineuse*. Leurs orbites sont des ellipses extrêmement allongées ; elles ne sont visibles que lorsqu'elles sont le plus près du soleil.

LA LUNE

La *lune* circule autour de la terre, l'accompagne dans sa révolution annuelle autour du soleil et est son seul satellite. De tous les corps célestes la lune est le plus rapproché [7] de notre planète. Sa distance, qui n'est que de soixante rayons [8] terrestres, a permis d'examiner avec plus de soin sa constitution physique. C'est un corps opaque de forme sphérique, sans éclat par lui-même [9], mais réfléchissant avec vivacité les rayons du soleil.

La lune réfléchit environ un huitième de la lumière qui tombe sur elle ; et la lumière qui nous vient de la lune est 800 mille fois environ [10] plus faible que celle du soleil. C'est le célèbre physicien [11] Melloni, italien, qui a démontré qu'il n'existe

1 tògiie — 2 appare all'ingiro — 3 nùcleo — 4 stràscico — 5 coda — 6 chioma — 7 vicino — 8 raggi — 9 splendore pròprio — 10 circa — 11 fìsico.

pas de lumière sans chaleur. Des montagnes fort élevées hérissent[1] la surface de la lune qu'on ne croit pas habitée, et qui tourne autour de la terre en 27 jours 7 heures 43 minutes. On n'aperçoit de la lune que la partie éclairée par le soleil: c'est ce qui fait que dans sa révolution elle nous apparaît[2] sous différents aspects ou *phases* qui changent de sept en sept jours. On dit que la lune est *nouvelle* ou en *conjonction*, lorsqu'elle se trouve entre le soleil et la terre: nous ne pouvons alors la voir; en avançant elle montre progressivement la partie qu'éclaire le soleil; parvenue à la forme d'un demi-cercle, c'est le *premier quartier*[3]. Lorsqu'elle accomplit la moitié de sa révolution, elle paraît ronde; c'est la *pleine lune* ou *opposition*. Elle décroit en suite peu à peu et atteint encore la forme de demicercle; c'est le *dernier quartier;* puis elle arrive de nouveau entre le soleil et la terre ou en conjonction. Le point le plus éloigné de son orbite s'appelle *apogée*[4]; et au point le plus rapproché on donne le nom de *périgée*[5].

ATMOSPHÈRE

L'*atmosphère* est une couche[6] de gaz et de vapeurs, qui environne[7] le globe terrestre et partage[8] complètement le mouvement de rotation de la terre; sans quoi, le choc des objets terrestres contre la masse aérienne[9] serait d'une violence destructive. Elle est comme un océan qui l'enveloppe[10] et forme une espèce de sphère, dont notre globe occupe le centre. C'est un assemblage[11] de fluides, de molécules animales et végétales, d'éau et d'exhalations de tous les corps. C'est un immense laboratoire, où la nature analyse, dissout[12], et transforme la matière sans interruption. L'homme, les animaux et les plantes elles-mêmes ne pourraient pas s'en passer. La densité de l'atmosphère est moindre à mesure qu'on s'élève au-dessus de la surface de la terre. La hauteur de l'atmosphère est, sinon incommensurable, du moins très-problématique. Les calculs de La-Hire l'ont conduit à penser

1 s'innàlzano sulla — 2 appare — 3 quarto — 4 apogeo — 5 perigeo — 6 strato — 7 circonda — 8 partècipa — 9 aèrea — 10 avvolge — 11 miscùglio — 12 sciòglie.

que la hauteur de l'atmosphère était de 60000 mètres. Sans l'atmosphère, la lumière solaire nous arriverait et nous quitterait subitement [1]; nous passerions sans transition de l'obscurité de minuit à la splendeur du midi, et nous n'aurions plus les douces clartés [2] du crépuscule; les nuages n'ombrageraient plus la terre, constamment exposée à l'ardente chaleur du jour. — Elle reçoit et transforme dans son sein les substances nuisibles [3] qui proviennent de la décomposition.

L'**air** forme la couleur bleue [4] du firmament, aspire les vapeurs qu'il retient suspendues en voûtes de nuages et il les verse en rosée, en pluie, en neige sur la terre desséchée [5]. — L'*air* est susceptible d'une espèce de mouvement tremblant [6], vibratoire, qui frappant le tympan de l'oreille produit le *son*, qui parcourt 340 mètres environ par seconde [7], et dont l'intensité varie en raison inverse du carré des distances, c'est-à-dire qu'à une distance double, triple etc. l'intensité du son est deux, trois fois etc. plus faible [8]. L'admirable faculté de langage, la mélodie de la musique n'exi steraient pas sans l'air, qui est aussi nécessaire pour avoir du feu. — Plus léger que le plus léger duvet [9], plus impalpable que les plus fins filaments, il laisse intactes les toiles d'araignée [10], et courbe à peine sur leurs tiges [11] les fleurs qui recueillent la rosée. Cependant il transporte autour du monde, sur ses ailes, des flottes de toutes les nations et écrase [12] sous son poids les plus dures substances. *L'air* est compressible, élastique, et pesant 770 fois moins que l'eau.

Le **baromètre,** inventé par Torricelli, italien, en 1643, est un instrument le plus souvent composé d'un tube gradué en verre, long d'un peu moins d'un mètre, fermé en haut, ouvert en bas, qui plonge [13] verticalement au fond d'une cuvette [14] à moitié pleine [15] de mercure et qui mesure le poids de l'air. Le mercure s' y élève jusqu'à la hauteur de 60 à 80 centimètres; et la plus ou moins grande élévation de cette colonne de mercure sert à déterminer le degré de pression de l'atmosphère.

1 all'improvviso — 2 miti chiarori — 3 nocive — 4 azzurro — 5 asciutta — 6 trèmulo — 7 per minuto secondo — 8 débole — 9 lanùgine — 10 ragnatele — 11 steli — 12 schiàccia — 13 immerso — 14 vaschetta — 15 per una metà contenente.

Le vent est un courant d'air établi au sein [1] de l'atmosphère dans une direction déterminée et avec une certaine vitesse [2]. Bien des causes peuvent produire le vent, mais la principale est le changement de température. Si cette température s'élève sur une certaine étendue [3], l'air en contact avec le sol s'échauffe, se dilate, monte et s'écoule [4] vers les régions plus froides. Il y a donc un premier courant d'air ou vent soufflant [5] de la région chaude vers les régions froides. En second lieu, par cette même dilatation, il s'est formé dans les régions échauffées [6] un vide, que l'air froid des régions voisines vient remplir; il y a donc un second courant d'air du vent soufflant des régions froides vers les régions chaudes.

L'anémomètre [7] est un instrument qui sert à mesurer la *direction* et la *vitesse* du vent et qui comprend: 1° une girouette [8] qui indique la direction du vent; 2° un moulinet à ailettes [9] qui tourne sous l'action du vent et qui par le nombre plus ou moins grand des tours qu'il fait dans un temps donné, permet d'évaluer la vitesse du vent. Le vent est fort lorsqu'il parcourt 8 mètres par seconde; il y a tempête lorsqu'il en parcourt 15 ou 16; et ouragan qui déracine des arbres, renverse des édifices, et brise les plus grands navires comme de frêles joncs, lorsqu'il en parcourt 30, 40 et même davantage. Il y a des vents qui soufflent à des époques, à des jours et à des heures déterminées, parce qu'ils ont leurs causes dans des phénomènes naturels réguliers; les plus remarquables sont: 1° les vents *alizés* [10], qui soufflent pendant toute l'année de l'est à l'ouest, dans les régions tropicales; 2° les *moussons* [11], qui règnent chacune pendant six mois, l'une d'avril en octobre, et l'autre d'octobre en avril, dans l'Océan indien; 3° les *brises* [12], qui se manifestent seulement près des côtes.

En présence des grandes perturbations de la circulation générale de l'*atmosphère* il reste une question à examiner. N'arrivera-t-on pas un jour à dompter ce fléau [13]? L'homme n'a-t-il pas ici un rôle [14] providentiel à remplir? — La cau-

1 in seno — 2 celerità — 3 estensione — 4 scorre — 5 che sóffia — 6 riscaldate — 7 anemòmetro — 8 banderuola — 9 molinello a pale — 10 alisei — 11 monsoni — 12 brezze — 13 flagello — 14 cómpito.

se de ces perturbations est l'échauffement excessif des grands déserts du globe. Ne parviendra-t-on pas à faire disparaître ces déserts? En les couvrant d'une abondante végétation, leurs températures extrêmes seront modifiées et cette transformation n'est pas impossible.

TERRE

La *terre* est le globe sur lequel nous vivons. La terre est ronde, aplatie [1] vers les pôles; elle tourne chaque jour sur elle-même autour d'un axe [2] idéal: c'est le mouvement de *rotation.* Pendant ce temps elle se meut [3] encore dans l'espace en décrivant chaque année, autour du soleil, une ellipse, espèce de ligne ovale, qui est son *orbite.* Ce mouvement est dit de *révolution* et produit l'alternative des saisons.

Rondeur de la terre. Si l'on se transporte sur un point quelconque de la terre au milieu d'une plaine ou sur le sommet [4] d'une montagne, on aperçoit tout autour, où se termine notre vue, un grand cercle, où le ciel et la terre semblent se joindre; c'est l'*horizon*: il est donc probable que la terre est ronde. Cette probabilité augmente pour celui qui, du rivage de la mer, regarde arriver un vaisseau. Il voit d'abord l'extrémité des mâts [5], puis les voiles, puis enfin tout le vaisseau qui s'approche. Or si la terre n'était pas ronde, qui empêcherait [6] de voir la totalité du vaisseau en même temps qu'on voit l'extrémité des mâts? C'est que la partie du vaisseau dérobée [7] à la vue est masquée par la courbure [8] de la terre. La probabilité augmente encore quand on voit toujours ronde l'ombre de la terre qui se projette sur la lune pendant les éclipses. Et cette probabilité devient certitude pour les navigateurs qui, partis d'un certain point du globe et navigant toujours dans la même direction, sont revenus au même point; ce que dernièrement a fait la frégate italienne *Magenta.* La circonférence de la terre est de 40,000 kilomètres.

1 schiacciata — 2 asse — 3 muove — 4 cima — 5 àlberi — 6 impedirebbe — 7 tolto — 8 coperto dalla curva.

Modifications. Si nous considérons la terre comme une masse inerte, c'est qu'à notre époque ses développements n'ayant lieu que par voie d'évolution lente et insensible, ils échappent à notre vue. Il n'en serait plus de même si, guidés par l'enseignement de la science, nous voyions cette masse énorme passer successivement par des phases analogues aux phases diverses du développement organique; nous la verrions se consolider, se modeler et s'embellir suivant les lois d'une physiologie spéciale et en vertu d'une activité qui lui est propre. — La science qui nous découvre ainsi la vie dans la lente succession des phénomènes, nous la découvrira également et d'une manière plus frappante encore, dans cette série permanente de modifications qui sont la vie elle-même agissant sous nos regards, et qui nous apparaissent dans l'heureux ensemble des mouvements de l'Océan et de l'atmosphère. — Les récents progrès de la météorologie [1], dus principalement à la multiplication des observatoires et à l'emploi de la télégraphie électrique, ont conduit à d'importantes découvertes qui n'intéressent pas seulement la science, mais qui doivent aussi exercer la plus favorable influence sur le développement de l'agriculture et de la navigation, c'est-à-dire de la production et de la circulation générales.

Mouvements de la terre *(sur elle-même, et autour du soleil).*

Lorsqu'on regarde pendant quelque temps les étoiles, on dirait qu'elles changent de place, et lorsqu'on fait attention particulièrement au soleil, on croirait [2] qu'il se lève le matin d'un côté de l'horizon et qu'il se couche [3] le soir du côté opposé; mais si tous les astres se meuvent dans l'espace, pourquoi la terre serait-elle seule exceptée de ce mouvement général, pourquoi Dieu l'aurait-il rendue immobile de préférence à des milliards de globes immenses? N'est-il pas plus raisonnable d'admettre le mouvement de la terre que le mouvement universel des astres autour d'elle en 24 heures, comme l'apparence porte [4] à le croire? D'ailleurs l'homme qui va vite, en chemin de fer ou en bateau [5] à vapeur, voit passer à ses côtés [6] les arbres et les maisons; mais ce n'est

1 meteorologia (stùdia i fenòmeni dell'atmosfera) — 2 si crederebbe — 3 tramonti — 4 c' induce — 5 battello — 6 vede passarsi allato.

là qu'une illusion, car c'est bien lui qui change de place et non pas les arbres et les maisons.

Le mouvement prodigieux des astres est donc apparent et annonce le mouvement très-rapide de la terre sur elle-même en 24 heures.

Son mouvement de translation autour du soleil s'accomplit en 365 jours 5 heures 48 minutes 51 secondes ; et cette période s'appelle *année*. Il est établi que la vitesse du mouvement de la terre est de 3 miriamètres par seconde, c'est-à-dire de 20 fois plus grande que celle d'un boulet [1].

Ce mouvement de *rotation*, qui explique la succession régulière de la clarté [2] et des ténèbres, du jour et de la nuit, est le mouvement *diurne;* l'autre est le mouvement *annuel*.

Le mouvement diurne a lieu autour d'une ligne droite idéale appelée *axe*, dont les deux extrémités portent le nom de *pôles*. La position inclinée de cet axe, à l'égard de l'axe du soleil, fait que les rayons de cet astre ne tombent pas toujours dans le même sens sur la terre, et produisent les variations générales de température nommées *saisons*.

Les saisons sont au nombre de quatre; le *printemps*, qui commence le 21 mars ; l'*été*, le 21 juin ; l'*automne*, le 21 septembre; l'*hiver*, le 21 décembre. Au 21 mars et au 21 septembre il y a égalité des jours et des nuits, ou *équinoxe*. Alors le soleil paraît éclairer la terre dans la direction d'une ligne circulaire appelée l'*équateur*, grand cercle également éloigné des deux pôles et placé au milieu de la zone torride. Le 21 juin nous avons le jour le plus long, ou le *solstice d'été*, et alors les rayons du soleil frappent [3] perpendiculairement une ligne circulaire, qui se nommé *Tropique du Cancer* [4] et qui est parallèle et au nord de l'équateur; le 21 décembre le jour le plus court, *solstice d'hiver*, et alors les rayons du soleil frappent perpendiculairement une autre ligne circulaire parallèle et au sud de l'équateur et qui se nomme *Tropique du Capricorne*.

Les zones sont les *cinq* grandes divisions du globe terrestre que l'on conçoit séparées par des cercles parallèles à l'équateur. Ce nom leur vient de ce que trois d'eutre elles, les intermédiaires, circonscrivent la terre à peu près comme

1 palla da cannone — 2 luce — 3 bàttono — 4 Tropico del Cancro

pourrait le faire une ceinture. — La *zone torride* est au milieu du globe entre les deux tropiques, qui la séparent des zones tempérées; la chaleur y est très-forte. Les deux *zones tempérées* touchent immédiatement la zone torride de chaque côté; la chaleur y est modérée. Elles sont séparées des zones glaciales par les *Cercles polaires*. Les deux *zones glaciales* sont comprises entre les cercles polaires et les pôles. Le froid y est excessif, parce qu'elles ne reçoivent le soleil que très-obliquement et seulement pendant une partie de l'année.

Points cardinaux [1]. Le point où le soleil paraît se lever est l'*orient* ou l'*est*, et celui où il paraît se coucher est l'*occident* ou l'*ouest*. Le point où il paraît avoir fait la moitié de sa course journalière est le *midi* ou le *sud*, auquel est opposé le septentrion ou le *nord*. Il est bon [2] de connaître ces quatre points cardinaux, parce qu'ils servent à diriger le voyageur [3], surtout le marin, dans ses courses lointaines. Ils sont indiqués pendant le jour par le soleil, et pendant la nuit par l'étoile polaire; car il suffit [4] de connaître un seul point pour trouver les trois autres. Et en effet si l'on a le nord en face, le sud est derrière, l'orient à droite et l'occident à gauche. Si le ciel est couvert, le soleil et l'étoile polaire ne servent plus à trouver les points cardinaux ou à s'*orienter* [5], comme l'on dit.

Alors on emploie la *boussole* [6], qui est une aiguille aimantée [7] tournant en équilibre sur une pointe, et dont la direction est toujours vers le nord; par ce moyen il est aisé de trouver les trois autres points. C'est le capitaine Flavio Gioia, italien, qui l'inventa l'an 1303.

Équateur. L'équateur est un grand cercle qui est perpendiculaire à l'axe du globe, et chaque point de sa circonférence est à 90 degrés de distance des deux pôles; aussi divise-t-il notre globe eu deux hémisphères, dont l'un est septentrional, c'est le nôtre; et l'autre méridional.

Méridien. Le mouvement diurne de la terre continuant toujours, il est clair que les rayons du soleil frappent successivement tous les points qui forment le grand cerele, l'équateur. Une ligne qu'on tracerait [8] d'un de ces points aux

1 Punti cardinali — 2 è bene — 3 viaggiatore — 4 basta — 5 orizzontarsi — 6 bùssola — 7 ago calamitato — 8 tracciata.

pôles serait un méridien, parce que le midi arrive au même instant pour tous les pays qui se trouvent sous cette ligne ou grand cercle. Le midi de chaque jour arrive plus tôt pour les pays qui sont plus à l'est, et plus tard pour ceux qui sont plus à l'ouest. On pourrait avoir autant de méridiens qu'il y a de points dans l'équateur.

Pourtant on en a adopté deux principaux: celui de Paris et l'autre de l'île du Fer [1], une des îles Canaries dans l'Océan Atlantique. Ces lignes méridiennes partagent [2] la terre en deux *hemisphères* ou demi-globes, dont l'un se nomme *oriental* parce qu'il est à l'orient, et l'autre *occidental* parce qu'il est à l'occident du méridien.

Latitude et Longitude. Pour déterminer d'une manière exacte [3] la *position d'un lieu sur la terre* on a divisé les méridiens et l'équateur en 360 degrés [4]. La distance d'un pays ou d'un point terrestre quelconque à l'équateur, en est la *latitude*, qui se dit *septentrionale* si le point est dans l'hémisphère septentrional, et se dit *méridionale* si le point se trouve dans l'hémisphère méridional. — La distance du même point au méridien de convention en est la *longitude*, qui se dit *orientale* ou *occidentale* suivant que [5] le pays ou le point est situé au levant ou au couchant du méridien.

Mer ou Océan. On nomme ainsi l'immense étendue d'eau salée qui couvre la plus grande partie du globe, et qui environne les continents et les îles.

La mer a une température qui varie suivant la latitude ou les saisons; cette variation est plus considérable à la superficie des terres. En général plus l'eau est profonde, plus elle est froide; elle n'est pourtant jamais inférieure à 3 degrés au-dessous du zéro (thermomètre Réaumur). — L'eau de la mer est toujours en mouvement; les *vents*, les *marées* et les *courants* en sont les causes principales. Les vents produisent les ondes et les vagues et les élèvent jusqu'à 10 mètres en pleine mer, et jusqu'à 30 mètres contre les écueils. Les courants de mer coulent comme des fleuves majestueux se frayant un passage dans la masse des eaux. Ils sont très-nombreux et diffèrent entr'eux soit par la direction, la longueur et la largeur, soit par la vitesse de leur cours et par

1 l'isola del Ferro — 2 dividono — 3 in modo preciso — 4 gradi — 5 secondochè.

leur température. On trouve parfois des *contre-courants*, c'est-à-dire deux courants qui passent l'un à côté de l'autre, ou l'un au-dessus ou au-dessous de l'autre dans une direction différente et même opposée. — La mer est comme un immense laboratoire où afflue continuellement tout ce qui provient de corrompu des continents; où se décomposent les substances et se préparent les aliments de la vie végétale et animale, d'où s'élèvent sans interruption les vapeurs d'eau destinées à arroser la terre d'eau la plus pure et la plus bienfaisante: On divise cette immense étendue en cinq grands bassins principaux: 1° Le *Grand-Océan*, entre l'Amérique, l'Asie et la Nouvelle-Hollande; 2° L'*Océan Atlantique* entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique; 3° L'*Océan Indien*, entre les Indes, l'Afrique et le Nouvelle-Hollande; 4° L'*Océan glacial*, dans la zone glaciale du nord; 5° L'*Océan glacial austral* dans la zone glaciale du sud. L'Océan offre un spectacle à la fois simple et majestueux qui donne la sublime idée de l'Infini.

Les marées. Les oscillations régulières et périodiques de l'Océan connues sous le nom de *marées* dépendent de l'attraction du soleil et de la lune, et de leur position par rapport à la terre. Chaque jour les eaux de la mer s'élèvent et s'abaissent deux fois entre deux retours consécutifs de la lune au méridien. On nomme *flux* ou *flot* [1] leur mouvement ascensionnel, et *réflux* ou *jusant* [2] le mouvement contraire. A présent on connait avec certitude l'heure et la hauteur des pleines et basses mers dans les ports principaux. C'est ainsi que la science en découvrant les causes du flux et réflux a rendu à la navigation un service inappréciable en facilitant l'approche des côtes les plus dangereuses, et en permettant de prévoir les grandes marées d'équinoxe, qui poussées par des vents violents ont produit parfois de véritables désastres. Les côtes très-basses du Danemark et de la Hollande sont la partie de l'Europe où ces désastres se répètent le plus souvent. L'Océan les attaque et les envahit [3], produisant quelquefois, par l'impétuosité de ses irruptions, des inondations effroyables [4]. C'est ainsi qu'une tempête, qui jeta sur l'île de Nordstrand une haute mer d'automne en 1634, causa en

1 flusso o alta marea — 2 riflusso o bassa marea — 3 invade — 4 spaventévoli.

une seule nuit la perte de treize cents maisons, de six mille habitants et de cinquante mille têtes de bétail.

Les sels de la mer. L'expérience démontre qu'un mètre cube d'eau de mer, représentant 1000 litres, et pesant 1027 kilogrammes, contient 25 kilogrammes de sel commun. On a calculé que la totalité du sel en dissolution dans l'Océan formerait une couche d'environ 12 mètres de hauteur régulièrement répandue sur toute la surface de la terre. La salure [1] de le Méditerranée est plus forte que celle de l'Océan probablement parce que cette mer perd, par l'évaporation, plus d'eau qu'elle n'en reçoit par ses rivières. Par une raison contraire, la Mer Noire et la Mer Caspienne sont moins chargées de sel. Le degré de salure de la Mer Morte est bien supérieur à celui de toutes les autres mers.

Circulation Océanique. La science a établi que la circulation océanique est aussi régulière que celle de l'atmosphère et celle du sang. Si cette circulation n'existait pas, les eaux renfermées dans chaque bassin changeraient bientôt de nature et leurs habitants périraient soit par le manque [2], soit par l'excès du sel, soit par le changement de température. Tout concourt à affirmer l'existence d'un système général de courants, l'identité de composition des eaux de l'Océan, l'entretien de la formation continue des îles madréporiques, ouvrage d'animaux microscopiques qui élèvent des continents et mettent en mouvement l'Océan tout entier. Remarquons encore que les pluies régulières amenées par les brises de mer et qui viennent ranimer et féconder nos campagnes, entraînent [3] aussi vers l'Océan de nouvelles substances solides pour entretenir la vie sous-marine, de nouveaux matériaux pour les imperceptibles et infatigables constructeurs qui peuplent les profondeurs de l'abîme, et qui nous révèlent une partie de ses merveilles. Si les sels dissous et entraînés à la mer par les courants d'eau douce n'y étaient pas transformés par les mollusques et madrépores en coquilles, en corail et en perles, leur accumulation altèrerait l'eau de mer et la vie animale y deviendrait bientôt impossible. Mais la conservation de cette vie est au contraire assurée par une série de transformations, ayant pour but

1 salsèdine — 2 mancanza — 3 traggono.

principal l'entretien et le bien-être de toutes les espèces organiques, depuis l'animalcule jusqu'à l'homme. Quelle grande œuvre de progrès et d'harmonie de la Providence !

Couleurs de la mer. Autour des îles Maldives la mer est noire; et elle est blanche dans le golfe de Guinée. Entre la Chine et le Japon elle est jaunâtre, rouge près de la Californie, et verdâtre dans les Canaries et les Açores. Ces diverses nuances proviennent des substances colorantes que les eaux tiennent en dissolution, ainsi que des animalcules et des végétaux microscopiques qui s'accumulent à leur surface.

Phosphorescence. En observant les animalcules lumineux qui contribuent particulièrement à la phosphorescence, on a découvert des organes *fulgurants*. On a aussi constaté que les membranes imperceptibles, qui proviennent de la décomposition des mollusques répandus en quantité innombrable dans les mers équatoriales, sont phosphorescentes et ajoutent à la beauté d'un spectacle dont la splendeur est incomparable. Sous les tropiques la belle lumière qui se dégage [1] de la mer en traînées éblouissantes [2] suit les ondulations des vagues.

Les vaisseaux qui voguent sur ces eaux imprégnées de chaleur et de vie paraissent enveloppés de flammes. La trace lumineuse qui marque leur sillage [3] est d'autant plus brillante que l'atmosphère est plus chargée d'électricité. C'est dans l'obscurité profonde des nuits orageuses que ce magnifique phénomène atteint son plus haut degré de splendeur. Le mouvement des flots écumeux est alors marqué par des sillons étincelants, dont l'éclair illumine les ténèbres autour du navire. Dans certaines contrées les flammes qui sortent des récifs [4] battus par les vagues pendant ces nuits d'orage, ressemblent à de grandes gerbes [5] de feu qui répandent au loin la plus vive clarté.

La grandeur de l'homme devant la nature, dont il a découvert les lois et qu'il domine par son intelligence, est souveraine. Nulle autre puissance n'approche autant de Dieu que l'humanité. Elle s'accroît et s'affermit toujours à mesure que l'étude des mystères de la nature nous dévoile les plans di-

1 svolge — 2 striscie abbaglianti — 3 insolcamento — 4 scogliere — 5 fasci.

vins et l'action protectrice d'une Providence universelle. Si l'astronome voit la main de Dieu dans l'harmonie des cieux étoilés, le marin, qui comprend l'ordre admirable des éléments dont il est entouré, entend aussi Sa voix dans chaque vague [1] de la mer et sent Sa présence dans le souffle de chaque brise. [2]

MAPPEMONDE, CONTINENTS, ETC.

Une **mappemonde** est une carte géographique qui représente la surface de tout le globe terrestre avec ses continents, ses fleuves, etc. Dans le tracé [3] d'une mappemonde on fait en sorte que l'ancien et le nouveau continent se trouvent chacun à part dans l'une des moitiés de la carte. On trace sur la mappemonde l'équateur, qu'on appelle aussi ligne équinoxiale ou simplement ligne. On y trace aussi les méridiens, les parallèles à l'équateur, les tropiques et tous les cercles enfin que l'on est dans l'usage de tracer dans une carte ordinaire.

Un **continent** est un vaste espace de terre ferme que la mer entoure de tous les côtés, et qui n'est pas interrompu ou coupé par des masses d'eau considérables. Les géographes divisent ordinairement le monde entier en deux grands continents: celui de l'ancien monde, qui comprend l'Europe, l'Asie et l'Afrique; et celui du nouveau monde, qui comprend l'Amérique méridionale et l'Amérique septentrionale.

Il y a cinq parties du monde: l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie.

ASIE

L'Asie, berceau [4] du genre humain, est la plus grande partie du monde, et est cinq fois plus grande que l'Europe; elle est située à l'est de l'Europe et de l'Afrique, s'étend des environs [5] du pôle nord jusqu'à l'équateur, et compte environ

1 flutto — 2 brezza — 3 tracciamento — 4 culla — 5 vicinanze.

750 millions d'habitants. — Elle est divisée en trois bandes [1] par les chaînes de l'Altaï et de l'Himalaya; mais on la divise en neuf régions naturelles, savoir: au nord, ***Russie*** d'*Asie* ou *Sibérie*, long désert que la neige et les glaces recouvrent [2] pendant neuf ou dix mois de l'année; à l'ouest, *Turquie d'Asie*, *Arabie* aux déserts sablonneux [3]; au sud ***région persique*** (Iran ou Perse, Caboul, Hérat, Beloutchistan), les riches presqu'îles [4] de l'*Inde* en deçà et au-delà du Gange; à l'est, empire *Chinois*, antique et populeux, *Japon*; au centre, *Turkestan* et *Tartarie*, vaste plaine recouverte de sable et de pâturages, habitée par de nombreuses peuplades errantes [5]. C'est dans l'Himalaya que sont les plus grandes cimes connues (près de 9000 mètres); il y a des plateaux [6] très-élevés surtout en Mongolie et au Thibet. L'ouest de l'Asie offre une grande dépression [7], dont les mers Caspienne et d'Aral occupent le fond. L'Asie est arrosée par un grand nombre de grands fleuves; quelques-uns ont un cours qui est en longueur neuf fois le Pô. Les principaux sont: au sud l'*Euphrate*, le *Tigre*, l'*Indus*, le *Gange*, le *Brahmapoutra*, l'*Iraouaddy* qui se jettent dans la mer des Indes; à l'est le *Kiang*, l'*Hoang-ho*, l'*Amour*, dans le grand Océan; au nord l'*Iénissei*, la *Léna*, l'*Obi*, dans la mer Glaciale; au centre l'*Oural*, le *Kour* dans la mer Caspienne. — L'Asie fournit les plus beaux diamants connus, des pierres précieuses, de l'or et de l'argent; les autres métaux s'y trouvent également en abondance. Les plantes indigènes les plus remarquables sont: les arbres à thé [8] et à encens [9], le cotonnier, le caféier [10], le dattier [11], l'indigotier [12], le camphrier [13], le cannellier [14], le mûrier [15], le poivrier [16], le muscadier [17], le giroflier [18], le sandale [19], la canne à sucre, le cerisier, le pêcher et l'oranger qui viennent de la Chine. — L'Asie nourrit des chameaux [20], des éléphants, des tigres et des serpents. — On compte en Asie trois races humaines principales: la caucasienne [21], la mongole [22], et la malaise [23]. On y parle une infinité de langues: l'arabe moderne, le turc, l'hindoustan, le chinois, le japonais etc.

1 zone — 2 còprono — 3 sabbiosi — 4 penìsole — 5 nòmadi — 6 altipiani — 7 avvallamento — 8 l'àlbero del tè — 9 incenso — 10 il caffe (pianta) — 11 il dàttero — 12 l'indaco — 13 la cànfora — 14 la cannella — 15 il gelso — 16 il pepe — 17 la noce moscata — 18 garòfano — 19 sàndalo — 20 camelli — 21 caucàsea — 22 móngola — 23 malese.

C'est en Asie qu'ont existé les plus grandes monarchies: celles d'Assyrie, de Babylone, de Perse, l'empire d'Alexandre, ceux des Arabes, des Ottomans, des Mongols. L'Asie n'a été connue des Européens que par degrés. Au neuvième siècle commencèrent les pélerinages au tombeau du Christ; à la fin du onzième les croisades; au treizième et quatorzième siècle eurent lieu les voyages scientifiques de Marco Polo, italien, et d'autres. Au quinzième siècle Vasco de Gama arriva à l'Inde en doublant [1] le Cap de Bonne-Espérance (1497), et bientôt après on connut la Chine, le Japon etc. Mais ce n'est qu'au dix-huitième siècle et dans ces derniers temps que toutes ces contrées et surtout l'Asie centrale ont commencé à être vraiment explorées.

AFRIQUE

L'Afrique trois fois plus vaste que l'Europe, était liée à l'Asie par l'isthme de Suez dont le percement a été achevé en 1870. Quand on aborde [2] en Afrique du côté de la Méditerranée, on gravit [3] d'abord des collines assez fertiles, situées au pied de l'Atlas, et après avoir franchi [4] cette haute chaîne de montagnes, on arrive dans l'immense désert de Sahara, qu'on croit un bassin desséché [5] d'une mer.

L'Afrique se divise en cinq régions naturelles, qui comprennent beaucoup d'états ou régions secondaires: 1° La *Barberie* au nord-ouest (Maroc, Algérie, Tunis, Tripoli); 2° la *région du Nil* au nord-est; (l'Egypte, la Nubie, l'Abyssinie, le Kordofan, le Darfour); 3° la *Nigritie* entre la Barberie et l'Afrique australe (Sénégal, Guinée, Congo); 4° l'*Afrique australe* au sud-ouest (la colonie du Cap, les pays des Hottentots, la Cimbébasie); 5° l'*Afrique orientale* au sud-ouest (La Cafrérie et le Monomotapa). Les grandes chaînes de montagnes sont: le mont *Atlas* au-delà de la Barberie, les montagnes de *Kong* entre la Guinée et la Nigritie, les monts de la *Lune* dans l'Abyssinie. Les principaux fleuves sont: le *Nil*, le *Sénégal*, la *Gambie* le *Niger* etc. — L'Afrique est presque tout entière sous la zone torride: aussi [6] la chaleur y est-elle dé-

1 passando — 2 si approda — 3 si sàlgono — 4 superato — 4 asciutto — 6 e però.

vorante [1]. Une grande partie du continent se compose de plaines brûlantes [2], remplies d'un sable fin et mouvant [3] et parsemées de loin en loin de quelques vertes oasis [4]. Une foule d'animaux féroces, tels que le lion, le tigre, l'hyène, le chacal [5] habitent ces contrées avec les éléphants, les girafes, les antilopes [6] et les gazelles. Il faut y joindre les crocodiles [7], les serpents et d'innombrables insectes. Une végétation puissante se développe sous l'influence du soleil des tropiques ; on y trouve d'immenses végétaux, tels que le baobab [8], le bambou [9], le palmier [10] etc. La race nègre prédomine en Afrique et occupe tout le centre, qui n'a pas encore été exploré par les voyageurs européens. L'Afrique possède une très-grande variété d'idiomes, mais l'arabe est généralement entendu dans tout le nord. La civilisation est en général peu avancée ; et le commerce intérieur, qui est peu actif, se fait par caravanes. Les Européens seuls font le commerce extérieur, qui a surtout pour objet la poudre d'or, le cuivre[11], l'ivoire[12], le corail, la gomme, le maroquin, les plumes d'autruche[13], le riz, le froment, le poivre[14], l'indigo[15], les dattes[16], le séné[17] et l'aloès [18]. Au quinzième siècle les Portugais firent connaitre les côtes de l'Afrique et ouvrirent le chemin des Indes par le Cap de Bonne-Espérance.

AMÉRIQUE

L'Amérique a été découverte par un Italien, Christophe Colomb, le 4 octobre 1492, et elle est souvent nommée Nouveau-Monde à cause de sa récente découverte. On la divise en deux grandes régions, l'*Amérique septentrionale* et l'*Amérique méridionale*; et elles sont jointes par l'Isthme de Panama. On ignore sa forme et ses vraies limites au Nord ; au Sud elle se termine en pointe. Sa surface est de presque quatre fois plus grande que l'Europe.

L'Amérique septentrionale se divise en cinq parties: *Amérique danoise* [1] (Groënland), *Amérique anglaise*, *Etats-Unis* aux-

1 eccessivo — 2 cocenti — 3 mobile — 4 òasi — 5 sciacallo — 6 antìlopi — 7 coccodrilli — 8 baobàb — 9 bambù — 10 palma — 11 rame — 12 avòrio — 13 struzzo — 14 pepe — 15 indaco — 16 dàtteri — 17 sena — 18 àloe.

quels la Russie vient de céder le territoire d'*Alaska* (Amérique Russe), *Mexique, Amérique centrale* (Guatemala, S. Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa Rica); il faut y joindre les *Antilles*, où se voit un état indépendant, le Haïti, et des possessions françaises, anglaises, danoises, espagnoles, hollandaises. L'Amérique méridionale comprend au moins douze états principaux: *Équateur, Vénézuela, Nouvelle-Grenade, Pérou, Bolivie, Chili, République Argentine, Paraguay, Uruguay, Brésil, Patagonie,*; plus la *Guyane* partagée en possessions anglaises, françaises, hollandaises etc. On trouve dans l'Amérique du Nord un grand nombre de lacs. Les principaux fleuves sont: le *St. Laurent*, le *Mississipi*, le *Missouri*, le *Rio del Norte*, l'*Orénoque*, l'*Amazone*, l'*Uruguay*, le *S. Francisco*, le *Rio de la Plata*, qui tous se jettent dans l'Océan Atlantique; le *Colombia*, le *Colorado*, tributaires de l'Océan Pacifique. Plusieurs chaînes de montagnes traversent l'Amérique du nord au sud; ce sont: dans l'Amérique septentrionale, les *montagnes Rocheuses* dans la partie occidentale, qui prennent successivement les noms de *Sierra-Verde*, *Sierra de los Mimbres*, *Sierra de la Madre* etc.; les *Alleghanys*, dans la partie orientale, qui traversent les États-Unis; dans l'Amérique méridionale: les *Andes* ou *Cordillères*, et les montagnes du *Brésil*. Les volcans abondent dans l'Amérique, surtout dans l'Amérique centrale et dans les Andes. — Le climat est nécessairement fort varié; il est très-froid au Nord et sur les hauts plateaux, brûlant aux Antilles, très-chaud encore sur les côtes du Mexique, du Brésil etc.; il offre des neiges éternelles sur les hautes montagnes situées sous l'équateur.

De vastes savanes ou pampas, des forêts énormes entretiennent la fraîcheur.

L'or et l'argent s'y trouvent en très-grande quantité, surtout dans le Pérou et dans la Californie; on y trouve aussi l'étain [1], le mercure, le plomb, le cuivre, le fer, ainsi que des diamants et des pierres précieuses, surtout au Brésil, au Chili et au Pérou. Le sol y est presque partout d'une admirable fertilité. Rien n'égale l'abondance et la majesté des productions végétales en Amérique. Les principales plantes indigènes sont le cactus [2], le nopal à cochenille [3], le caoutchouc [4],

1 stagno — 2 cactus — 3 nopal da coccin glia — 4 gomma elàstica.

le tabac, le maïs [1], le cacaoyer [2], le vanillier [3] etc. Les pommes de terre ont été importées de l'Amérique.

Les principaux animaux, particuliers à l'Amérique, sont le bison [4], le jaguar [5], le lama [6], la vigogne [7], la sarigue, le condor [8], le serpent à sonnettes [9], la morue [10]. Les cétacés [11] et les phoques abondent vers le cercle polaire. Les insectes y fourmillent. La population de l'Amérique surpasse les 84 millions d'habitants. Les indigènes ont pour la plupart la peau couleur de cuivre, sont à peu près sans barbe et sont divisés en peuplades nombreuses. La gloire d'attacher son nom à l'Amérique fut ré servée à Amérigo Vespucci, italien, qui découvrit en 1499 la côte orientale de l'Amérique du Sud.

OCÉANIE

L'Océanie est la cinquième partie du monde, composée de la Nouvelle-Hollande et dés îles répandues dans le Grand-Océan. La Nouvelle-Hollande, ou Australie, est aussi une île qui a à peu près la même étendue que l'Europe. Généralement on divise l'Océanie en trois régions (subdivisée chacune en archipels et en groupes): *Malésie* à l'ouest, *Australie* au milieu, *Polynésie* ou *Micronésie* à l'est. — L'Océanie a peu de montagnes, sauf dans les grandes îles occidentales. Généralement le climat y est chaud et humide. Le sol est très-fertile. Le règne végétal y est fort riche. La mer abonde en poissons, en mollusques, en zoophytes[12]. Des bancs de coraux sans cesse croissant hérissent les abords [13] des côtes. Les habitants forment deux masses : *peuples malaisiens* [14] et *peuples nègres*. Ces derniers sont les plus hideux que l'on connaisse. Errants pour la plupart dans les forêts, le corps et la figure barbouillés [15] de couleur et *tatoués* [16], leur seule occupation est de pourvoir à leur misérable existence et d'assouvir [17]

1 maïz o grano turco — 2 cacao — 3 vaniglia — 4 bissonte — 5 giaguaro — 6 il lama — 7 la vigogna — 8 condoro — 9 serpente a sonagli — 10 merluzzo — 11 cetàcei — 12 zoofiti — 13 sórgono in vicinanza — 14 malese — 15 impiastricciati — 16 tatuati — 17 saziare.

leurs haines réciproques par d'horribles massacres. Les Anglais possèdent à la Nouvelle-Hollande des établissements célèbres, d'où ils tirent la plus grande partie des laines fines qui alimentent leurs nombreuses fabriques d'étoffes. — Un grand nombre d'Européens, de Chinois et d'Américains se rendent à la Nouvelle-Hollande depuis qu'on y a découvert de riches mines d'or — On trouve les mœurs les plus douces parmi les habitants de Java qui sont les plus policés. Les Anglais ont introduit la religion chrétienne et les usages des Européens dans les îles *Sandwich* et *de la Société*. En général l'Océanie fait de grands progrès dans la civilisation, et presque toutes les peuplades ont déjà renoncé à la hideuse antropophagie [1].

EUROPE

Si l'on compare notre continent européen aux autres parties du monde, on ne peut s'empêcher de le trouver froid, terne [2], décoloré [3]. — Que sont ses montagnes et ses fleuves en comparaison des montagnes de l'Asie et des fleuves de l'Amérique ? Ses plantes sont peu variées, ses espèces animales restreintes, les métaux qu'on nomme précieux y sont rares. La nature a prodigué son éclat, sa grandeur, ses richesses, sa magnificence depuis les derniers golfes des mers orientales jusqu'à ces îles océaniennes, qui, à peine surgies [4] du sein des flots, étalent [5] au regard ébloui [6] toutes les merveilles de la plus luxuriante végétation. Rien de semblable n'existe pour l'Europe. Mais combien cette parsimonie de la nature grandit encore la puissance de l'homme, obligé de trouver dans son seul génie les moyens d'opérer sa rédemption sociale ! Autant [7] les autres contrées du globe l'emportent [8] par leurs richesses naturelles, autant [9] l'Europe l'emporte [10] à son tour par la puissance de ses idées, par son activité incessante et par la hauteur de sa civilisation. Les arts, les sciences, l'industrie fleurissent à l'envi [11] dans les

1 antropofagia — 2 pàllido — 3 scolorato — 4 sorte — 5 sfòggiano — 6 meravigliato — 7 per quanto — 8 prevàlgano — 9 altrettanto — 10 le sùpera — 11 a gara.

contrées européennes, tandis que les civilisations asiatiques et africaines se sont résorbées [1] dans la barbarie et s'épuisent [2] dans l'immobilisme. Mais comme le génie de l'homme est expansif de sa nature; comme l'apostolat de la science enseigne les droits de chacun et proclame la fraternité humaine, on peut affirmer que les contrées orientales, berceau [3] de nos civilisations, et qui, pendant des siècles, nous initièrent à l'étude des lettres, à l'agriculture, au commerce, recevront à leur tour les rayonnements du progrès occidental. Alors ces peuples réveillés de leur torpeur, éclairés par le travail, se relèveront de leur abaissement, secoueront leurs chaines et s'élanceront libres sur la route du progrès universel.

L'Europe se trouve entre 12° 40' longit. ouest et 60° 30' longit. est, et entre 36° et 71° 10' lat. nord; elle tient [4] vers l'est à l'Asie; au nord elle est bornée par [5] l'Océan Glacial; à l'ouest par l'Océan Atlantique; au sud elle est séparée de l'Afrique par la mer Méditerranée et le détroit de Gibraltar [7]. La mer Caspienne [6] est une espèce de grand lac qui se trouve au sud-est, sur la limite de l'Asie.

Les **côtes** de l'Europe sont très-découpées [8]: beaucoup de mers s'y avancent [9] profondément et il y a un grand nombre de golfes, de baies et de presqu'îles.

Mers. — On remarque la mer *Blanche* dans l'Océan Glacial; — la mer *Baltique*, la mer du *Nord* et la *Manche* dans l'Océan Atlantique; — la mer *Adriatique*, l'*Archipel* et la mer *Noire* dans la Méditerranée.

Montagnes. — Les *Alpes* qui séparent l'Italie de la France, de la Suisse et de l'Allemagne; — l'*Apennin* qui traverse l'Italie dans toute sa longueur; — les *Pyrénées* entre l'Espagne et le France; — les monts *Carpathes* au nord de la Hongrie; — les *Dophrines* entre la Norwège et la Suède; — les monts *Ourals* et le *Caucase* entre l'Europe et l'Asie.

Lacs principaux : *Wener*, *Wetter*, *Meler* en Suède; — *Onéga*, *Ladoga*, en Russie; — de *Genève*, de *Neufchâtel*, de *Lucerne* et de *Zurich* en Suisse; — de *Constance* entre la Suisse et l'Allemagne; — *Balaton* en Hongrie; — le lac *Majeur*, de

1 riassorbite — 2 consùmansi — 3 culla — 4 confina — 5 confina con — 6 Gibilterra — 7 Càspio — 8 frastagliate — 9 vi s'internano.

Lugano entre la Suisse et l'Italie ; — de *Côme*, de *Garde*, de *Pérouse* en Italie.

Principaux fleuves: le *Petchora* et la *Dwina* qui se jettent dans la mer Blanche ; — la *Tornéa*, la *Newa*, la *Duna*, le *Niémen*, la *Vistule* et l'*Oder*, qui se jettent dans la mer Baltique ; — l'*Elbe*, le *Weser*, le *Rhin*, la *Meuse*, le *Tweed*, qui se jettent dans la mer du Nord ; — la *Seine* et la *Somme* qui se jettent dans la Manche ; — la *Loire*, la *Charente*, la *Garonne*, le *Minho*, le *Duero*, le *Tage*, la *Guadiana*, le *Guadalquivir* qui se jettent dans l'Océan Atlantique ; — l'*Ebre*, le *Rhône*, l'*Arno* et le *Tibre* qui se jettent dans la Méditerranée ; le *Pô* et l'*Adige* qui se jettent dans la mer Adriatique ; — le *Danube*, le *Dniester* et le *Dnieper* qui se jettent dans la mer Noire ; — le *Don* qui se jette dans la mer d'Azof; — le *Volga* et l'*Oural* qui se jettent dans la mer Caspienne.

Les *principaux* **golfes** sont: le golfe de *Finlande*, dans la mer Baltique; — le golfe de *Murray* au nord-est de l'Écosse; — le golfe de *Guascogne* entre la France et l'Espagne ; — le golfe de *Lyon* au sud de la France ; les golfes de *Gênes* et de *Tarente* en Italie.

Parmi les **îles** de l'Europe on remarque : les îles *Britanniques*, dont les deux plus importantes sont la *Grande Bretagne* et l'*Irlande*; l'*Islande* très-froide et très-reculée [1] au nord-ouest dans l'Océan Atlantique ; — *Seeland* et *Fionie* dans la mer Baltique ; — les îles *Baléares*, la *Corse*, la *Sardaigne*, la *Sicile* et les îles *Ioniennes*, *Candie*, *Négrepont*, etc. dans la Méditerranée.

Presqu'îles [2]**:** On trouve dans le nord la *Scandinavie* (Suède et Norwège) ; au sud de laquelle est la presqu'île *Cimbrique* ou *Jutland.* Au sud-ouest est la grande presqu'île qui comprend l'*Espagne* et le *Portugal* ; au sud l'*Italie* et la *Morée* ; et au sud-est la *Crimée* à côté de la mer Noire.

Il y a trois volcans: le *Vésuve* près de Naples, l'*Etna* en Sicile, l'*Hécla* en Islande.

Les principaux caps sont: le *Nord-Cap*, au nord de la Norwège ; — le cap *Finistère* en Espagne ; — le cap *Saint-Vincent* en Portugal ; — le cap *Passaro* en Sicile, et le cap *Matapan* en Grèce.

1 remotissima — 2 penisola.

Principaux états et leurs capitales. Les états d'Europe forment trois régions: la première comprend les états qui occupent entièrement le versant méridional; la seconde comprend les états qui occupent les deux grands versants de l'Europe; la troisième est formée par ceux qui se trouvent sur le versant de l'Océan Atlantique et de l'Océan Glacial.

I. Dans la première il y a: 1° l'*Italie* qui a la superficie de 325,000 kilomètres carrés et la population de 26,676,000 habitants (1) et dont la capitale est *Rome* de 160,000 habitants: 2° la *Turquie* d'*Europe*, dont la superficie est de 525,000 kilomètres carrés avec une population de 16,400,000 habitants, et dont la capitale est *Constantinople* de 700,000 habitants: 3.° La *Grèce*, de 50,000 kilomètres carrés, dont la population est de 1,300,000 habitants et dont la capitale est *Athènes* de 50,000 habitants.

II. Dans la seconde région il y a: 1.° A l'ouest l'*Espagne*, qui a une superficie de 472,000 kilomètres carrés, dont la population est de 16 millions d'habitants et la capitale est *Madrid* avec 271,000 habitants: 2.° La *France* (2), dont la superficie est de 530,000 kilométres carrés avec une population de 36 millions d'habitants et dont la capitale est *Paris*, de 1,825,000 habitants; 3.° La *Confédération Suisse*, de 22 cantons, qui a une extension de 41,000 kilomètrès carrés et une population de 2,500,000 habitants et dont la capitale est *Berne*, de 30,000 habitants; 4° Au centre de l'Europe se trouve l'*Empire d'Allemagne*, qui se compose de plusieurs états; les principaux sont: le royaume de *Prusse*, dont la superficie est de 357,840 kilomètres carrés avec une population de 24 millions d'habitants et la capitale est *Berlin* avec 700,000 habit.; la *Saxe* [1], d'une population de 2,344,000 habitans, capitale Dresde avec 120,000 habitants; la *Bavière* de 4,775,000 habitants, capitale *Munich* [2] de 140,000 habitants; *Wurtemberg* 1,748,000 hab.,

(1) Le ROYAUME d'Italie a 296,254 kilomètres carrés de superf. et la population de 24,914,317 habitants.

(2) Voici ce que la guerre prussienne vient d'enlever à la France: Douze villes (Strasbourg, Colmar, Metz, Saverne, Schlestadt, Wissembourg, Haguenau, Mulhouse, Sarreguemines, Thionville, Chateau-Sanlis, Saarbourg); un grand nombre de petites villes et de villages avec 1,600,000 habitants en tout.

1 la Sassònia — 2 Mònaco.

capitale *Stuttgard* 30,000 hab.; le *Grand-duché de Bade* [1] 1,430,000 hab. capitale *Carlsruhe* de 30,000 hab.; 5.° Plus à l'est l'*Empire Austro-Hongrois* [2], avec la superficie de 618,440 kil. car., une population de 34 millions, dont la capitale est *Vienne*, de 560,000 habitants; 6.° La *Russie* d'Europe, qui à elle seule, a plus d'extension que l'ensemble de tous les autres états 5,870,000 kil. car.). La population est de 64 millions d'hab. et sa capitale est *Saint-Pétersbourg*, qui compte 550,000 hab.

III. Dans la troisième région il y a : 1° le *Portugal* de 90,000 kilom. car. de superficie avec 4 millions d'habitants, capitale *Lisbone* de 250,000 habitants : 2° le royaume de la *Grande-Bretagne* de 310,000 kil. car. avec 29 millions d'habitants, capitale *Londres* de 3 millions d'habitants ; 3° la *Belgique* de presque 30,000 kil. car. avec une population de 4,600,000 habit., capitale *Bruxelles* de 200,000 hab. ; 4° la *Hollande* de 34,200 kil. car. avec 3 millions d'habitants, capitale *la Haye* [3] de 80,000 hab.; 5.° Au nord le royaume de *Danemark* de 38,808 kil. car. avec une population de 1,700,000 hab., capitale *Copenhague*, de 150,000 hab. ; 6.° La monarchie Scandinave, formée de la *Suède* de 432,000 kil. car. et 3,641,000 hab., de la *Norwège* de 306,400 kil. ca., 1,500,000 hab., et d'une partie de la *Laponie*; la capitale de ce royaume est *Stockholm*, de 100,000 hab.

APERÇU [4] GÉNÉRAL DE L'ITALIE

L'Italie est notre patrie, c'est-à-dire le pays qu'ont habité nos pères, qu'ils ont arrosé de leur sueur [5], qu'ils ont rendu fertile par leur travail, qu'ils ont illustré par leurs vertus. L'Italie est le pays le mieux défini de l'*Europe*. Dieu y a fixé tout autour [6] des lignes sublimes, irréfutables [7]. D'un côté les plus hautes montagnes de l'Europe, les Alpes ; de l'autre la mer, la mer immense.

L'Italie continentale et péninsulaire se trouve entre 37° 45' et 47° 10' de latitude nord et entre 4° 15 et 16° 10' de longitude est.

1 Baden — 2 Austro-Ungàrico — 3 l'Aja — 4 sunto — 5 inaffiato col loro sudore — 6 all'ingiro — 7 incontrastàbili.

Par un privilége qui n'a appartenu qu'à elle dans l'histoire des nations, l'Italie a deux fois brillé, deux fois régné sur le monde : dans l'antiquité, par ses armes, sa langue et ses lois; au moyen âge par l'Évangile, les beaux arts et le commerce. — C'est de l'Italie antique que nous vient le droit, la législation civile. Sa langue morte, la latine, est devenue la langue universelle de tous les savants; sa langue et sa littérature ont été les sources des nôtres. Son architecture a été, bien plus que celle de la Grèce, le modèle de notre architecture. Au moyen âge, l'Italie des papes a étendu sur l'Europe, au nom de la religion, une souveraineté spirituelle, comme l'Italie des Césars l'avait autrefois soumise [1] au nom de la politique. Il semblait qu'à cette terre fût promise une éternelle domination. Enfin, comme complément de ses glorieuses destinées, il lui a été donné de manifester, à une certaine époque, le génie des arts avec une telle splendeur et de si riches développements [2], que cela est devenu un titre [3] de gloire pour l'humanité. — On ne compte que deux époques aussi splendides à travers les siècles : la première appartient à la Grèce, c'est le siècle de Périclès; la deuxième appartient à l'Italie, c'est le siècle des Médicis.

Aucune gloire humaine ne lui a été refusée. Après avoir perdu le génie du gouvernement et de l'épée [4], elle s'est assimilé celui de la religion et des arts.

Nous citerons un brillant passage de Pline l'Ancien, où il manifeste qu'il comprend toute la grandeur du tableau dont il se résigne seulement à esquisser quelques traits : « Sans doute, dit-il, on m'accusera à juste titre, je ne l'ignore pas, d'ingratitude et de paresse, si je parle avec cette brièveté et, pour ainsi dire, en passant, de cette terre, l'élève et en même temps la mère de toutes les terres, choisie par la Providence pour réunir les empires dispersés, adoucir les mœurs [5], rapprocher par la communauté du langage les idiomes discordants et sauvages de tant de peuples; donner aux hommes la faculté de s'entendre, les policer [6], en un mot devenir la patrie unique de toutes les nations du globe . . . Et Rome, à elle seule! Rome, cette tête digne d'être portée

1 sottomessa — 2 sviluppo — 3 titolo — 4 spada — 5 raddolcire i costumi — 6 incivilirli.

par d'aussi glorieuses épaules, en quel ouvrage faut-il la célébrer ? Que de richesses, que de charmes dans la côte seule de la Campanie, chef-d'œuvre où évidemment la nature s'est plu à accumuler ses magnificences ! Ajoutez ce climat favorable à la vie, ces campagnes fécondes, ces côteaux [1] si bien exposés, ces bois ombreux, cette végétation des forêts, toutes ces brises qui descendent des montagnes, cette fertilité en grain, en vin, en huile, ces troupeaux revêtus de laines précieuses, ces taureaux au cou puissant, ces lacs, cette abondance de fleuves et de sources qui l'arrosent tout entière, ces mers, ces ports, cette terre ouvrant partout son sein au commerce, et s'avançant elle même au milieu des flots, empressée d'aider les mortels ! Je ne parle ici ni des grands hommes, ni du génie, ni des mœurs, ni des nations vaincues par l'éloquence et les armes. »

Cette terre privilégiée et pleine de merveilles est bien digne de la curiosité enthousiaste qu'elle excite. Lorsqu'on y pénètre [2], après avoir traversé les Alpes, quel que soit le point par lequel on l'aborde [3], elle se révèle à l'instant comme une terre enchantée ; l'œil, fatigué de rochers, de forêts, de glaciers, de torrents, de cascades, jouit avec délices d'une nature si sereine et si gracieuse qui succède à une nature si âpre [4]. La végétation riche et variée qui remplace les sombres forêts de sapins [5], la grandeur, la solidité des édifices, les riches teintes qui les colorent, forment un contraste frappant [6] avec les paysages et les habitations des Alpes.

LIMITES [7]

Ouvrez un compas, fixez-en une pointe au nord de l'Italie, à Parme, portez l'autre pointe à l'embouchure [8] du Var et tracez un demi-cercle avec celle-ci. La pointe qui au bout du demi-cercle s'arrêtera à l'embouchure de l'Isonzo, aura marqué la frontière que Dieu nous a donnée.

L'Italie est une contrée de l'Europe méridionale presque

1 colli — 2 vi si penetra — 3 si avvicina — 4 aspra — 5 cupe foreste di abeti — 6 che colpisce — 7 confini — 8 foce.

entièrement formée de la grande presqu'ile baignée au N. E. par l'Adriatique, au S. E. par la mer Ionienne, au S. O. par la mer Tyrrhénienne et la Méditerranée proprement dite. La partie septentrionale par laquelle cette contrée se rattache au continent, considérée dans ces limites naturelles, comprend tout le versant des Alpes, depuis les Alpes Maritimes et Cottiennes jusqu'aux Alpes Juliennes. Mais les frontières politiques ont modifié faussement ces limites naturelles: la Suisse, par le canton du Tessin et un peu par celui des Grisons, ainsi que le Trentin, empiètent sur [1] le versant méridional des Alpes, qui devrait appartenir à l'Italie.

LITTORAL

« Aucune partie de l'Europe, dit Napoléon dans ses Mémoires, n'est située d'une manière plus avantageuse que l'Italie pour devenir une grande puissance maritime. Elle a, depuis les bouches du Var jusqu'au détroit de la Sicile, 230 lieues de côtes: du détroit de la Sicile au cap d'Otrante, 130 lieues; du cap d'Otrante à l'embouchure de l'Isonzo sur l'Adriatique, 320 lieues; les trois îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile ont 530 lieues de côtes. L'Italie, compris ses grandes et ses petites îles, a donc 1,200 lieues de côtes. La France a sur la Méditerranée 130 lieues de côtes; sur l'Océan, 470; en tout 600 lieues. L'Espagne, compris ses îles, a sur la Méditerranée 500 lieues de côtes et 300 sur l'Océan; ainsi l'Italie a un tiers de côtes de plus que l'Espagne et moitié de plus que la France. » Les côtes de l'Adriatique (qui vers le N. sont basses, marécageuses et envahies [2] par les lagunes de Venise et de Comacchio) sont peu sinueuses. On n'y voit que deux enfoncements [3] remarquables: le golfe de *Venise* et celui de *Manfrédonia*, déterminé par le promontoire du mont Gargàno, l'éperon de la botte [4] à laquelle on se plaît à comparer la configuration de l'Italie. Le talon de la botte, talon singulièrement allongé du reste, est terminé à son extrémité, sur la mer Ionienne, par le cap de Leuca. A l'O. s'ouvre le grand

1 usùrpano — 2 paludose e invase — 3 sfondi — 4 sperone dello stivale.

golfe de *Tarente*, fermé au S. par la pointe d'Alice, au-delà de laquelle on trouve le cap *delle Colonne* et le cap *Rizzuto*; à l'O. de ce dernier est le golfe de *Squillace*; enfin, à la dernière extrémité S. de l'Italie, sur la mer Ionienne, est le cap *Spartivento*. De là, en remontant vers le N. la côte occidentale, on trouve successivement le golfe de *Gioja*, le cap *Vaticano*, le golfe de *Santa Eufemia*, celui de *Policastro*, les pointes de *Palinure* et *Licosa*, le golfe de *Salerne*; celui de *Naples*, entre les caps *Campanella* et *Misène*; le golfe de *Gaëte*, le cap *Circée*, à l'extrémité S. de la province de Rome, et enfin le vaste enfoncement connu sous le nom de golfe de *Gênes*. — Entre le Var et le ci-devant duché [1] de Lucques, la côte est rocheuse, élevée et saine. Le littoral Lucquois, Toscan et Romain est au contraire bas, bordé de marécages, et exposé aux atteintes endémiques de la *malaria*. Les marais de la côte de Toscane portent le nom de Maremmes; ceux qui sont au S. du Tibre s'appellent les marais Pontins [2].

ILES

Elles sont presque toutes dans la Méditerranée et dans la mer Tyrrhénienne. Ces îles sont (outre la *Corse* et l'île de *Malte*, séparées de l'Italie politiquement) les deux grandes îles de la *Sicile* et de la *Sardaigne*, et parmi les petites îles, la *Gorgona*, *Capraia*, l'île d'*Elbe*, *Pianosa*, *Monte Christo*, del *Giglio*, *Gianutri*, le groupe des îles *Ponces*, *Ischia* et *Procida*, *Capri*, le groupe de *Lipari*, *Ustica*, les îles *Egades*, et, entre la Sicile et l'Afrique, l'île *Pantellaria*. Sur la mer Adriatique il faut mentionner seulement le petit groupe napolitain des îles *Trémiti*.

OROGRAPHIE [3]

Le relief du sol de l'Italie est formé par deux systèmes de montagnes: les Alpes et les Apennins. — Les Alpes forment une chaîne qni sert de ceinture à l'Italie et décrit

1 il già ducato — 2 paludi Pontine — 3 orografia (descrizione delle montagne).

autour d'elle un grand arc de cercle du S. O. au N. E. Elles la séparent de la France, de la Suisse et de l'Allemagne. Elles se divisent en *Alpes Maritimes*, entre le col de Tende et le mont Viso; *Alpes Cotiennes*, entre le mont Viso et le mont Cenis; *Alpes Grecques*, entre le mont Cenis et le col du Bonhomme, près du mont Blanc; *Alpes Pennines*, entre le mont Blanc et le mont Rose; *Lépontiennes* ou *Helvétiques*, entre le mont Rose et le mont S. Bernardino (une partie seulement confine à l'Italie); *Rhétiques*, entre le S. Bernardino et le pic *de'Tre Signori* (Valteline). Au-delà du Trentin sont les *Alpes Carniques*, qui séparent le Trentin et la haute Carinthie des provinces de Venise. La chaîne des Alpes Carniques continue vers le S. E. sous le nom d'*Alpes Juliennes*, qui vont se joindre au système des Alpes de l'Illyrie. Les Alpes ont leur versant abrupt,[1] leurs grands escarpements[2] du côté de l'Italie. Vue de Superga près de Turin, ou des hauteurs au dessus de Novi (du premier point on n'aperçoit pas le mont Blanc, du second on aperçoit à la fois le mont Blanc et le mont Rose), la chaîne des Alpes se dresse sur la plaine[3] du Piémont comme une muraille dont les créneaux[4] se dessinent sur l'horizon; du côté de la France et de l'Allemagne, au contraire, elle s'abaisse en pentes plus douces et par gradins[5] successifs. — Les *Apennins*. Cette chaîne se détache des Alpes un peu à l'E. du col de Tende, au point où les Alpes et les Apennins ont la moindre élévation; elle contourne d'abord le golfe de Gênes, puis se dirige au S. E. à la hauteur de la Toscane et au N. de l'Arno, et traverse ensuite toute la péninsule italique, dont elle forme pour ainsi dire la charpente osseuse[6] et comme l'épine dorsale; puis, à travers les Calabres, elle vient se terminer au détroit de Messine; et les Neptuniennes[7], ou montagnes de Sicile, semblent en être une continuation. Le développement de la ligne sinueuse décrite par la crête[8] des Apennins est estimée à 1,481 kilom. L'élévation des Apennins est de beaucoup inférieure à celle des Alpes. Le point culminant de la chaîne, le *Gran Sasso d'Italia*, n'a que 2,800 mètres. Les Apennins envoient de nombreux contre-forts dans la direction soit de la Méditerranée soit de l'Adriatique.

1 erto — 2 scoscendimenti — 3 pianura — 4 merli — 5 a scaglioni — 6 l'ossatura — 7 Nettuni — 8 cresta.

HYDROGRAPHIE [1]

L'Italie est partagée par les Apennins en trois versants: de la Méditerranée, de l'Adriatique et de la mer Ionienne. L'Italie septentrionale porte presque toutes ses eaux à la mer Adriatique; elle constitue presque exclusivement le bassin du Pô, alimenté au S. par les cours d'eau qui descendent des Apennins, et au N. par les fleuves et les torrents qui descendent des glaciers de la haute chaîne des Alpes. On estime le trajet du Pô a plus de 500 kilomètres.

Les *affluents du Pô* sont: à droite, le *Tànaro* (gonflé de la *Stura* et de la *Bórmida*) la *Trébbia*, le *Taro*, la *Parma*, la *Sécchia*, le *Reno*; à gauche [2], le *Chisone*, les *Doires* (Ripària et Bàltea), la *Sésia*, le *Tessin* (qui prend sa source au [3] Saint-Gothard, arrose le canton auquel il donne son nom, passe à Bellinzona, traverse le lac Majeur, sépare le Piémont de la Lombardie, et se jette dans le Pô, près de Pavie); l'*Olona*, le *Lambro*, l'*Adda*, qui arrose la Valteline et traverse le lac de Côme, l'*Oglio*, qui traverse le lac d'Iseo, le *Mincio*, qui sort du lac de Garda à Peschiera et va baigner Mantoue. Les rivières qui tombent directement dans l'Adriatique sont: l'*Adige*, le second fleuve d'Italie, dont le cours est de 342 kil. qui prend sa source dans les Alpes du Tyrol, passe à Trente et Vérone, et se jette par plusieurs embouchures dans la mer; le *Bacchiglione*, qui passe à Vicence et à Padoue, et se perd dans les lagunes de Venise: ainsi que la *Brenta*, qui descend de Bassano; la *Piave*, qui passe à Bellune et se jette dans les lagunes au N. de Venise; le *Tagliamento*, qui descend des Alpes Carniques et a son embouchure [4] au fond de la mer Adriatique. Les autres principaux cours d'eau de la Péninsule sur le versant de la Méditérranée sont: le *Serchio* (territoire de Lucques); l'*Arno*, qui traverse Florence et Pise; le *Tibre*, le troisième fleuve de l'Italie, dont le cours n'a que 245 kilom. et qui baigne Pérouse et Rome; le *Garigliano*, le *Volturne*, qui arrose Capoue; sur le versant de

1 idrografia (descrizione delle acque) — 2 a sinistra — 3 nasce sul — 4 foce.

l'Adriatique: l'*Ofanto*, le *Pescara*, le *Tronto*, le *Chienti*, le *Métaure*; sur le versant de la mer Ionienne, le *Basente* et autres torrents. Une remarque importante à faire, c'est que les torrents qui tombent dans la Méditerranée ont leur cours plus infléchi [1]; quelques-uns mêmes, ainsi que le Tibre, marchent pendant un certain temps parallèlement à la chaîne; enfin, en beaucoup d'endroits sur le versant occidental de l'Apennin, les eaux, s'étendant sur une plaine basse, ne trouvent pas un écoulement facile, et leurs épanchements marécageux [2] donnent naissance à la *malaria*.

LACS

Les principaux sont: au pied des Alpes, les lacs *Majeur*, d'*Orta*, de *Varése*, de *Lugano*, de *Côme*, d'*Iseo*, de *Garda*; dans le milieu de l'Italie le *Trasimène* ou de *Pérouse*, de *Bolsène*, et de *Bracciano*; sur le versant oriental de l'Apennin, ceux de *Lesina* et de Varano et dans les *Abruces*, le *Fucino* ou lac de *Célano*. A côté de ce dernier lac, le prince romain Turlonia a fait creuser un canal d'écoulement [3] pour en éconduire [4] les eaux. Trente mille personnes ont été employées à ces travaux de desséchement [5] qui ont duré de 1855 a 1862 et par lésquels on a mis à sec et cultivé [6] seize mille hectares de terrain le plus fertile.

VENTS

Les chaînes de montagnes exercent une grande influence sur les vents et sur les vapeurs qu'ils transportent. Les Alpes, entre autres, par leur élévation, forment une barrière contre laquelle s'accumulent les nuages. Ceux qui parcourent ces hautes régions peuvent observer fréquemment l'état du ciel clair ou nébuleux inverse des deux côtés des Alpes; tandis que, sur la Suisse le ciel est parfaitement pur, on peut apercevoir à ses pieds des couches épaisses de nuages [7]

1 obliquo — 2 impaludamento — 3 fece aprire un emissàrio — 4 tòglierne — 5 prosciugamento — 6 si rèsero asciutti e coltivati — 7 strati di fitte nubi.

s'étendant sur les plaines du Piémont ou de la Lombardie comme une mer immobile, d'où émergent, semblables à des îles, quelques pics isolés et plus élevés. Les Apennins, qui parcourent la Péninsule dans toute sa longueur, la divisent en deux versants qui, abrités contre les vents des deux directions opposées, forment deux zones climatériques différentes. La zone occidentale est généralement favorable aux conditions physiologiques qui réclament un air calme et imprégné de vapeurs chaudes; la zone opposée est bonne à ces organismes qui se vivifient, au lieu de s'user[1], sous l'influence d'un air relativement froid, sec et agité.

TEMPÉRATURE

L'été d'Italie dure régulièrement avec peu d'interruption depuis la mi-juin jusqu'au commencement de septembre, mois que caractérise une constante sécheresse[2], accompagnée d'une grande chaleur pendant le jour. Il se passe souvent de longues semaines sans pluie, puis tombent de fortes averses, accompagnées quelquefois d'orages et de grêle: l'atmosphère n'en est pourtant pas trop rafraîchie, et d'ordinaire le beau temps ne tarde pas à reparaître. Les provinces septentrionales de l'Italie, les montagnes, ont plus à souffrir des orages et des pluies partielles que les pays plats du littoral, que la Calabre et la Sicile.

RÉGIONS

Si les conditions diverses du climat divisent l'Italie en plusieurs zones, d'autres différences en caractérisent les différentes parties, et marquent, pour ainsi dire, d'un cachet[3] particulier la physionomie de chaque membre de la grande famille italienne. De ces traits caractéristiques individuels les uns ont une raison physique et se rapportent à la situation et à la nature plus particulière du sol, à ses spécialités de culture, au cours des eaux, etc.; d'autres se déterminent

1 logorarsi — 2 siccità — 3 impronta.

par des raisons ethnographiques et par l'histoire du passé de chaque contrée. Tout cela est ce qui constitue la ***Région***, c'est-à-dire une grande subdivision du territoire qui, par son aspect naturel, diffère [1] des autres, et qui est depuis longtemps habité par la même race.

Chacune de ces régions a pour ainsi dire un horizon qui lui est propre et a visiblement un trait d'affinité avec les régions sœurs auxquelles elle se relie [2]. Chaque région a tellement son caractère que, quelle que soit celle où vous serez à l'improviste transporté, promenez vos regards autour de vous, interrogez le ciel, l'aspect de la nature, et, rien que d'après les plus simples notions géographiques, vous pourrez lire le nom du pays écrit sur les montagnes ou dans le cours des eaux.

SUPERFICIE ET POPULATION

Le royaume se subdivise en 69 ***provinces***, ou 8788 ***communes*** qui ont une population moyenne de 2835 habitants et dont 88 surpassent les 20,000 habitants. On compte 265 hommes sur 264 femmes.

Le tableau qui suit contient la superficie et la population absolue et relative de toutes les régions du royaume qui a 8,500 kilom. de chemins de fer; 24,560 kilom. de routes nationales et provinciales, outre à kilom. 86,800 de chemins comunaux et 50,000. de lignes télégraphiques.

Régions	*Grandes Villes*		*Kilomètres carres*	*Population absolue*	*relative*
Piémont	Turin	179m. hab.	29004,11	2764273	95
Ligurie	Gênes	119m. »	5323,87	771473	145
Lombardie	Milan	220m. »	22286,78	3104838	139
Vénétie	Venise	120m. »	25143,60	2454526	98
Émilie	Bologne	80m. »	20527,34	2005834	98
Ombrie	Pérouse	41m. »	9632,86	513019	53
Marches	Ancône	36m. »	9714,25	883073	90
Toscane	Florence	129m. »	24031,09	1967067	82
Latium	Rome	160m. »	11790,16	682457	58

1 differisce — 2 collega.

Régions	Grandes Villes			Kilomètres carrés	Population absolue	Population relative
Abruces et Molise	Aquila	54m.	»	17289,74	1212835	70
Campanie	Naples	417m.	»	17966,98	2625830	46
Pouilles	Foggia	61m.	»	22119,58	1315269	59
Basilicate	Potenza	14m.	»	10675,97	492959	46
Calabres	Cosenza	30m.	»	17257,33	1140296	65
Sicile	Palerme	186m.	»	29240,24	2392414	82
Sardaigne	Cagliari	30m.	»	24250,18	588064	24
Royaume d'Italie	. . .			296254,08	24914317	84

LANGUE ITALIENNE

Ce n'est qu'au X siècle que la péninsule commença réellement à bégayer [1] l'italien moderne; on ne trouve aucun écrivain avant le XII siècle, parce qu'alors on employait le latin. Les premiers essais d'italien de quelque importance ont été faits en Sicile à la cour de Fréderic II. Pendant longtemps encore les rapports entre le latin et l'italien furent indéterminés: c'est le génie de Dante qui donna la fixité à la langue italienne, quoi qu'il eût été précédé par *Brunetto Latini*, son maître, les poètes *Guittone d'Arezzo*, *Guido Guinicelli* de Bologne, *Guido Cavalcanti*; et par *Matteo Spinelli* de Naples et *Ricordano Malaspini* de Florence qui écrivirent l'histoire de leurs temps. — Dante, soleil de la littérature italienne, naquit à Florence en 1265; il étudia la philosophie à Paris, retourna en Italie et mourut à Ravenne à l'âge de 56 ans. La *Divina Commedia* de Dante est une partie de l'histoire de la guerre civile de ces temps-là, c'est un précis de philosophie et de théologie, une manifestation d'idées politiques et religieuses, une peinture de mœurs et de caractères, une satire contre lés princes, les papes et les peuples; c'est une poésie par laquelle il s'est immortalisé. Quand l'Italie après le chaos de la barbarie, devint le berceau

[1] balbettare.

de la nouvelle civilisation, Dante rassembla les conditions de son temps, dans sa *Divina Commédia*, et par là il créa une nouvelle forme de littérature. Et quoique cette littérature soit nationale, on peut bien dire qu'elle est universelle par l'esprit qui l'anime, esprit éminemment religieux et social. *Petrarca* et *Boccaccio* achevèrent de populariser notre langue.

Le XV siècle, époque des érudits, compte le très-moral Palmieri qui a écrit un *Traité de la vie civile*, Pandolfini à qui l'Italie est redevable d'un *Traité sur le gouvernement de la famille*, Poliziano qui, le premier, a substitué une action drammatique régulière à l'informe scène qu'on nommait Mystère.

Le XVI siècle, qu'on appelle *siècle d'or*, compte l'Arioste, le Tasse, Macchiavelli, Guicciardini, etc. En 1582 l'*Académie de la Crusca* s'érigea en une sorte de tribunal en matière de langue.

Le XVII siècle (en décadence quant à la littérature) a eu Galiléo, qui, à lui seul, illustre son temps, Testi, Chiabrera, Vico, créateur de la philosophie de l'histoire, qu'il nomma la *science nouvelle*, Filicaja et Ségneri, jésuite, qui a donné un grand éclat à l'éloquence sacrée, opposant la noblesse et la force à l'abus des jeux de mots [1] les plus fades et aux exagérations les plus étranges qu'on débitait [2] alors sur la chaire.

Le XVIII siècle, époque de la renaissance, compte Metastàsio, Goldoni et Alfieri (grand triumvirat auquel l'Italie doit la restauration et la gloire de son théâtre), Muratori, Gozzi, Beccaria, Verri, Filangieri, Parini, Monti, Fòscolo, Mascheroni, etc.

Le XIX siècle compte Botta, Colletta, Leopardi, Giordani, Manzoni, Balbo, Rosmíni, Gioberti, Péllico, Torti, Grossi, d'Azéglio, Niccolini, Giusti, Cattànco, Mazzini, Mamiani, Cantù, Aleardi, Prati, Maffei, Tommaseo, Capponi, Fanfani, Càrcano, etc. etc.

Ces jours-ci à l'occasion de la clôture du Congrès de statistique à Saint-Pétersbourg, après les discours prononcés en Français, en Anglais et en Allemand, Mr Correnti, ex-Ministre de l'Instruction publique, a pris la parole en langue italienne, pour que cette langue, dit-il, qui autrefois était

1 bisticci — 2 spacciàvansi.

appelée la langue du *si*, resonnât et prît son droit de cité [1] dans le concert des langues scientifiques; droit qu'elle a acquis par les travaux des anciens statisticiens de l'Italie et qui lui a été confirmé d'une façon solennelle au congrès de Florence.

Le domaine de la langue italienne, outre l'Italie continentale et peninsulaire, la Sicile, la Sardaigne la Corse et Malte, comprend encore le Canton suisse du Tessin, une partie des cantons des Grisons et du Valais ainsi que le Trentin. Il est de plus parlé dans les villes de l'Istrie et de la Dalmatie et dans les îles Ionicnnes. Enfin il est comme la langue commune des navigateurs de la Méditerranée et des commerçants du littoral. Dans les ports du Levant on donne le nom de *langue franque* à un patois [2] dans lequel on retrouve des expressions des langues de presque tous les peuples du bassin de la Méditerranée, mais ayant pour fond principal l'italien.

L'Italie comme toute autre terre de l'Europe, fut, dans l'origine, habitée par des tribus hostiles et parlant un langage différent; plusieurs nations ont étendu leur domination sur telle ou telle partie [3] de ce beau pays, mais, chose remarquable, sans pouvoir jamais en consommer la conquête. A une époque moins reculée [4], Espagnols, Français, Allemands ont fait en Italie une halte [5] plus on moins longue, mais sans laisser des traces indélébiles de leur passage ou de leur domination. Les instincts, les habitudes du peuple italien y ont toujours répugné et l'ont mieux préservée que ses armes, qui n'ont pas toujours su garantir l'intégrité du territoire.

UNITÉ NATIONALE

Il y a peu de nations en Europe, qui possèdent un territoire d'une cohésion plus forte et plus compacte que l'Italie. C'est un organisme complet, qui révèle à l'observateur une constitution primordiale avec des caractères propres et des traits déterminés. Une et multiple à la fois, l'Italie se présente comme un tout, dans lequel se groupent et s'har-

1 di cittadinanza — 2 dialetto — 3 in tale o tale altra parte — 4 remota — 5 sosta.

monisent les formes les plus variées. Sa configuration péninsulaire et le demi-cercle des Alpes qui l'enserre [1] lui donnent des limites précises, arrêtées par sa nature elle-même; mais dans cette existence indépendante et comme isolée, elle se trouve liée cependant aux autres membres du système européen. Sa masse qui s'appuie au continent et s'allonge à travers la mer vers l'équateur, offre un assemblage [2] de zones, où les territoires de l'Asie et de l'Afrique, grâce à une série de gradations successives, se trouvent en contact avec ceux du centre et du nord de l'Europe.

LA PATRIE

Connais-toi toi-même, disait Socrate à son disciple favori; et ce conseil de la sagesse antique, la sagesse et la science modernes le répètent de nos jours à l'homme et au citoyen. Pour l'homme, la connaissance de lui-même signifie celle de sa personne, composée d'une âme immortelle et d'un corps périssable, mais admirable. Pour le citoyen, la connaissance de lui-même doit comprendre avec sa personne, son pays. Il y a quelque chose de nous-mêmes dans ces montagnes qui nous protégent et nous versent leurs eaux fécondes, dans ces fleuves, nos serviteurs fidèles depuis tant de siècles; dans cette terre, enfin, qui est la poussière sainte de nos pères. — Consacrée par le souvenir et les traces de nos ancêtres, l'Italie est le séjour de nos familles, le théâtre de nos travaux, l'instrument de notre puissance, la source de nos richesses, le gage de notre indépendance; c'est là notre titre d'honneur devant le monde, si les œuvres du génie national répondent à la libéralité de la nature.

Les fortes disciplines, qui seules soutiennent les nations et sont la force, et l'honneur de la vie publique comme de la vie privée, ne renaissent que par le réveil d'une grande, et dominante idée, l'idée de la Patrie. — Aucune classe de la société n'y peut exercer une plus grande influence que la classe des instituteurs. Voilà pourquoi leur mission est grande. En parlant de la grandeur de leur mission ce n'est point à

1 l'abbràcciano — 2 complesso.

un vain orgueil que nous faisons appel. Lors même que leur condition aura reçu les améliorations légitimes et nécessaires, leur mission restera toujours modeste, laborieuse et pénible; leur vie sera toujours une vie de sacrifice. Il s'agit qu'ils trouvent en eux-mêmes la récompense de ces sacrifices, qu'ils la trouvent dans la pensée que ces sacrifices portent leurs fruits pour le bien du pays.

Il y a des gens qui font la guerre à cette grande idée de patrie; il y a des gens qui disent que la patrie est un vieux préjugé, que cela a fait son temps, [1] qu'il n'y a que l'humanité. Ils suppriment le citoyen, sous prétexte de faire l'homme; ils suppriment la patrie sous prétexte de servir le genre humain.

Ce sont là des doctrines qui précipitent les peuples dans la mort et dans le néant. C'est aux instituteurs de combattre ces faux prophètes au nom de la religion et de la patrie.

Je n'emploie pas à la légère ce terme de religion: la patrie n'est point une création arbitraire de la volonté humaine. C'est Dieu qui a institué la patrie comme la famille; c'est la sagesse éternelle qui a fondé l'ordre de ce monde sur la division du genre humain en nations diverses, ayant chacune leur génie et leurs fonctions propres. Les ennemis de l'idée de patrie sont en révolte contre les lois éternelles aussi bien que contre les lois humaines.

Que les instituteurs continuent donc à préparer à l'Italie des citoyens. C'est là le but; l'accroissement des connaissances n'est que le moyen.

Et le sentiment patriotique qui doit nous inspirer tous tant que nous sommes, c'est de faire connaître notre Italie sous le rapport de ses forces productives au peuple qui l'habite et aux étrangers qui la parcourent, afin que notre pays soit toujours plus aimé, mieux servi et mieux respecté.

1 che è cosa dei tempi andati.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

FÉLICITE

Félicite, à sept ans, était une enfant d'apparence frêle [1] et d'une grande délicatesse de constitution. De ses épaules arrondies et basses s'élevait comme une tige [2] élégante, son cou étroit [3], blanc et flexible. Ses traits étaient peu réguliers, peu accusés [4], ses cheveux étaient blonds sous le soleil, châtains dans l'ombre ; ses yeux bleus et doux ; sa bouche ne semblait faite qne pour le sourire ou le baiser. On aimait, on contemplait volontier ce petit visage pâle, mais d'une pâleur douce et saine, et l'on pensait involontairement que cet œil aimant n'aurait su prendre une expression méchante, que cette petite bouche n'aurait pu prononcer une parole dure. Les mouvements [5] de Félicite étaient plutôt vifs et elle était toujours en mouvement [6]. Elle s'asseyait avec grâce ; elle se posait ici et là comme l'oiseau sur les branches de l'arbre qu'il a choisi pour sa demeure. Sa physionomie était mobile dans sa constante suavité. Tantôt c'était un sérieux ravissant [7], tantôt une joie bien sentie, quelquefois une mélancolie charmante [8]. On lui faisait raconter la mort de son bouvreuil [9] les belles choses qu'elle avait vues chez le marchand de joujoux, la colère d'un enfant,

1 gràcile — 2 stelo — 3 sottile — 4 rilevati — 5 movenze — 6 moto — 7 miràbile serietà — 8 cara — 9 fringuello.

et l'on voyait tour à tour se réfleter dans son clair regard [1] ces expressions diverses avec leurs nuances les plus insaisissables [2]. Où avait-elle pris cette mélancolie, ce sentiment qni se peignait si hâtivement [3] sur ses traits délicats? C'était le secret de Dieu qui a donné à l'âme de cette enfant une sensibilité précoce, un épanouissement prématuré [4]. Ordinairement chez les enfants de cet âge l'âme sommeille [5], la vie physique paraît surtout développée en eux. — A présent elle a quinze ans. Comme la violette qui, cachée sous la touffe de feuilles [6], ne se révèle que par le suave qu'elle exhale, Félicite ne décèle sa présence que par la touchante harmonie qui règne dans sa famille. Sa faiblesse même fait sa puissance; et sa douce autorité, à laquelle on est heureux de se soumettre, sait écarter les nuages que viennent assombrir [7] la famille et ramène l'espérance sur les ailes de l'amour. — Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme d'un père et d'une mère. Félicite est la rosée qui la rafraîchit! Qu'il est important encore le rôle qu'elle remplit comme sœur! Plus retenue que son frère, elle tempère la fougue [8] naturelle de son caractère et sait en excuser les fautes [9] auprès de ses parents. En un mot, Félicite est un ange de consolation au sein de la famille; elle est sur terre l'image de Marie, dont elle doit avoir toutes les grâces et toutes les vertus.

LA ROSE MOUILLÉE [10]

Aline, avec sa mère aux champs allant un jour,
Voit la reine des fleurs, la Rose, son amour,
Courbant son sein baigné de larmes matinales.
Pour la débarrasser de l'humide fardeau [11],
Elle agite la tige, et les frêles pétales
S'éparpillent soudain [12] avec les gouttes d'eau.
La pauvre enfant pleurait: «Aline, dit sa mère,
Voilà ce qu'ont produit tes soins inopportuns.

1 limpido sguardo — 2 più impercettibili gradazioni — 3 precocemente — 4 sviluppo prima dell'età consueta — 5 lo spirito sonnécchia — 5 le fòglie cestite — 7 rattristare — 8 foga — 9 falli — 10 bagnata — 11 ùmido peso — 12 sparpàgliansi incontanente.

Bientôt un doux soleil, aspirant l'onde amère,
T'aurait rendu la fleur avec tous ses parfums.
Ma fille, il est, crois-moi, des blessures cruelles
Que l'amitié doit respecter;
Il est des maux que sur ses ailes
Le temps lui seul peut emporter. »

LA MEILLEURE AMIE D'UNE JEUNE FILLE

L'amie la plus sincère, la plus dévouée qu'une jeune fille puisse trouver, c'est sa mère.

L'amour d'une mère est cette flamme douce et pure qui brûle sans jamais s'éteindre [1]; c'est ce sentiment qui la rend capable des plus grands sacrifices; c'est ce sentiment qui, de craintive, de timide, de faible femme, la rend courageuse et intrépide devant le danger [2]; pour son enfant, elle entreprend tout, brave [3] tout, pénètre partout; c'est ce sentiment enfin qui la fait repousser les coups dirigés contre son enfant pour les recevoir elle-même.

Aussi, une jeune fille bien élevée ne doit-elle avoir aucun secret pour sa mère; elle doit lui faire connaître tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle entend, tout ce qui lui est dit. En qui d'ailleurs trouverait-elle plus d'expérience, plus d'affection, plus d'indulgence? N'ayant qu'un seul but [4], celui de former le cœur de sa fille et de travailler à son bonheur, son expérience l'avertira; son affection la conseillera, son indulgence l'excusera. D'ailleurs n'est-il pas naturel que l'on s'épanche [5] avec la personne que l'on aime le mieux? On verse alors son cœur dans un autre cœur qui vous écoute, vous entend, vous répond et sympathise avec le vôtre, soit pour se réjouir, soit pour souffrir avec vous. C'est un besoin pour le cœur aimant. Or, qui donc une jeune fille pourrait-elle aimer plus qu'une mère, et en qui trouverait-elle une meilleure amie?

1 spègnersi — 2 pericolo — 3 sfida — 4 scopo — 5 lo sfogarsi.

LE PIGEON [1] ET LA GRENOUILLE [2]

Le Pigeon se mirait au bord d'un pur ruisseau.
« Que des poissons, dit-il, le sort me fait envie [3] !
Ne dit-on pas : Heureux comme un poisson dans l'eau ?
De milans [4], de chasseurs ma race poursuivie
Traîne [5] les jours les plus affreux [6]. »
La Grenouille cria : « Les poissons sont heureux !
Demandez au goujon [7] quand le brochet [8] le happe [9],
Demandez au brochet quand le pêcheur l'attrape.... [10]
Croyez bien qu'ici-bas le ciel sut ménager [11]
A chacun sa part de danger. »

LA SAGESSE ET LA DISSIPATION

L'autre jour je m'étais assise sous un berceau de roses; j'étais lasse [12], aussi le sommeil vint-il bientôt clore mes paupières. Le gazouillement [13] des petits oiseaux, le parfum des roses que balançait gracieusement le [14] souffle du zéphyr, les rayons du soleil qui se reflétaient dans les eaux limpides d'un charmant bassin, tout semblait m'inviter à faire un rêve d'or. Tout à coup je vis en songe une jeune femme belle comme le jour; elle avait presque autant de diamants sur sa robe de gaze [15] et dans ses longs cheveux qu'il y a d'étoiles à la voûte céleste; elle s'efforçait d'être gaie, mais on remarquait sur son visage l'empreinte de la fatigue et de l'ennui. A côté d'elle était une autre femme; celle-ci était aussi belle que la première ; et, de plus, on ne voyait sur sa gracieuse figure aucune trace de fatigue. Elle était vêtue d'une simple robe blanche, et n'avait pour toute parure [16] que la candeur de son front et ses beaux yeux pleins d'une angélique douceur.

La première femme s'avança vers moi ; et, d'un ton fami-

1 piccione — 2 rana — 3 invidia — 4 nibbi (uccello di rapina) — 5 trae — 6 tristi — 7 chiozzo (pesce) — 8 lùccio — 9 abbocca — 10 acchiappa — 11 assegnare — 12 stanca — 13 garrito — 14 che moveva soavemente — 15 velo — 16 non aveva altro ornamento.

lier: » Jeune fille, me dit-elle, si tu veux me suivre, je te donnerai tout ce que tu désireras. Tu auras un magnifique château, des laquais et des pages. Des festins splendides seront donnés en ton honneur; il te pleuvra des robes de toutes les couleurs et de toutes les formes. Chaque soir t'apportera des bals, et toujours tu seras la reine de la fête; je veux t'enivrer [1] de plaisirs et d'hommages; allons, jeune fille, veux-tu me suivre?... Si tu veux savoir mon nom, je suis la DISSIPATION. »

Après cette attrayante invitation je restai longtemps pensive, et j'allais suivre celle qui me promettait tant de plaisirs, si l'autre jeune femme ne s'était approchée de moi, et, d'une voix pleine de douceur et de charme [2], ne m'eût adressé ces paroles:

« Jeune fille, garde-toi de prêter l'oreille aux conseils perfides de mon ennemie; crois-moi; elle promet plus qu'elle ne pourra te donner. D'ailleurs, toutes ces fêtes passées, que t'en restera-t-il? la fatigue. Je te promets, moi, autre chose. Au lieu de tous ces bals, de tous ces festins, de toutes ces parures, je te donnerai la douce tranquillité d'une âme belle de candeur et d'innocence, je veillerai continuellement sur toi, afin que tu ne t'écartes [3] jamais du sentier de la vertu; c'est moi qui guide les pas de ta mère, que tu chéris [4]. Tout le monde te recherchera non pour tes richesses, mais pour tes bonnes qualités. Puis, ton épreuve sur terre achevée [5], tu auras deux grandes ailes comme les anges, et tu t'envoleras au séjour étoilé, où tu recevras une couronne qui ne se fanera [6] jamais. Si tu veux savoir mon nom, je suis la SAGESSE. »

Je réfléchis quelques instants: la Dissipation m'attirait parfois; mais la Sagesse, jetant sur moi des regards pleins d'une tendre sollicitude, savait me ramener à elle. Après une longue hésitation, jallais enfin suivre la Sagesse, si le gazouillement d'un oiseau ne m'eût éveillée; je me retrouvai auprès de ma mère, et je crus encore voir la Sagesse.

1 inebbriarti — 2 incanto — 3 non isvii — 4 ami tanto — 5 compiuta — 6 avizzirà.

LA TRUFFE [1] ET LA POMME DE TERRE [2]

A la pomme de terre on voulait marier [3]
La Truffe; mais craignant de se mésallier [4],
Celle-ci, d'une voix altière,
S'écria : « Moi, m'associer
A cette vile roturière [5]!
Moi, qui règne aux festins du riche et du gourmet [6]!
Avoir pour compagnon cet être sans noblesse,
Unir son goût maussade [7] à mon divin fumet [8],
Ah! ce manque d'égards me confond et me blesse,
Allez aux champs, ma mie [9], allez aux carrefours [10]
Nourrir le peuple, vos amours... »
La Parmentière [11]
Alors reprit :
« Il ne te convient pas d'être avec moi si fière,
Car nous sommes deux sœurs qu'un même sol nourrit :
Oui, jen fais vanité si tu m'en fais un crime,
Celui que la misère opprime
A moi jamais vainement n'eut recours.
Je pourrais, te rendant offense pour offense,
Te reprocher les vilains tours
Qu'à plus d'un estomac, qu'à mainte conscience...
Mais chut [12] tu me comprends,
Et plus que toi je serai charitable.
Tu méprises le pauvre et recherches les grands...
Je suis utile à tous; n'est-ce pas préférable? »

BLANCHE RACONTE A ROSE LES DERNIERS MOMENTS DE LEUR AMIE ANGÈLE

Ma chère ROSE,

J'ai la douleur de t'apprendre la mort de notre amie Angèle. Sa mère m'écrivit jeudi dernier que depuis quelques

1 Tartufo — 2 patata — 3 dare per marito — 4 sposarsi con una plebea — 5 ignòbile — 6 buongustàio — 7 ordinàrio — 8 fragrànza — 9 mia carina — 10 al trivi — 11 Parmentiera (da *Parmentier*, célebre agronomo francese che propagò la coltura della patata) — 12 ma basta.

jours son état avait beaucoup empiré [1], et qu'elle avait témoigné [2] le désir de me voir. Quand j'entrai dans sa chambre, elle fit un effort pour se soulever, et me dit en souriant: « Ah! Blanche, que je suis heureuse de te voir!.... il y a bien longtemps que je ne t'avais vue.... il y a déjà huit jours; tes visites me font tant de bien!... Alors je souffre avec plus de patience, continua Angèle, d'une voix presque éteinte!... Je n'ai d'autre chagrin en quittant la terre que d'y laisser ma pauvre mère!.... » Elle ne put achever: la toux la suffoquait. Sa mère était assise au chevet du lit de son enfant, tenant une de ses mains dans les siennes, son regard douloureux attaché sur sa fille: elle semblait vouloir la retenir, la disputer à la mort. Alors, ma chère Rose, je fus témoin d'une double agonie: de celle du juste, de l'ange, plutôt, qui quitte une terre de souffrance, où il a été exilé quelques instants, pour retourner dans sa patrie; et de l'agonie du cœur d'une mère, qui voit la mort s'approcher, étendre son voile lugubre sur l'objet de sa tendresse sur son enfant chérie, son bonheur, son tout dans ce monde; qui entend sa respiration s'affaiblir, se ralentir, comme une eau qui coule [3] goutte à goutte et qui va s'arrêter. Cette pauvre mère! qui voit le regard de sa fille chérie devenir terne [4], la vie s'éteindre, et qui n'ose penser que, dans peu d'instants, l'immense espace de l'éternité va la séparer de cet être tendrement aimé.

Tout à coup Angèle joignit ses mains pâles, transparentes de maigreur, et leva les yeux vers le ciel... Son oppression augmentait; elle jeta un long regard sur sa mère et sur moi, puis elle ferma les yeux.... elle venait de s'endormir sur la terre pour se réveiller au ciel!...

Voilà, ma bonne Rose, quels ont été les derniers moments de notre bien-aimée Angèle; tâche [5] d'aller voir sa pauvre mère ou de lui écrire: elle a tant besoin de consolations!

Ton amie bien affligée
BLANCHE

1 peggiorato — 2 manifestato — 3 stilla — 4 appannato — 5 procura.

LE CONVOI D'UNE JEUNE FILLE [1]

I. Le vent tiède du printemps se joue dans le feuillage, le chant des oiseaux s'élève vers le ciel en même temps que le parfum des fleurs. Pourquoi est-elle morte, cette douce jeune fille ! morte à cette saison où Dieu regarde la terre, et où tout s'anime et frémit sous le divin regard !...

II. Maintenant, elle repose sur sa couche funèbre; on la croirait endormie; mais elle dort du sommeil éternel: Dieu a rappelé son âme à lui, et son corps seul est resté sur la terre; cependant, des pleurs coulent de tous les yeux, des gémissements se font entendre; car elle était bonne et tous les pauvres l'aimaient.

III. Il y a quelques jours à peine, elle sautait gracieuse et légère au milieu de ses compagnes; elle faisait retentir [2] l'air de ses joyeux éclats de rire; elle cueillait les fleurs au parfum suave; on admirait son innocence et sa beauté; et aujourd'hui elle est morte... morte malgré l'amour de sa mère et les prières de ses compagnes,

IV. Elle était connue de tout le village, sa présence y était bénie; les pauvres l'appelaient leur providence, les malheureux trouvaient toujours une consolation dans son cœur, elle venait soulager leur misère; et souvent, agenouillée sur les dalles saintes [3], elle priait pour eux, et jamais encens plus pur ne s'éleva du temple, que ses vœux au Seigneur !...

V. Le cortége funèbre s'avance tristement vers le lieu du lourd sommeil [4]; un prêtre à cheveux blancs ouvre la marche [5]; ses yeux, pleins de larmes, mais où brille un rayon d'espérance divine, se lèvent vers le ciel: c'est lui qui a versé sur le front de la jeune fille l'eau sainte du baptême, alors qu'elle n'était qu'une toute petite créature [6]; c'est lui qui lui a donné pour la première fois le pain des anges; lui, qui mieux que tous ceux qui pleurent avec lui, connaissait cette douce jeune fille qu'il appelait son enfant !....

VI. Puis viennent des jeunes filles vêtues de blanc, puis

1 Funerale di una gióvane — 2 risuonare — 3 sacre pietre — 4 sonno grave — 5 incede per il primo — 6 bambina.

des hommes à la douleur grave et recueillie, puis des pauvres, puis de petits enfants, puis sa mère... sa pauvre mère qui veut être forte dans son malheur, et qui songe à la mère du Christ!... Et sous les pas de tous ceux qui ont voulu accompagner jusqu'à sa dernière demeure le corps de la jeune fille, l'herbe s'incline silencieusement; et les fleurs, affligées sans doute, exhalent comme un dernier hommage leurs parfums les plus doux; et le vent tiède du printemps se joue dans le feuillage, et le chant des oiseaux s'élève vers le ciel! ....

VII. Pourquoi ces cris de douleur, ces plaintes qui retentissent [1] de toutes parts?... Peut-être la vie eût-elle [2] été amère pour cette jeune fille; peut-être aurait-elle vu, comme tant d'autres, ses espérances déçues [3], ses illusions trompées, et elle aurait souffert!... Maintenant, c'est un ange dans le ciel, elle s'incline au pied du trône de Dieu, et elle sourit doucement aux regrets [4] que sa mort a fait naître!...

VIII. Le convoi [5] est arrivé au terme du voyage, c'est le moment de la séparation!... On n'a point gravé d'épitaphe somptueuse sur son tombeau: son nom si doux et son âge si beau sont seuls écrits sur la modeste pierre que ses jeunes compagnes couvrent de fleurs, et la nature sourit et revêt de sa beauté la demeure de la jeune fille, et le vent du printemps se joue dans le feuillage, et le chant des oiseaux monte vers Dieu avec les soupirs des hommes, avec le parfum des fleurs!... Et, dans le ciel, on entend des chœurs de voix célestes, car il y a un ange de plus!...

LA ROBE [6] DE L'INNOCENCE

Ayant perdu sa Robe, on dit que l'Innocence
En vain pour la chercher courut chez le Plaisir,
Chez la Fortune et la Puissance:
Qui la lui rapporta? — Ce fut le Repentir.

1 òdonsi da ogni dove — 2 sarebbe — 3 svanite — 4 rimpianto — 5 convòglio fùnebre — 6 veste.

LA FEMME DU MONDE [1] ET LA MÈRE DE FAMILLE

Quel contraste frappant entre la femme du monde et celle qui passe doucement la vie au milieu des pures joies de la famille! La première mène sur la terre une vie tout artificielle; pour elle un moment d'admiration c'est tout; parée de rubans et de fleurs, elle brille aux bals, aux spectacles; elle use ainsi sa vie au milieu des plaisirs et se condamne à une vieillesse précoce. A-t-elle des enfants? pauvres créatures! jamais ils ne connaissent les tendres caresses d'une mère; car elle les abandonne, cette mère indigne, à des mains mercenaires. Quelquefois pourtant elle se rappelle les bons conseils qu'on lui a donnés dans sa jeunesse, mais elle s'est trop avancée dans le tourbillon du monde; le torrent qui l'entraîne est si rapide quelle ne peut s'arrêter. Aussi, que reste-t-il à cette femme quand vient la vieillesse? quelles consolations sont les siennes? Oh! quel vide affreux [2]! Ses adulateurs la délaissent [3], car ce n'est plus qu'une fleur fanée, sans parfum et sans éclat [4]; ils vont papillonner [5] auprès de celle qui réunit à son tour grâce, beauté, attraits [6], jeunesse.

Dans sa solitude, elle se croit encore au milieu des fêtes où elle a tant brillé; mais, lorsqu'elle jette les yeux sur son miroir fidèle, et qu'elle voit son visage flétri, alors sa tête s'incline; et, dans l'amertume de son cœur, elle regrette ses folles joies; elle essaye de prier...; mais les cordes de son cœur sont brisées [7] et ne rendent plus aucune vibration.... Oh quelle triste existence!...

N'arrêtons pas plus longtemps nos regards sur ce triste tableau; jetons-les plutôt sur la mère de famille. Elle est caressée, fêtée, chérie [8] de ses enfants qu'elle couvre [9] de son amour, entoure de la plus tendre sollecitude, et dont elle guide les premiers pas. Sa bonté ne va pas cependant usq'à la faiblesse: elle sait les réprimander [10] à propos, et

1 mondana — 2 qual vuoto spaventévole — 3 l'abbandónano — 4 splendore — 5 svolazzare — 6 vezzi — 7 infrante — 8 adorata — 9 protegge — 10 redarguire.

jeter dans leur cœur les premiers germes de la vertu. Elle ouvre, la première, leur esprit aux sciences humaines. Si parfois elle va dans le monde, elle y paraît toujours avec modestie, sa figure respire l'innocence et la candeur, et ceux qui se jouent de tout, laissent la critique expirer sur leurs lèvres, et admirent en silence cette jeune femme aimable et gracieuse.

L'ordre le plus parfait règne dans son intérieur [1]; et, quand sa tâche [2] est terminée, elle s'endort doucement dans la paix du Seigneur, après avoir répandu autour d'elle le doux parfum de ses vertus.

TOILETTE DES FEMMES

Voici la manière dont quelques parents, hélas! élèvent leurs enfants: A peine une petite fille commence-t-elle à marcher qu'on lui dit: « Si tu es bien sage [3] on te mettra ta belle robe. Si tu apprends bien on te donnera un beau tablier de soie. » — Puis à mesure qu'elle grandit: « Sois aimable et tu auras un beau chapeau, une belle parure [4] etc., etc. » Viennent ensuite les amies qui s'extasient [5] devant sa toilette: « Comme elle est charmante avec cette belle robe! comme ce chapeau est de bon goût et la fait gentille! » Et mille pauvretés [6] pareilles qui se gravent profondément dans les habitudes de l'enfant, gonflent sa vanité et l'impressionnent en corrompant son esprit. On le sait, les premières impressions ne s'effacent jamais, et les habitudes, les préjugés de notre enfance constituent absolument notre nature morale. La cire molle de l'enfance se pétrit avec la même facilité pour mouler le [7] bien ou le mal, le vice ou la vertu; mais avec l'âge, cette cire si ductile [8] devient plus dure que l'acier sur lequel le meilleur burin [9] ne peut mordre [10].

La première des parures c'est la propreté. Celle du corps consiste à se laver tous les jours; à se nettoyer les dents, les oreilles et les ongles chaque matin; à se rincer la bouche après avoir mangé et à prendre des bains, quand il le

1 casa — 2 còmpito — 3 se sarai bonina — 4 acconciatura — 5 vanno in èstasi — 6 scempiàggini — 7 informarsi al — 8 dùttile — 9 cui il miglior bulino — 10 non può intaccare.

faut. — Une femme mal peignée a toujours l'air sale ; arrangez vos cheveux dès le matin ou cachez-les sous un bonnet d'une élégante simplicité. — Montaigne a dit que pour sentir bon [1] il faut ne rien sentir. Ne vous parfumez donc jamais et laissez aux femmes galantes ce moyen de se faire remarquer. — N'employez jamais aucune poudre pour vous nettoyer les dents, car toutes, sans aucune exception, ne les blanchissent momentanément qu'en en usant l'émail, ce qui les fait jaunir et finit par les gâter. — Soyez toujours parfaitement chaussée. Dans le monde on peut transiger sur beaucoup d'objets de parure, mais jamais sur la propreté de la chaussure. La femme la plus élégamment mise ressemblera toujours à un souillon [2] si elle est mal chaussée. Ne portez pas de souliers trop étroits, pour faire *petits pieds*, si vous ne voulez pas payer votre vanité par des cors, des durillons et une démarche guindée [3] qui vous donne un air fort désagréable. — Les quatre cinquièmes des jeunes femmes qui meurent poitrinaires [4], se sont assassinées elles-mêmes en voulant faire fine taille [5] au moyen de leurs corsets. Beaucoup de mères sont complices de ce genre d'assassinat pour la seule vanité d'avoir une fille faite comme une araignée ou une guêpe [6]; et puisque la mode est plus forte que la raison, portez des corsets... mais ne vous serrez pas. — Évitez dans votre costume les couleurs éclatantes [7], le bariolage de mille teintes tranchantes [8]; en un mot tout ce qui sent le mauvais goût. Ne vous surchargez pas de chiffons [9], de dentelles et de rubans, pour ne pas ressembler à une douairière [10]. La devise de la femme comme il faut doit être : bon goût et simplicité, ce qui n'exclut nullement l'élégance. Tâchez surtout d'assortir [11] votre toilette à votre âge, car rien n'est plus ridicule qu'une femme de cinquante ans mise comme une jeune personne, si ce n'est une jeune fille habillée comme une vieille femme. En tout cas la toilette d'une demoiselle sera toujours plus modeste que celle d'une femme mariée. — Une femme de bon sens suit les modes, mais sans les exagérer et surtout sans les devancer [12]; et

1 saper di buon odore — 2 sudiciona — 3 calli, lupinelli e un'andatura impacciata — 4 tisiche — 5 la vita sottile — 6 ragno o una vespa — 7 i colori troppo vivi — 8 lo screzio di molti colori agri — 9 frònzoli — 10 vècchia pretenziosa — 11 mèttere in armonia — 12 precòrrerle.

une femme qui se respecte ne doit adopter pas les modes qui choquent [1] la décence et la pudeur. — Rien de plus ridicule qu'une très-belle toilette avec des bas sales ou un chapeau flétri [2]; car le goût exige impérieusement que tout ce qui compose la toilette soit parfaitement assorti; aussi, avec une coiffure, une chaussure et des vêtements simples, mais de bon goût, et le tout frais et parfaitement fait, une femme peut se présenter partout, pourvu que sa parure soit en harmonie avec sa fortune [3] et le rang qu'elle occupe dans le monde.

HISTOIRE D'UNE ROSE

Revêtue d'une couleur virginale, une belle rose blanche s'épanouissait [4] aux premières lueurs [5] du jour dans l'endroit [6] le plus solitaire d'un vaste jardin. A mesure que ses pétales sortaient de leur enveloppe, sa pensée s'ouvrait à la vie, et elle salua d'un doux regard la belle nature qui l'entourait.

Cette rose était douée d'un esprit observateur, et elle eut bientôt remarqué que toute chose créée a son but [7] en ce monde; elle éleva alors sa prière vers celui qui a fait tout ce qui existe; et, dans son langage de fleur que Dieu seul et les jeunes filles comprennent, elle murmura ces paroles: « Dieu créateur, toi qui, après avoir fait les vastes cieux, as bien voulu t'occuper de la naissance d'une simple rose blanche, quel sort lui as-tu réservé? Serai-je arrachée violemment à ma tige et foulée aux pieds [8] par des enfants capricieux, comme tant d'autres fleurs, mes compagnes? Oh! épargne-moi une pareille destinée, laisse-moi vivre en paix sur ma tige et jouir de toutes tes merveilles, ou bien fais-moi porter sur ton autel où je répandrai mes parfums pour toi seul, où je mourrai en t'adorant. » Dieu écouta la prière de la rose, mais il ne voulut pas l'exaucer [9]: il lui réservait une destinée plus utile; car la créature, quelle qu'elle soit, a sa mission en ce monde et ne doit pas vivre pour elle même, mais pour les autres.

1 ùrtino — 2 cappellino gualcito — 3 sostanze — 4 schiudévasi — 5 albori — luogo — 7 scopo — 8 calpestata — 9 esaudirla.

Le soleil s'élevant à l'horizon buvait les gouttes scintillantes de la rosée suspendue aux fleurs; deux jeunes filles descendirent au jardin; appuyées l'une sur l'autre, elles marchaient en causant. L'une, brune et à l'air rêveur [1], parlait d'un ton doux et grave; l'autre, blonde, vive et folle, faisait souvent retentir sa voix enfantine en joyeux éclats de rire [2]. Elles s'arrêtèrent devant la rose: « Vois donc, sœur, dit la jeune fille rieuse, que cette fleur est belle! ce serait vraiment dommage de la laisser se faner ici. — Eh bien! je vais [3] la cueillir, répondit sa brune sœur, et je la déposerai dans le sanctuaire où elle brillera et répandra son parfum pour Dieu seul. — Oh! laisse-la moi prendre! dit vivement la jeune fille blonde, je vais au bal ce soir, je la mettrai dans mes cheveux. » En disant ces mots, elle s'empara de la pauvre rose, et passant son bras sous celui de sa sœur, elle rentra à la maison.

Le soir arriva et des milliers de lustres [4] répandirent leurs clartés sur les gracieuses toilettes [5] des jeunes filles; la pauvre rose était-enlacée [6] dans les cheveux de la plus jolie. Au lieu d'admirer les féeries [7] du bal, elle soupirait tristement et pensait à sa prière si loin d'être exaucée. Doutant presque de la bonté de Dieu, elle se demandait si sa mission en ce monde était de mourir flétrie par les plaisirs d'un bal. Tout entière [8] à ces tristes pensées, la rose penchait languissamment la tête, et elle sentit qu'elle se détachait des cheveux soyeux [9] de la jeune fille; sa chute fut déterminée par un mouvement un peu brusque, et elle alla tomber derrière les riches banquettes [10] sur lesquelles s'asseyaient les jeunes danseuses. Epuisée [11] par tant d'émotions, étourdie par le tumulte du bal, elle s'endormit, et c'est ainsi que se passa sa première journée.

Lorsqu'elle se réveilla, le soleil frappait aux vitres [12], et une pauvre femme qui aidait les domestiques, les jours de réunion, à réparer le désordre causé par le bal, se trouvait alors dans le salon. Cette femme aperçut la rose, moins fraîche que la veille, mais si belle encore qu'elle la ramassa [13]

1 pensierosa — 2 liete risate — 3 vòglio — 4 molti lampadari — 5 gentili tolette — 6 intrecciata — 7 l'incanto — 8 in preda — 9 mòrbidi capelli — 10 sgabelli — 11 spossata — 12 dardeggiava i suoi raggi sui vetri — 13 raccattò.

et la considéra avec attention. Quelle belle fleur! dit-elle, je vais l'apporter à ma pauvre enfant; elle aime tant les roses que la vue de celle-ci lui fera peut-être du bien.

La rose, emportée par la pauvre femme, fut montée dans une mansarde [1] où une jeune fille, belle encore, mais pâle et malade de découragement [2], gisait sur un misérable grabat [3].

Touchée de la tristesse de la jeune fille, la rose blanche lui parla dans son langage; elle lui parla des anges si purs du ciel, de Dieu qui veille sur toutes les créatures. Elle fut comprise, sans doute, car la jeune fille versa un torrent de larmes et rêva longtemps. Enfin quelques couleurs reparurent sur ses joues que le désespoir avait flétries, et elle appela sa mère: « Mère, lui dit-elle, j'ai cessé de souffrir, je sens l'espoir renaître en moi, maintenant j'aurai du courage, je travaillerai; et, j'en ai le pressentiment, nous ne serons pas toujours malheureuses, j'avais douté de la bonté de Dieu, mais maintenant je crois et je vivrai. »

La jeune fille s'endormit et la rose se recueillit en elle-même, commençant à comprendre que Dieu se sert quelquefois de la plus faible de ses créatures pour accomplir ses desseins; le lendemain, la jeune fille voulut se lever; sa mère vint soutenir sa marche chancelante [4]; elles s'acheminèrent vers l'église, et la jeune fille alla s'agenouiller au pied du saint autel. « O mon Dieu, disait-elle avec ferveur, tu m'as guérie et je n'ai rien à t'offrir, rien que mon coeur qui te restera désormais fidèle, et cette humble fleur dont la vue a réveillé dans mon âme l'espérance et ta sainte religion. »

La prière de la rose était exaucée, elle était heureuse au-delà de ses vœux, car elle avait ramené une âme à Dieu sur la terre, et sa tâche était remplie.

1 soffitta — 2 per abbattimento d'ànimo — 3 lettùccio — 4 vacillanti suoi passi.

L'AVARE AUX ENFERS[1]

Un Avare étant mort descend au noir rivage.
Ne voulant pas payer l'impôt pour le passage [2],
Que fait notre Harpagon? Il se jette à la nage [3],
Et traverse sans peur le Styx et l'Achéron [4]
A la barbe du vieux Caron [5].
Mais Pluton [6], pour punir cet acte d'avarice,
Ordonne qu'à l'instant on invente un supplice
Horrible, inouï [7] jusqu'alors.
On saisit le coupable, à Minos [8] on le livre,
Et le juge d'enfer le condamne à revivre,
Afin qu'il aille voir, loin du pays des morts,
Comment ses héritiers [9] dispersent [10] ses trésors.

LE BAS-BLEU [11]

On ignore l'origine du mot *blas-bleu* dont on se sert pour désigner une femme auteur [12] prétentieuse et souvent pédante. Le rôle [13] de *bas-bleu* est le pire qu'une femme honnête puisse jouer dans le monde [14], quand le *bas-bleu* y est reçu. Le monde a peu d'estime pour lui. parce que c'est un être qui n'a gardé [15] de la femme que les défauts, et qui n'a pris de l'homme que l'enflure de la vanité littéraire, les ridicules [16] et quelquefois les mauvaises habitudes. Le bas-bleu se met trop souvent au-dessus des prejugés; et pour faire étalage [17] d'une philosophie qu'il n'a pas, il paraît souvent plus mauvais qu'il ne l'est. L'homme doit se mettre au-dessus des préjugés, et la femme s'y soumettre, a dit M.me Necker.

La femme qui a un grand et véritable talent prend le nom d'*homme de lettres* [18], d'*auteur* [19], d'*écrivain* [20]. Il y en a quelques-unes de ces femmes, mais elles sont bien rares, et com-

1 inferno — 2 l'imposta di pedàggio — 3 a nuoto — 4 lo Stige e l'Acheronte — 5 Caronte — 6 Plutone — 7 inaudito — 8 Minosse (giùdice dell'inferno) — 9 eredi — 10 sciùpano — 11 la saccente — 12 che dà alla stampa - 13 la parte — 14 rappresentare nella società — 15 conservato — 16 ridicolosità — 17 per isfoggiare — 18 letterata — 19 autrice — 20 scrittora.

me leur âme et leur talent sont viriles, en parlant d'elles, les français disent: Ces dames sont *hommes de lettres* et non pas *femmes de lettres.* — Malgré cela [1], il est plus honorable pour une femme de jouir dans le monde le rôle de bonne mère de famille et de femme d'ordre, que celui de femme auteur. Rien de si rare que la femme *homme de lettres* et pourtant tous les blas-bleus prétendent à ce titre, quoique les *bas-bleus,* pour la plupart, le soient plus par vanité que par conviction de leur talent.

Il y a encore le *bas-bleu politique,* pauvre femme à laquelle la vanité de passer pour politique dans le monde a fait perdre la tête; et c'est l'espèce la plus méprisable de toutes. Le *bas-bleu politique* est ennuieux, vaniteux, sot, sans l'ombre de jugement et parfois même immoral. Posez-lui telle question que vous voudrez [2], vous êtes sûr qu'il la résoudra dans le sens le plus ridicule. A tout moment il vous répètera: « Si jétais ministre, si j'étais gouvernement je ferais ceci, je ferais cela, etc. » Cette femme qui n'a jamais su gouverner ni sa fortune, ni sa maison, ni ses enfants, a la stupidité de à se croire capable de gouverner l'État. — Cela fait penser gros Jean le berger [3] qui disait: « Si j'étais roi, je n'irais garder mes vaches [4] qu'à cheval. »

Si une femme possède un véritable talent, qu'elle s'en réjouisse dans l'unique pensée qu'il lui servira pour l'éducation de ses enfants. Dans tous les cas qu'elle reste modeste et qu'elle se défie des illusions de l'amour propre. — Heureuse! mille fois heureuse! la femme assez intelligente pour ne pas chercher son bonheur hors de son ménage et de la vie de famille.

LE CHAT ET LE CUISINIER [5]

Dans un garde-manger [6] que dévastaient les rats
Un cuisinier, moins prudent que fidèle,
Avait placé pour sentinelle
Son favori Mignon [7], qui du peuple des chats
Était le plus parfait modèle.

1 ciò non ostante — 2 proponètele qualunque quesito — 3 Giovannone il mandriano — 4 custodire il mio armento — 5 cuoco — 7 dispensa — 3 miccio prediletto.

C'etait pour le gardien un poste périlleux :
Le fumet [1] d'un pâté [2] troublait [3] sa conscience ,
Et l'appétit du drôle était fort chatouilleux [4].
Mignon pourtant fait bonne contenance [5],
Il se lèche la patte [6], il se frotte les yeux,
Il approche, il recule [7], il se roule [8], il s'allonge [9] ;
Et par mille contorsion [10]
Cherche à se délivrer de ses tentations.
Mais de son maître, hélas ! l'absence se prolonge,
Tout s'use [11] avec le temps, même la loyauté ;
Et la faim de Mignon a longtemps résisté ;
Il gratte la terrine ; et puis fait une pause ;
Sa patte sur le bord nonchalamment [12] se pose ;
Il jette sur la croûte un regard de côté [13],
Il flaire [14] le couvercle, il le lève, il s'arrête ;
Il tourne et retourne la tête ;
Mais son palais en est fort humecté [15],
Et par ce jeu fatal sa langue affriandée [16] ;
Sa dent même s'est hasardée [17].
Bref [18], la faim l'emporte sur la fidélité ;
Et quand le cuisinier revint à son service,
Il ne trouva plus dans l'office [19]
Que les débris [20] dc son pâté.
Je crois à la vertu, mais clle est bien fragile ;
Elle a dans l'intérêt et surtout dans la faim
Deux puissants ennemis que je cite entre mille.
Leur résister jusqu'à la fin
Est chose rare et difficile,
Il faudrait l'enfermer dans un étui d'airain [21],
Et nous ne sommes que d'argille [22].

1 il profumo — 2 pasticcio — 3 turbava — 4 lo stuzzicava assai — 5 tiene duro — 6 lecca la zampa — 7 si fa indietro — 8 si aggomitola — 9 si distende — 10 modacci — 11 si lògora — 12 svogliatamente — 13 di sbieco — 14 fiuta — 15 gli viene l'aquolina in bocca — 16 aliecornita — 17 i denti si sono posti al cimento — 18 in somma — 19 dispensa — 20 avanzi — 21 bronzo — 22 creta.

CHANT DE LA NATURE

L'univers est une lyre qui chante la gloire de l'Éternel. Chaque grain de poussière d'or qui se balance [1] dans le rayon solaire chante la gloire et la beauté de l'Éternel ; chaque goutte de rosée qui brille sur chaque brin [2] d'herbe chante la gloire et la beauté de l'Éternel ; chaque flot du rivage, chaque roche. chaque brin de mousse [3], chaque insecte chante la gloire et la beauté de l'Éternel !

Et le soleil de la terre, et la lune pâle, et les vastes planètes, et tous les soleils de l'infini avec les mondes innombrables qu'ils éclairent, et les splendeurs de l'éther [4] étincelant et les abimes incommensurables de l'empyrée entendent la voix du grain de sable qui roule sur la pente [5] de la montagne, la voix que l'insecte produit en dépliant son aile diaprée [6], la voix de la fleur qui sèche et éclate en laissant tomber sa graine, la voix de la feuille qui se dilate en buvant la goutte de rosée, et l'Éternel entend toutes les voix de la lyre universelle. Il entend notre voix aussi bien que celle des constellations ; car rien n'est petit pour Celui devant lequel rien n'est grand, et rien n'est méprisabile pour Celui qui a tout créé.

HISTOIRE D'UNE ÉPINGLE [7]

« O mes sœurs les épingles, que j'étais fine, droite, brillante et pointue [8], quand je sortis des mains d'un ouvrier, mon créateur ! Aussi, je l'avoue, la coquetterie [9] fut ma première pensée: une goutte d'eau tomba près de moi: je me regardai dans ce petit miroir en miniature. Éblouie [10] de ma beauté, comme un nuoveau Narcisse, je voyais mon avenir couleur de rose. Mon imagination me représentait, servant à attacher la décoration d'un savant, d'un artiste ou d'un guerrier. Mais, pendant que je faisais ces beaux rêves, mon maître, cet ouvrier qui m'avait créée, me plaçait tout simplement, ô déception [11] amère! chez un prosaïque mercier [12].

1 ondèggia — 2 filo — 3 fibrolina di musco — 4 ètere — 5 pendìo — 6 screziata
7 spillo — 8 di punta acuta — 9 civetterìa — 10 offuscata — 11 disinganno — 12 presso un prosàico merciaiolo.

Adieu mes douces illusions, mes charmantes espérances! Je fus enfouie [1] dans une boîte avec mes sœurs infortunées. Pauvre petite innocente, je connaissais déjà les tourments d'un cachot [2]! pas un rayon de soleil, pas un joyeux rire ne venait me rendre la gaîté [3]; mais j'avais pour moi ma jeunesse et l'espérance, ces deux bons génies qui veillaient à mon bonheur. Je m'ennuyais et je souffrais dans cette prison. O vous, chères petites épingles qui ne connaissez que les coupes dorées et les pelotes [4] élégantes, vous ne pouvez comprendre mes angoisses. »

Un jour, le jour le plus aimable du calendrier, jour de joie inattendue, une main ouvrit les portes de ma prison. Je la bénis de tout mon cœur, je me la représentais blanche et gracieuse, cette angélique main qui me rendait le bonheur; mais, hélas! les anges terrestres sont souvent bien laids! cette main, rude et grossière, n'était autre que celle.... du mercier.

Une jeune femme à l'air vif et enjoué [5], à la mise [6] simple, à la figure fraîche et piquante [7], demandait à voir une boîte d'épingles. Elle choisit celle qui me renfermait, et ce mercier que je venais de bénir, trafiqua de ma destinée; il me vendit, l'infâme! il prenait Milan pour le centre de l'Afrique: il faisait la traite des épingles. Ma nouvelle maîtresse referma la porte de ma prison qui se rouvrit bientôt chez elle. J'appartenais à une couturière; j'étais au milieu d'un atelier.

Mes sœurs et moi, toutes habitantes de cette boîte maudite, nous fûmes reçues avec joie par les gentilles ouvrières. Nous allions leur être bien utiles. On me cajola [8] dans ce charmant atelier; on me faisait passer de main en main; c'était à qui me possèderait. Je servais à Blanche pour préparer une robe, à Rose pour disposer un patron [9], à Marguerite pour attacher son ouvrage. Que de folies, que d'espièglerie [10], que de chansonnettes! car les ouvrières étaient gaies comme des pinsons, et travailleuses comme des abeilles.... qui craignent de se fatiguer. Quelle douce existence je menais au milieu du velours et de la soie, des dentelles et

1 riposta — 2 nero càrcere — 3 giocondità — 4 torselli — 5 di modi vivaci e allegri — 6 in vestito — 7 dall'aspetto fresco e geniale — 8 fui vezzeggiata — 9 modello — 10 furberie.

des éclats de rire! Un jour que j'admirais un délicieux corsage que l'on venait de préparer, je fus tirée de ma contemplation par ma maîtresse qui me prit avec quelques-unes de mes sœurs pour aller essayer ce petit chef-d'œuvre de l'aiguille. Après avoir traversé bien des rues que je ne connaissais pas — j'étais si jeune! — ma maîtresse, cent fois poussée, coudoyée [1], heurtée, effrayée, presque écrasée par les passants, les paniers, les chiens et les voitures, arrive enfin avec moi chez son impatiente pratique [2].

Imaginez-vous, épingles de ma connaissance, une jeune et jolie femme de vingt ans à peine, qui nous reçoit le sourire sur les lèvres. Une vieille épingle, qui était près de moi et qui avait beaucoup d'expérience, me dit que c'était parce que nous venions lui essayer une robe de bal. Ne me parlez pas de l'humanité féminine, elle n'aime que la toilette: nous valons bien mieux qu'elle. La couturière, après s'être servie de moi pour attacher [3] le corsage, eut la cruauté de me laisser tomber.

Je bénis mille fois la jeune femme qui avait fait mettre un tapis dans son boudoir; sans cela, la secousse eût été rude et j'aurais pu me briser la tête. Mais, grâce à cet officieux tapis, je perdis seulement connaissance [4]. Quand je revins à moi, la couturière était partie. J'étais seule avec la jeune élégante. Mais j'étais si brillante, et ma tête était si gracieuse que ma nouvelle maîtresse me remarqua; elle me ramassa et me mit dans une jolie coupe de porcelaine peinte. C'était un bien bel appartement pour moi. Au bout de quelques jours de bonheur, pendant lesquels je ne voyais que des épingles du beau monde [5], toutes fort distinguées bien entendu, je sortis de mon appartement pour aider ma charmante maitresse à sa toilette. J'attachai un nœud de ruban à son corsage de bal; et, femme de chambre désintéressée, je ne réclamai jamais mes gages. Nous voici donc toutes deux au milieu d'une réunion brillante: fleurs, rubans, gaze, diamants, dentelles, formaient un élégant chaos [6]. J'étais tout étourdie du bruit de l'orchestre, la valse me faisait tourner la tête. Mais j'étais bien heureuse, lorsqu'une épin-

1 spinta, rispinta a gomitate — 2 avventora — 3 appuntare — 4 non ebbi che uno svenimento — 5 dell'alta società — 6 caos.

gle dorée, qui attachait la cravate d'un danseur, venait m'inviter ainsi que ma maîtresse pour la première polka. Je regardais avec dédain les pauvres petites épingles de ma connaissance qui, reléguées sur une vilaine toilette [1] ou sur une laide personne, bâillaient d'ennui, et, de rage, piquaient leur maîtresse. Mais, hélas! heure fatale, trois heures du matin [2] sonnèrent. Je partis toute fatiguée, et, en rentrant chez elle, la jeune femme, ne songeant qu'à la fête qu'elle venait de quitter, m'oublia et me laissa traîner [3] sur un meuble. Le lendemain matin, la cuisinière, qui venait ce jour-là par extraordinaire aider le domestique à faire [4] les appartements, me saisit brusquement [5] pour attacher son fichu de couleur, puis elle m'emporta... dans sa cuisine!

O jolies épingles, que seriez-vous devenues à ma place? Quel changement de situation! de maîtresse je devins servante!! Mon élégante coupe, où étais-tu? Hélas! je ne te voyais plus que dans mon souvenir; je n'apercevais plus que bien rarement les traits fins et délicats de ma gracieuse maîtresse. Je n'entendais plus que la grosse voix de la grosse fille [6] qui grommelait [7] toute la journée. Que je la détestais! Tout à coup il me vint une idée lumineuse: je me souvins que la nature a donné à chacun de quoi se défendre: le chien a ses dents, la chèvre a ses cornes, la rose a ses épines, et l'épingle... a sa pointe. Je me mis bravement à l'œuvre; je piquai avec vigueur mon insupportable maîtresse; mais hélas! cette main, habituée aux rudes travaux, était devenue insensible: il eût presque fallu Durandal [8], l'épée de Roland [9], pour lui chatouiller l'épiderme [10]. C'en est fait! il me faut vivre dans la cuisine, ce palais de la sauce, ce boudoir des entremets [11]. J'aurais de bon cœur cédé ma place à quelque gastronome.

Un beau jour, mon cordon-bleu [12] changea de maître. Malheureusement, elle ne m'oublia pas, et nous voilà toutes deux entrant en service chez un avocat général, homme excellent, mais profondément ennuyeux. Jeanne, dit-il un

1 tolettùccia — 2 le tre dopo mezzanotte — 3 lasciàndomi esposta — 4 assettare — 5 sgarbatamente — 6 il vocione della paffuta serva — 7 brontolava — 8 durlindana — 9 Orlando — 10 vellicarle la pelle — 11 gabinetto degl'intingoli — 12... (*soprannome che in linguaggio famigliare si dà ad una* brava cuoca).

jour à sa cuisinière, vite une épingle pour attacher mon rabat [1]. Et Jeanne me donna sans aucun regret; car, apprenez-le, pauvres petites épingles, jamais, dans le cours de ma vie, personne ne s'intéressa à mon sort; je ne voyais que froideur et indifférence! Quand je n'étais plus utile, on m'abandonnait. O vous qui avez le cœur sensible, laissez couler une larme pour la pauvre infortunée!

Cependant, je me consolai promptement et je partis pour l'audience. Je faillis mourir d'ennui pendant la route: l'avocat général, qui faisait les choses en conscience, déclama son discours durant tout le trajet. Et ce discours était long!...

Enfin, après une heure de marche et de déclamation, nous arrivons au palais [2]. Je frissonnai de peur en me voyant au milieu de tous ces accusés: voleurs, malfaiteurs, faussaires, assassins.... Jugez en quelle compagnie je me trouvais là, moi qui n'avais jamais fait de mal, excepté quelques petites égratignures [3], ce qui ne m'aurait probablement pas fait traduire en [4] cour d'assises.

Pendant les débats interminables, je bâillai à ma manière, je fis des signes d'intelligence à mes sœurs qui se trouvaient là; l'ennui finit par m'endormir.

Enfin la séance est levée, et nous voilà dehors. Tout à coup, à l'angle de la rue, nous apercevons un pauvre homme qui paraît accablé par la souffrance [5]. Mon maître, aussi empressé de secourir la misère que de châtier le crime, s'approche et voit une large blessure que venait de se faire à la main droite, le malheureux ouvrier, soutien de sa famille. La main droite blessée, c'était pour lui le travail de moins, et, par conséquent, le pain et la vie de moins aussi. L'avocat général fit alors plus que saint Martin: il ne donna pas la moitié de son manteau, mais son mouchoir tout entier, dont il enveloppa la main du pauvre homme, et me prenant aussitôt, il attacha ce bandage [6], improvisé par une douce charité. Puis, après avoir donné quelques secours à l'ouvrier, il partit, se dérobant [7] aux témoignages de sa reconnaissance. Je me trouvai encore plus heureuse qu'au bal et que dans ma coupe dorée; car, dans ces instants de

1 le mie facciuole — 2 palazzo di giustizia — 3 graffiature — 4 tradurre davanti alla — 5 in preda al dolore — 6 benda — 7 togliendosi.

bonheur, j'avais pour moi la danse, la gaîté, le luxe; mais actuellement j'étais utile, je faisais le bien; aussi ma joie fut-elle bien plus grande. J'attachais autrefois un nœud à une robe de bal; j'avais été une épingle du monde, mais maintenant j'attachais un bandage: j'étais une épingle, *sœur de charité.* Chaque fois que l'ouvrier disait avec bonheur: « Je me sens beaucoup mieux, » ou bien que sa femme, toute contente, s'approchait de lui en disant: « Ta blessure va bientôt se fermer; tu pourras encore gagner le pain de chaque jour, » ces paroles étaient pour moi de la reconnaissance. Aussi préférais-je mon sort à celui de toutes les épingles dorées qui rattachent un magnifique cachemire ou une voilette en point d'Angleterre [1]. J'avais perdu ma charmante jeunesse, ce ravissant trésor: je retrouvais la charité, trésor plus précieux encore. Je remplis dignement ma simple mission d'épingle garde-malade [2]; je me dévouai tout entière au pauvre blessé. Aussi, les veilles continuelles et les soins de tous les instants ne tardèrent pas à m'affaiblir. Et puis je commençais à devenir vieille, j'avais depuis longtemps perdu l'éclat de ma jeunesse: la tâche qui me fut confiée d'attacher des cataplasmes acheva de ruiner ma santé. Je devins terne et rouillée [3]; à force de dévoûment, j'étais tombée malade.

C'était un matin du mois de décembre: la petite famille de l'ouvrier était toute joyeuse, car la blessure venait d'être cicatrisée. L'aisance allait revenir en même temps que le travail. La pauvre femme, tout heureuse, d'une main enlève délicatement le bandage; de l'autre, ô ingratitude humaine, pour payer mes services, ma charité et mon dévoûment, elle me saisit, moi qui avais vieilli si vite, et qui étais devenue laide en soignant son mari, et, l'ingrate, la cruelle, l'infâme... me jeta dans le feu.

Cette pauvre épingle qui m'a confié l'histoire que je vous raconte aujourd'hui, est digne en tous points [4] de l'estime générale. Vous avez pu le voir, elle fut toujours honnête et mourut en martyre: elle donna sa vie pour secourir l'humanité. La Jeanne d'Arc [5] des épingles périt sur le bûcher [6] qu'avait allumé l'ouvrière.

1 trina inglese — 2 infermiera — 3 senza lustro e arrugginita — 4 sotto ogni riguardo — 5 Giovanna d'Arco — 6 rogo.

Une personne qui se rappelait l'épitaphe de Sylla, écrivit ainsi celle de mon héroïne:

Nul n'aida tant ses amis,
Nul ne piqua tant ses ennemis.

L'ÉDUCATION DU LION

Enfin le roi lion venait d'avoir un fils;
Partout dans ses états on se livrait en proie [1]
Aux transports éclatans d'une bruyante joie [2]:
Les rois heureux ont tant d'amis!
Sire lion [3], monarque sage,
Songeait à confier son enfant bien-aimé
Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau [4] fît son apprentissage.
Vous jugez qu'un choix pareil
Est d'assez grande importance,
Pour que long-temps on y pense.
Le monarque indécis assemble son conseil:
En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, et supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva: Sire, dit-il, les rois
N'ont de grandeur que par la guerre:
Il faut que votre fils soit l'effroi [5] de la terre:
Faites donc tomber votre choix
Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint après vous des hôtes [6] de ces bois.
Votre fils saura tout, s'il sait être invincible.
L'ours fut de cet avis: il ajouta pourtant
Qu'il fallait un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance [7]

1 si dava in preda — 2 giòia rumorosa — 3 sua maestà il leone — 4 lioncello — 5 spavento — 6 òspiti — 7 il valore.

Et mettre à profit ses exploits [1].
Après l'ours, le renard s'explique,
Et soutient que la politique
Est le premier talent des rois;
Qu'il faut donc un Mentor d'une finesse [2] extrême
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi chacun, sans se nommer,
Clairement s'indiqua soi-même:
De semblables conseils sont communs à la cour.
Enfin le chien parle à son tour:
Sire, dit-il, je sais qu'il faut faire la guerre,
Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret [3]
L'art de tromper ne me plait guère:
Je connais un plus beau secret.
Pour rendre heureux l'état, pour en être le père,
Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,
Dans une dépendance entière,
Ce secret, c'est de les aimer.
Voilà pour bien régner la science suprême;
Et si vous désirez la voir dans votre fils,
Sire, montrez-la-lui vous-même.
Tout le conseil resta muet à cet avis.
Le lion court au chien: Ami, je te confie
Le bonheur de l'état ct celui de ma vie;
Prends mon fils, sois son maître, et, loin de tout flatteur,
S'il se peut, va former son cœur.
Il dit, et le chien part avec le jeune prince.
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien,
Son parent éloigné. De province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère,
Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par la panthère,
Partout le faible terrassé,
Le bœuf [4] travaillant sans salaire,
Et le singe [5] récompensé.

1 le sue gesta — 2 astùzia — 3 suo mal grado — 4 il bue (*l'operàio*) — 5 la scimmia (*i buffoni*).

Le jeune lionceau frémissait de colère:
Mon père, disait-il, de pareils attentats
Sont-ils connus du roi? Comment pourraient-ils l'être?
Disait le chien: les grands approchent seuls du maître,
Et les mangés [1] ne parlent pas.
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,
Notre jeune lion devenait tous les jours
Vertueux et prudent; car c'est l'expérience
Qui corrige, et non les discours.
A cette bonne école il acquit avec l'âge
Sagesse, esprit, force et raison.
Que lui fallait-il davantage?
Il ignorait pourtant encore qu'il fût lion;
Lorsqu'un jour qu'il parlait de sa reconnaissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paraissant tout à coup, contre le chien s'avance.
Le lionceau plus prompt s'élance,
Il hérisse ses crins, il rugit de fureur,
Bat ses flancs de sa queue, et ses griffes [2] sanglantes
Ont bientôt dispersé les entrailles [3] fumantes
De son redoutable ennemi.
A peine il est vainqueur qu'il court à son ami:
Oh! Quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie!
Mais quel est mon étonnement!
Sais-tu que l'amitié, dans cet heureux moment,
M'a donné d'un lion la force et la furie?
Vous l'êtes, mon cher fils, oui, vous êtes mon roi,
Dit le chien tout baigné de larmes [4].
Le voilà donc venu, ce moment plein de charmes,
Où, vous rendant enfin tout ce que je vous dois,
Je peux vous dévoiler un important mystère!
Retournons à la cour, mes travaux sont finis.
Cher prince, malgré moi cependant je gémis,
Je pleure; pardonnez, tout l'état trouve un père,
Et moi je vais perdre mon fils.

1 i mangiati (*le vittime*) — 3 unghioni — 3 viscere — 4 cogli occhi molli di pianto.

JEAN VALJEAN

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entrait dans la petite ville de D —. Les rares habitants qui se trouvaient, en ce moment, à leurs fenêtres ou sur le seuil de leurs maisons, regardaient ce voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable. C'était un homme de moyenne taille, trapu et robuste, dans la force de l'âge. Il pouvait avoir quarante-six ou quarante-huit ans. Une casquette à visière de cuir rabattue cachait en partie son visage brûlé par le soleil et le hâle et ruisselant de sueur. Sa chemise de grosse toile jaune, rattachée au col par une petite ancre d'argent, laissait voir sa poitrine velue; il avait une cravate, tordue en corde, un pantalon de coutil bleu, usé et râpé, blanc à un genou, troué à l'autre, une vieille blouse grise en haillons, rapiécée à l'un des coudes d'un morceau de drap vert cousu avec de la ficelle, sur le dos un sac de soldat fort plein, bien bouclé et tout neuf, à la main un énorme bâton noueux, les pieds sans bas dans des souliers ferrés, la tête tondue et la barbe longue.

La sueur, la chaleur, le voyage à pied, la poussière, ajoutaient je ne sais quoi de sordide à cet ensemble délabré.

Les cheveux étaient ras, et pourtant hérissés; car ils commençaient à pousser un peu et semblaient n'avoir pas été coupés depuis quelque temps.

Personne ne le connaissait. Ce n'était évidemment qu'un passant. D'où venait-il? Du midi. Des bords de la mer peut-être. Car il faisait son entrée dans D — par la même rue qui sept mois auparavant avait vu passer l'empereur Napoléon allant de Cannes à Paris. Cet homme avait dû marcher tout le jour. Il paraissait très-fatigué. Des femmes de l'ancien bourg qui est au bas de la ville l'avaient vu s'arrêter sous les arbres du boulevard Gassendi et boire à la fontaine

qui est à l'extrémité de la promenade. Il fallait qu'il eût bien soif, car des enfants qui le suivaient le virent encore s'arrêter et boire, deux cents pas plus loin, à la fontaine de la place du marché.

Arrivé au coin de la rue Poichevert, il tourna à gauche et se dirigea vers la mairie. Il y entra; puis sortit un quart d'heure après. Un gendarme était assis près de la porte sur le banc de pierre où le général Drouot monta le 4 mars pour lire à la foule effarée des habitans de D — la proclamation du golfe Juan. L'homme ôta sa casquette et salua humblement le gendarme.

Le gendarme, sans répondre à son salut, le regarda avec attention, le suivit quelque temps des yeux, puis entra dans la maison de ville.

Il y avait alors à D — une belle auberge à l'enseigne de la Croix-de-Colbas. Cette auberge avait pour hôtelier un nommé Jacquin Labarre.

L'homme se dirigea vers cette auberge qui était la meilleure du pays. Il entra dans la cuisine, laquelle s'ouvrait de plain-pied sur la rue. Tous les fourneaux étaient allumés; un grand feu flambait gaiment dans la cheminée. L'hôte, qui était en même temps le chef, allait de l'âtre aux casseroles, fort occupé et surveillant un excellent diner destiné à des rouliers qu'on entendait rire et parler à grand bruit dans une salle voisine.

L'hôte, entendant la porte s'ouvrir et entrer un nouveau venu, dit sans lever les yeux de ses fourneaux:

— Que veut monsieur?

— Manger et coucher, dit l'homme.

— Rien de plus facile, reprit l'hôte. En ce moment il tourna la tête, embrassa d'un coup d'œil tout l'ensemble du voyageur, et ajouta: en payant.

L'homme tira une grosse bourse de cuir de la poche de sa blouse et répondit: — J'ai de l'argent.

— En ce cas on est à vous, dit l'hôte.

L'homme remit sa bourse en poche, se déchargea de son sac, le posa à terre près de la porte, garda son bâton à la main et alla s'asseoir sur une escabelle basse près du feu. D. — est dans la montagne. Les soirées d'octobre y sont froides.

Cependant, tout en allant et venant, l'hôte considérait le voyageur. — Dîne-t-on bientôt? dit l'homme.

— Tout à l'heure, dit l'hôte.

Pendant que le nouveau venu se chauffait le dos tourné, le digne aubergiste Jacquin Labarre tira un crayon de sa poche, puis il déchira le coin d'un vieux journal qui traînait sur une petite table près de la fenêtre. Sur la marge blanche il écrivit une ligne ou deux, plia sans cacheter et remit ce chiffon de papier à un enfant qui paraissait lui servir tout à la fois de marmiton et de laquais. L'aubergiste dit un mot à l'oreille du marmiton, et l'enfant partit en courant dans la direction de la mairie.

Le voyageur n'avait rien vu de tout cela.

Il demanda encore une fois: — Dîne-t-on bientôt?

— Tout à l'heure, dit l'hôte.

L'enfant revint. Il rapportait le papier. L'hôte le déplia avec empressement, comme quelqu'un qui attend une réponse. Il parut lire attentivement, puis hocha la tête et resta un moment pensif. Enfin il fit un pas vers le voyageur qui semblait plongé dans des réflexions peu sereines.

— Monsieur, dit-il, je ne puis vous recevoir.

L'homme se dressa à demi sur son séant.

— Comment? avez-vous peur que je ne paie pas? voulez-vous que je paie d'avance? J'ai de l'argent, vous dis-je.

— Ce n'est pas celà. — Quoi donc?

— Vous avez de l'argent... — Oui, dit l'homme.

— Et moi, dit l'hôte, je n'ai pas de chambre.

L'homme reprit tranquillement: — Mettez-moi à l'écurie.

— Je ne puis. — Pourquoi?

— Les chevaux prennent toute la place.

— Eh bien! repart l'homme, un coin dans le grenier. Une botte de paille. Nous verrons cela après dîner.

— Je ne puis vous donner à dîner.

Cette déclaration, faite d'un ton mesuré, mais ferme, parut grave à l'étranger. Il se leva.

— Ah bah! mais je meurs de faim, moi. J'ai marché dès le soleil levé. J'ai fait douze lieues. Je paie. Je veux manger.

— Je n'ai rien, dit l'hôte.

L'homme éclata de rire, et se tourna vers la cheminée et les fourneaux: — Rien! et tout cela?

— Tout cela m'est retenu.
— Par qui? — Par ces messieurs les rouliers.
— Combien sont-ils? — Douze.
— Il y a là à manger pour vingt.
— Ils ont tout retenu et tout payé d'avance
L'homme se rassit et dit sans hausser la voix:
— Je suis à l'auberge, j'ai faim et je reste.
L'hôte alors se pencha à son oreille, et lui dit d'un accent qui le fit tressaillir: — Allez-vous-en.
Le voyageur était courbé en cet instant et poussait quelques braises dans le feu avec le bout ferré de son bâton, il se retourna vivement et, comme il ouvrait la bouche pour répliquer, l'hôte le regarda fixement et ajouta toujours à voix basse: — Tenez, assez de paroles comme cela. Voulez-vous que je vous dise votre nom? Vous vous appelez Jean Valjean. Maintenant voulez-vous que je vous dise qui vous êtes? En vous voyant entrer, je me suis douté de quelque chose, j'ai envoyé à la mairie, et voici ce qu'on m'a répondu. Savez-vous lire?
En parlant ainsi il tendait à l'étranger, tout déplié, le papier qui venait de voyager de l'auberge à la mairie et de la mairie à l'auberge. L'homme y jeta un regard. L'aubergiste reprit après un silence:
— J'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde. Allez-vous-en.
L'homme baissa la tête, ramassa le sac qu'il avait déposé à terre, et s'en alla.
Il prit la grande rue. Il marchait devant lui au hasard, rasant de près les maisons comme un homme humilié et triste. Il ne se retourna pas une seule fois. S'il s'était retourné, il aurait vu l'aubergiste de la Croix-de-Colbas sur le seuil de sa porte, entouré de tous les voyageurs de son auberge et de tous les passants de la rue, parlant vivement et le désignant du doigt; et, aux regards de défiance et d'effroi du groupe, il aurait deviné qu'avant peu son arrivée serait l'événement de toute la ville.
Il ne vit rien de tout cela. Les gens accablés ne regardent pas derrière eux. Ils ne savent que trop que le mauvais sort les suit.
Il chemina ainsi quelque temps, marchant toujours, allant

à l'aventure par des rues qu'il ne connaissait pas, oubliant la fatigue, come cela arrive dans la tristesse. Tout à coup il sentit vivement la faim. La nuit approchait. Il regarda autour de lui pour voir s'il ne découvrirait pas quelque gite.

La belle hôtellerie s'était fermée pour lui; il cherchait quelque cabaret bien humble, quelque bouge bien pauvre.

Précisément une lumière s'allumait au bout de la rue; une branche de pin, pendue à une potence en fer, se dessinait sur le ciel blanc du crépuscule. Il y alla.

C'était en effet un cabaret. Le cabaret qui est dans la rue de Chaffaut.

Le voyageur s'arrêta un moment, et regarda par la vitre l'intérieur de la salle basse du cabaret, éclairée par une petite lampe sur une table et par un grand feu dans la cheminée. Quelques hommes y buvaient. L'hôte se chauffait. La flamme faisait bruire une marmite de fer accrochée à une cremaillère.

On entre dans ce cabaret, qui est aussi une espèce d'auberge, par deux portes. L'une donne sur la rue, l'autre s'ouvre sur une petite cour pleine de fumier.

Le voyageur n'osa pas entrer par la porte de la rue. Il se glissa dans la cour, s'arrêta encore, puis leva timidement le loquet et poussa la porte.

— Qui va là? dit le maître.

— Quelqu'un qui voudrait souper et coucher.

— C'est bon. Ici on soupe et on couche.

Il entra. Tous les gens qui buvaient se retournèrent. La lampe l'éclairait d'un côté, le feu de l'autre. On l'examina quelque temps pendant qu'il défaisait son sac.

L'hôte lui dit: — Voilà du feu. Le souper cuit dans la marmite. Venez vous chauffer, camarade.

Il alla s'asseoir près de l'âtre. Il allongea devant le feu ses pieds meurtris par la fatigue; une bonne odeur sortait de la marmite. Tout ce qu'on pouvait distinguer de son visage sous sa casquette baissée prit une vague apparence de bien-être mêlée à cet autre aspect si poignant que donne l'habitude de la souffrance.

C'était d'ailleurs un profil ferme, énergique et triste. Cette physionomie était étrangement composée; elle commençait par paraitre humble et finissait par sembler sévère. L'œil

luisait sous les sourcils comme un feu sous une broussaille.

Cependant un des hommes attablés était un poissonnier qui, avant d'entrer au cabaret de la rue de Chaffaut, était allé mettre son cheval à l'écurie, chez Labarre. Le hasard faisait que le matin même il avait rencontré cet étranger de mauvaise mine. Or, en le rencontrant, l'homme, qui paraissait déjà très-fatigué, lui avait demandé de le prendre en croupe, à quoi le poissonnier n'avait répondu qu'en doublant le pas. Ce poissonnier faisait partie, une demi-heure auparavant, du groupe qui entourait Jacquin Labarre, et lui-même avait raconté sa désagréable rencontre du matin aux gens de la Croix-de-Colbas. Il fit de sa place au cabaretier un signe imperceptible. Le cabaretier vint à lui. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse. L'homme était retombé dans ses réflexions.

Le cabaretier revint à la cheminée, posa brusquement sa main sur l'épaule de l'homme et lui dit:

— Tu vas t'en aller d'ici.

L'étranger se retourna et répondit avec douceur: — Ah! vous savez?... — Oui.

— On m'a renvoyé de l'autre auberge.

— Et l'on te chasse de celle-ci.

— Où voulez-vous que j'aille? — Ailleurs.

L'homme prit son bâton et son sac, et s'en alla.

Comme il sortait, quelques enfants qui l'avaient suivi depuis la Croix-de-Colbas et qui semblaient l'attendre, lui jetèrent des pierres. Il revint sur ses pas avec colère et les menaça de son bâton; les enfants se dispersèrent comme une volée d'oiseaux.

Il passa devant la prison. A la porte pendait une chaîne de fer attachée à une cloche. Il sonna. Un guichet s'ouvrit.

— Monsieur le guichetier, dit-il en ôtant respectueusement sa casquette, voudriez-vous bien m'ouvrir et me loger pour cette nuit? Une voix répondit:

— Une prison n'est pas une auberge. Fait-vous arrêter, on vous ouvrira. Le guichet se referma.

Il entra dans une petite rue où il y a beaucoup de jardins. Quelques-uns ne sont enclos que de haies, ce qui égaie la rue. Parmi ces jardins et ces haies, il vit une petite maison d'un seul étage dont la fenêtre était éclairée. Il regarda par

cette vitre comme il avait fait pour le cabaret. C'était une grande chambre blanchie à la chaux, avec un lit drapé d'indienne imprimée, et un berceau dans un coin, quelques chaises de bois et un fusil à deux coups accroché au mur. Une table était servie au milieu de la chambre. Une lampe de cuivre éclairait la nappe de grosse toile blanche, le broc d'étain luisant comme l'argent et plein de vin et la soupière brune qui fumait. A cette table était assis un homme d'une quarantaine d'années, à la figure joyeuse et ouverte, qui faisait sauter un petit enfant sur ses genoux. Près de lui une femme, toute jeune, allaitait un autre enfant. Le père riait, la mère souriait.

L'étranger resta un moment rêveur devant ce spectacle doux et calmant. Que se passait-il en lui? Lui seul eût pu le dire. Il est probable qu'il pensa que cette maison joyeuse serait hospitalière, et que là où il voyait tant de bonheur, il trouverait peut-être un peu de pitié.

Il frappa au carreau un petit coup très faible.

On n'entendit pas. Il frappa un second coup.

Il entendit la femme qui disait: — Mon homme, il me semble qu'on frappe. — Non, répondit le mari.

Il frappa un troisième coup.

Le mari se leva. prit la lampe et alla à la porte qu'il ouvrit.

C'etait un homme de haute taille, demi-paysan, demi-artisan. Il portait un vaste tablier de cuir qui montait jusqu'à son épaule gauche et dans lequel faisaient ventre un marteau, un mouchoir rouge, une poire à poudre, toutes sortes d'objets que la ceinture retenait comme dans une poche. Il renversait la tête en arrière; sa chemise largement ouverte et rabattue montrait son cou de taureau, blanc et nu. Il avait d'épais sourcils, d'énormes favoris noirs, les yeux à fleur de tête, le bas du visage en museau, et sur tout cela cet air d'être chez soi qui est une chose inexprimable.

— Monsieur, dit le voyageur, pardon. En payant, pourriez-vous me donner une assiettée de soupe et un coin pour dormir dans ce hangar qui est là dans le jardin? Dites, pourriez-vous me donner une assiettée de soupe et un coin pour dormir dans ce hangar qui est là dans le jardin? Dites, pourriez-vous? en payant?

— Qui êtes-vous ? demanda le maître du logis.

L'homme répondit : — J'arrive de Puy-Moisson. J'ai marché toute la journée. J'ai fait douze lieues. Pourriez-vous ? en payant ?

— Je ne refuserais pas, dit le paysan, de loger quelqu'un de bien qui paierait. Mais pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge?

— Il n'y a pas de place.

— Bah! pas possible. Ce n'est pas jour de foire ni de marché. Êtes-vous allé chez Labarre ? — Oui. — Eh bien ?

Le voyageur répondit avec embarras : — Je ne sais pas, il ne m'a pas reçu.

— Êtes-vous allé chez chose, de la rue de Chaffaut ?

L'embarras de l'étranger croissait ; il balbutia : — Il ne m'a pas reçu non plus.

Le visage du paysan prit une expression de défiance, il regarda le nouveau venu de la tête aux pieds, et tout à coup il s'écria avec une sorte de frémissement :

— Est-ce que vous seriez l'homme ?...

Il jeta un nouveau coup d'œil sur l'étranger, fit trois pas en arrière, posa la lampe sur la table et décrocha son fusil du mur.

Cependant aux paroles du paysan: est-ce que vous seriez l'homme ?... la femme s'était levée, avait pris ses deux enfants dans ses bras, et s'était réfugiée précipitamment derrière son mari, regardant l'étranger avec épouvante.

Tout cela se fit en moins de temps qu'il ne faut pour se le figurer. Après avoir examiné quelques instants l'homme comme on examine une vipère, le maître du logis revint à la porte et dit:

— Va-t-en! — Par grâce, reprit l'homme, un verre d'eau.

— Un coup de fusil! dit le paysan.

Puis il referma la porte violemment, et l'homme l'entendit tirer deux gros verroux. Un moment après la fenêtre se ferma au volet, et un bruit de barre de fer qu'on posait parvint au dehors.

La nuit continuait de tomber. Le vent froid des Alpes soufflait. A la lueur du jour expirant, l'étranger aperçut dans un des jardins qui bordent la rue une sorte de hutte qui lui parut maçonnée en mottes de gazon. Il franchit résolument une barrière de bois et se trouva dans le jardin. Il s'ap-

procha de la hutte ; elle avait pour porte une étroite ouverture très-basse et elle ressemblait à ces constructions que les cantonniers se bâtissent au bord des routes. Il pensa sans doute que c'était en effet le logis d'un cantonnier; il souffrait du froid et de la faim; il s'était résigné à la faim, mais c'était du moins là un abri contre le froid. Ces sortes de logis ne sont habituellement pas occupés la nuit. Il se coucha à plat ventre et se glissa dans la hutte. Il y faisait chaud, et il y trouva un assez bon lit de paille. Il resta un moment étendu sur ce lit, sans pouvoir faire un mouvement, tant il était fatigué. Puis comme son sac sur son dos le gênait et que c'était d'ailleurs un oreiller tout trouvé, il se mit à déboucler une des courroies. En ce moment un grondement farouche se fit entendre. Il leva les yeux. La tête d'un dogue énorme se dessinait dans l'ombre à l'ouverture de la hutte. C'était la niche d'un chien.

Il était lui-même vigoureux et redoutable ; il s'arma de son bâton, il se fit de son sac un bouclier, et sortit de la niche comme il put, non sans élargir les déchirures de ses haillons.

Il sortit également du jardin, mais à reculons, obligé, pour tenir le dogue en respect.

Quand il eut, non sans peine, repassé la barrière et qu'il se retrouva dans la rue, seul, sans gîte, sans toit, sans abri, chassé même de ce lit de paille et de cette niche misérable, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une pierre, et il paraît qu'un passant qui traversait l'éntendit s'écrier : — Je ne suis pas même un chien !

Bientôt il se releva et se remit à marcher. Il sortit de la ville, espérant trouver quelque arbre ou quelque meule dans les champs, ct s'y abriter.

Il chemina ainsi quelque temps, la tête toujours baissée. Quand il se sentit loin de toute habitation humaine, il leva les yeux ct chercha autour de lui.

L'horizon était tout noir; ce n'était pas seulement le sombre de la nuit ; c'était des nuages très-bas qui semblaient s'appuyer sur la colline même et qui montaient, emplissant tout le ciel. Cependant, comme la lune allait se lever et qu'il flottait encore au zénith un reste de clarté crépusculaire, ces nuages formaient au haut du ciel une sorte de voûte blanchâtre d'où tombait sur la terre une lueur.

La terre était donc plus éclairée que le ciel, ce qui est un effet particulièrement sinistre, et la colline, d'un pauvre et chétif contour, se dessinait vague et blafarde sur l'horizon ténébreux. Tout cet ensemble était hideux, petit, lugubre et borné. Rien dans le camp ni sur la colline.

Il revint sur ses pas. Les portes de D — étaient fermées. D — qui a soutenu des siéges dans les guerres de religion, était encore entourée en 1815 de vieilles murailles flanquées de tours carrées qu'on a démolies depuis. Il passa par une brèche et rentra dans la ville.

Il pouvait être huit heures du soir. Comme il ne connaissait pas les rues, il recommença sa promenade à l'aventure.

Il parvint ainsi à la préfecture, puis au séminaire.

Il y a au coin de cette place une imprimerie.

Épuisé de fatigue et n'espérant plus rien, il se coucha sur le banc de pierre qui est à la porte de cette imprimerie.

Une vieille femme sortait de l'église en ce moment. Elle vit cet homme étendu dans l'ombre.

— Que faites-vous là, mon ami? dit-elle.

Il répondit durement et avec colère: — Vous le voyez, bonne femme, je me couche.

La bonne femme, bien digne de ce nom en effet, était madame la marquise de R. — Sur ce banc? reprit-elle.

— J'ai eu pendant dix-neuf ans un matelas de bois, dit l'homme, j'ai aujourd'hui un matelas de pierre.

— Vous avez été soldat ? — Oui, bonne femme. Soldat.

— Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ?

— Parce que je n'ai pas d'argent.

— Hélas, dit madame de R., je n'ai dans ma bourse que quatre sous. — Donnez toujours.

L'homme prit les quatre sous. Madame de R. continua: — Vous ne pouvez vous loger avec si peu dans une auberge. Avez-vous essayé pourtant? Il est impossible que vous passiez ainsi la nuit. Vous avez sans doute froid et faim. On aurait pu vous loger par charité.

— J'ai frappé à toutes les portes.

— Eh bien? — Partout on m'a chassé.

La « bonne femme » toucha le bras de l'homme et lui montra de l'autre côté de la place une petite maison basse à côté de l'évêché.

— Vous avez, reprit-elle, frappé à toutes les portes? — Oui.

— Avez-vous frappé à celle-là ? — Non.

— Frappez-y. —

Ce soir-là, M. l'évêque de D—, après sa promenade en ville, était resté assez tard enfermé dans sa chambre. Il s'occupait d'un grand travail sur les Devoirs, lequel est malheureusement demeuré inachevé. Il dépouillait soigneusement tout ce que les Pères et les Docteurs ont dit sur cette grave matière.

Il travaillait encore à huit heures, quand madame Magloire entra, selon son habitude, pour prendre l'argenterie dans le placard près du lit. Un moment après, l'évêque, sentant que le couvert était mis et que sa sœur l'attendait peut-être, ferma son livre, se leva de sa table et entra dans la salle à manger.

La salle à manger était une pièce oblongue à cheminée, avec porte sur la rue, et fenêtre sur le jardin.

Madame Magloire achevait en effet de mettre le couvert.

Tout en vaquant au service, elle causait avec mademoiselle Baptistine.

Une lampe était sur la table; la table était près de la cheminée. Un assez bon feu était allumé.

On peut se figurer facilement ces deux femmes qui avaient toutes deux passé soixante ans: madame Magloire petite, grosse, vive; mademoiselle Baptistine douce, mince, frêle, un peu plus grande que son frère.

On frappa à la porte un coup assez violent.

— Entrez, dit l'évêque.

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Cet homme, nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer cherchant un gîte.

Il entra, fit un pas et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'eclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Madame Magloire n'eut pas même la force de jeter un cri.

Elle tressaillit, et resta béante.

Mademoiselle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entrait et se dressa à demi d'effarement, puis ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère et son visage redevint profondément calme et serein.

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille.

Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes, et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute:

— Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été à une autre auberge. On m'a dit: va-t-en! Chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier ne m'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. J'ai pensé qu'il pleuvrait, et je suis rentré dans la ville. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre, une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit: frappe là. J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici? êtes-vous une auberge? J'ai de l'argent, ma masse. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je paierai. Qu'est-ce que cela me fait? j'ai de l'argent. Je suis très-fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table: — Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu? je suis un galérien. Un forçat. Je viens des galères. — Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia. — Voilà mon

passeport. Jaune, comme vous voyez. Cela sert à me faire chasser de partout où je vais. Voulez-vous lire? Je sais lire, moi. J'ai appris au bagne. Il y a une école pour ceux qui veulent. Tenez, voilà ce qu'on a mis sur le passeport: « Jean Valjean, forçat libéré, natif de... » cela vous est égal... « est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très-dangereux. » Voilà. Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous? Est-ce une auberge? voulez-vous me donner à manger et à coucher? avez-vous une écurie?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve.

L'évêque se tourna vers l'homme:

— Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.

Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage jusqu'alors sombre et dure s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou:

— Vrai? quoi? vous me gardez? vous ne me chassez pas? un forçat! vous m'appelez monsieur! vous ne me tutoyez pas! Va-t-en, chien! qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite qui je suis. Vous êtes de dignes gens. D'ailleurs j'ai de l'argent. Je paierai bien. Pardon, monsieur l'aubergiste, comment vous appelez-vous? je paierai tout ce qu'on voudra. Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est ce pas?

— Je suis, dit l'évêque, un prêtre qui demeure ici.

— Un prêtre! reprit l'homme. Oh! un brave homme de prêtre! alors vous ne me demandez pas d'argent? le curé, n'est-ce pas? le curé de cette grande église? Tiens! c'est vrai, que je suis bête! je n'avais pas vu votre calotte.

Tout en parlant il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, avait remis son passeport dans sa poche, et s'était assis. Mademoiselle Baptistine le considérait avec douceur. Il continua:

— Vous êtes humain, monsieur le curé, vous n'avez pas de mépris. C'est bien un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paie?

— Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous? ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs?

— Quinze sous, ajouta l'homme.

— Cent neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela? — Dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans! L'évêque soupira profondément.

L'homme poursuivit: — J'ai encore tout mon argent. Depuis quatre jours je n'ai dépensé que vingt-cinq sous que j'ai gagnés en aidant à décharger des voitures à Grasse. Puisque vous êtes abbé je vais vous dire: Nous avions un aumônier au bagne. Et puis un jour j'ai vu un évêque. Monseigneur qu'on l'appelle. C'était l'évêque de la Majore, à Marseille. C'est le curé qui est sur les curés. Vous savez, pardon, je dis mal cela, mais pour moi, c'est si loin. — Vous comprenez, vous autres! — Il a dit la messe au milieu du bagne, sur un autel; il avait une chose pointue, en or, sur la tête. Au grand jour de midi, cela brillait. Nous étions en rang, des trois côtés, avec les canons, mèche allumée, en face de nous. Nous ne voyions pas bien. Il a parlé, mais il était trop au fond, nous n'entendions pas. Voilà ce que c'est qu'un évêque.

Pendant qu'il parlait, l'évêque était allé pousser la porte qui était restée toute grande ouverte.

Madame Magloire rentra. Elle apportait un couvert qu'elle mit sur la table.

— Madame Magloire, dit l'évêque, mettez ce couvert le plus près possible du feu. — Et se tournant vers son hôte: — Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur.

Chaque fois qu'il disait ce mot *monsieur* avec sa voix doucement grave et de si bonne compagnie, le visage de l'homme s'illuminait. L'ignominie a soif de considération.

— Voici, reprit l'évêque, une lampe qui éclaire bien mal.

Madame Magloire comprit, et elle alla chercher sur la cheminée de la chambre à coucher de monseigneur les deux chandeliers d'argent qu'elle posa sur la table tout allumés.

— Monsieur le curé, dit l'homme, vous êtes bon, vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous. Vouz allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je vi ens et que je suis un homme malheureux.

L'évêque, assis près de lui, lui toucha doucement la main:

— Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez. Ce n'est pas ici ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez; vous avez faim et soif; soyez le bien-venu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom? D'ailleurs, avant que vous me le disiez, vous en avez un que je savais.

L'homme ouvrit des yeux étonnés:

— Vrai? vous saviez comment je m'appelle?

— Oui, répondit l'évêque, vous vous appelez mon frère.

— Tenez, monsieur le curé! s'écria l'homme, j'avais bien faim en entrant ici, mais vous êtes si bon qu'à présent je ne sais plus ce que j'ai; cela m'a passé.

L'évèque le regarda et lui dit:

— Vous avez bien souffert?

— Oh! la casaque rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, le travail, la chiourme, les coups de bâton, la double chaîne pour rien, le cachot pour un mot, même malade au lit, la chaîne. Les chiens, les chiens sont plus heureux! dix-neuf ans! j'en ai quarante-six. A présent le passeport jaune. Voilà.

— Oui, reprit l'évêque, vous sortez d'un lieu de tristesse. Écoutez. Il y aura plus de joie au ciel pour le visage en larmes d'un pécheur repentant que pour la robe blanche de cent justes. Si vous sortez de ce lieu douloureux avec des pensées de haine et de colère contre les hommes, vous êtes digne de pitié; si vous en sortez avec des pensées de bienveillance, de douceur et de paix, vous valez mieux qu'aucun de nous.

L'évêque servit lui-même la soupe. L'homme se mit à manger avidement.

Après avoir donné le bonsoir à sa sœur, monseigneur Bienvenu prit sur la table un des deux flambeaux d'argent, remit l'autre à son hôte, et lui dit:

— Monsieur, je vais vous conduire à votre chambre.

L'homme le suivit.

Le logis était distribué de telle sorte que pour passer dans

l'oratoire où était l'alcôve ou pour en sortir, il fallait traverser la chambre à coucher de l'évêque.

Au moment où il traversait cette chambre, madame Magloire serrait l'argenterie dans le placard qui était au chevet du lit. C'était le dernier soin qu'elle prenait chaque soir avant de s'aller coucher.

L'évêque installa son hôte dans l'alcôve. Un lit blanc et frais y était dressé. L'homme posa le flambeau sur une petite table.

— Allons, dit l'évêque, faites une bonne nuit. Demain matin, avant de partir, vous boirez une tasse de lait de nos vaches, tout chaud.

— Ah ça! décidément! vous me logez chez vous, près de vous comme cela!

Il s'interrompit et ajouta avec un rire où il y avait quelque chose de monstrueux:

— Avez-vous bien fait toutes vos réflexions? Qui est-ce qui vous dit que je n'ai pas assassiné?

L'évêque répondit: — Cela regarde le bon Dieu.

Puis, gravement et remuant les lèvres comme quelqu'un qui prie ou qui se parle à lui-même, il dressa les deux doigts de sa main droite et bénit l'homme qui ne se courba pas, et sans tourner la tête, et sans regarder derrière lui, il rentra dans sa chambre.

Quand l'alcôve était habitée, un grand rideau de serge tiré de part en part dans l'oratoire cachait l'autel. L'évêque s'agenouilla en passant devant ce rideau et fit une courte prière.

Un moment après, il était dans son jardin, marchant, rêvant, contemplant, l'âme et la pensée tout entières à ces grandes choses mystérieuses que Dieu montre la nuit aux yeux qui restent ouverts.

Quant à l'homme, il était vraiment si fatigué qu'il n'avait même pas profité de ces bons draps blancs. Il avait soufflé sa bougie et s'était laissé tomber tout habillé sur le lit, où il s'était tout de suite profondément endormi.

Minuit sonnait comme l'évêque rentrait de son jardin dans son appartement.

Quelques minutes après, tout dormait dans la petite maison.

Vers le milieu de la nuit, Jean Valjean se réveilla.

Jean Valjean était d'une pauvre famille de paysans de la Brie. Dans son enfance, il n'avait pas appris à lire. Quand il eut l'âge d'homme, il était émondeur à Faverolles. Sa mère s'appelait Jeanne Mathieu; son père s'appelait Jean Valjean ou Vlajean, sobriquet probablement, et contraction de voilà Jean.

Jean Valjean était d'un caractère pensif sans être triste, ce qui est le propre des natures affectueuses. Sa mère était morte. Son père, émondeur comme lui, s'était tué en tombant d'un arbre. Il n'était resté à Jean Valjean qu'une sœur plus âgée que lui, veuve, avec sept enfants, filles et garçons. Cette sœur avait élevé Jean Valjean, et tant qu'elle eut son mari elle logea et nourrit son jeune frère. Le mari mourut. L'aîné des sept enfants avait huit ans, le dernier un an. Jean Valjean venait d'attendre, lui, sa vingt-cinquième année. Il remplaça le père, et soutint à son tour sa sœur, qui l'avait élevé. Sa jeunesse se dépensait ainsi dans un travail rude et mal payé.

Il gagnait dans la saison de l'émondage dix-huit sous par jour, puis il se louait comme moissonneur, comme manœuvre, comme garçon de ferme-bouvier, comme homme de peine. Il faisait ce qu'il pouvait. Sa sœur travaillait de son côté, mais que faire avec sept petits enfants? C'était un triste groupe que la misère enveloppa et étreignit peu à peu. Il arriva qu'un hiver fut rude. Jean n'eut pas d'ouvrage. La famille n'eut pas de pain. Pas de pain. A la lettre. Sept enfants.

Un dimanche soir, Maubert Isabeau, boulanger sur la place de l'église, à Faverolles, se disposait à se coucher, lorsqu'il entendit un coup violent dans la devanture grillée et vitrée de sa boutique. Il arriva à temps pour voir un bras passé à travers un trou fait d'un coup de poing dans la grille et dans la vitre. Le bras saisit un pain, et l'emporta. Isabeau sortit en hâte; le voleur s'enfuyait à toutes jambes; Isabeau courut après lui et l'arrêta. Le voleur avait jeté le pain, mais il avait encore le bras ensanglanté. C'était Jean Valjean.

Ceci se passait en 1795. Jean Valjean fut traduit devant les tribunaux du temps « pour vol avec effraction la nuit dans une maison habitée. »

Jean Valjean fut condamné à cinq ans de galères.

Il partit pour Toulon. Il y arriva après un voyage de vingt-sept jours, sur une charrette, la chaîne au cou. A Toulon, il fut revêtu de la casaque rouge. Tout s'effaça de ce qui avait été sa vie, jusqu'à son nom ; il ne fut même plus Jean Valjean ; il fut le numéro 24601. Que devint la sœur ? que devinrent les sept enfants ? Qui est-ce qui s'occupe de cela ? Ces pauvres êtres vivants, ces créatures de Dieu, sans appui désormais, sans guide, sans asile, s'en allèrent au hasard, qui sait même ? chacun de leur côté peut-être, et s'enfoncèrent peu à peu dans cette froide brume où s'engloutissent les destinées solitaires, mornes ténèbres où disparaissent successivement tant de têtes infortunées dans la sombre marche du genre humain. Ils quittèrent le pays. Le clocher de ce qui avait été leur village les oublia ; la borne de ce qui avait été leur champ les oublia; après quelques années de séjour au bagne, Jean Valjean lui-même les oublia. Dans ce cœur où il y avait eu une plaie, il y eut une cicatrice. Voilà tout.

Vers la fin de sa quatrième année, le tour d'évasion de Jean Valjean arriva. Ses camarades l'aidèrent comme cela se fait dans ce triste lieu. Il s'évada. Il erra deux jours en liberté dans les champs ; si c'est être libre que d'être traqué ; de tourner la tête à chaque instant ; de tressaillir au moindre bruit; d'avoir peur de tout, du toit qui fume, de l'homme qui passe, du chien qui aboie, du cheval qui galope, de l'heure qui sonne, du jour parce qu'on voit, de la nuit parce qu'on ne voit pas, de la route, du sentier, du buisson, du sommeil. Le soir du second jour, il fut repris. Il n'avait ni mangé ni dormi depuis trente-six heures. Le tribunal maritime le condamna pour ce délit à une prolongation de trois ans, ce qui lui fit huit ans. La sixième année, ce fut encore son tour de s'évader ; il en usa, mais il ne put consommer sa fuite. Il avait manqué à l'appel. On tira le coup de canon, et à la nuit les gens de ronde le trouvèrent caché sous la quille d'un vaisseau en construction; il résista aux garde-chiourme qui le saisirent. Évasion et rébellion. Ce fait prévu par le code spécial fut puni d'une aggravation de cinq ans, dont deux ans de double chaîne. Treize ans. La dixième année, son tour revint, il en profita encore. Il ne réussit pas mieux. Trois ans pour cette nouvelle tentative. Seize ans. Enfin, ce fut, je crois, pendant la treizième année qu'il essaya une dernière

fois et ne réussit qu'à se faire reprendre après quatre heures d'absence. Trois ans pour ces quatre heures. Dix-neuf ans. En octobre 1815 il fut libéré; il était entré là en 1796 pour avoir cassé un carreau et pris un pain.

Jean Valjean était entré au bagne sanglotant et frémissant; il en sortit impassible. Il y était entré désespéré; il en sortit sombre.

Comme deux heures du matin sonnaient à l'horloge de la cathédrale, Jean Valjean se réveilla.

Ce qui le réveilla, c'est que le lit était trop bon. Il y avait vingt ans bientôt qu'il n'avait couché dans un lit, et, quoiqu'il ne se fût pas déshabillé, la sensation était trop nouvelle pour ne pas troubler son sommeil.

Il avait dormi plus de quatre heures. Sa fatigue était passée. Il était accoutumé à ne pas donner beaucoup d'heures au repos.

Il ouvrit les yeux, et regarda un moment dans l'obscurité autour de lui, puis il les referma pour se rendormir. Il ne put se rendormir, et il se mit à penser.

Il était dans un de ces moments où les idées qu'on a dans l'esprit sont troublées. Il avait une sorte de va-et-vient obscur dans le cerveau. Ses souvenirs anciens et ses souvenirs immédiats y flottaient pêle-mêle et s'y croisaient confusément perdant leurs formes; se grossissant démesurément, puis disparaissant tout à coup comme dans une eau fangeuse et agitée. Beaucoup de pensées lui venaient, mais il y en avait une qui se représentait continuellement et qui chassait toutes les autres. Cette pensée, nous allons la dire tout de suite: — Il avait remarqué les six couverts d'argent et la grande cuillère que madame Magloire avait posés sur la table.

Ces six couverts l'obsédaient. — Ils étaient là. — A quelques pas. — A l'instant où il avait traversé la chambre d'à côté pour venir dans celle où il était, la vieille servante les mettait dans un petit placard à la tête du lit. — Il avait bien remarqué ce placard. — A droite, en entrant par la salle à manger. — Ils étaient massifs. — Et de vieille argenterie. — Avec la grande cuillère, on en tirerait au moins deux cents francs. — Le double de ce qu'il avait gagné en dix-neuf ans.

Son esprit oscilla toute une grande heure dans des fluctuations auxquelles se mêlait bien quelque lutte. Trois heures sonnèrent. Il rouvrit les yeux, se dressa brusquement sur son séant, étendit le bras et tâta son havresac qu'il avait jeté dans le coin de l'alcôve, puis il laissa pendre ses jambes et poser ses pieds à terre, et se trouva, presque sans savoir comment, assis sur son lit.

Il resta un certain temps rêveur dans cette attitude qui eût eu quelque chose de sinistre pour quelqu'un qui l'eût aperçu ainsi dans cette ombre, seul éveillé dans la maison endormie. Tout à coup il se baissa, ôta ses souliers et les posa doucement sur la natte près du lit, puis il reprit sa posture de rêverie et redevint immobile.

Au milieu de cette méditation hideuse, les idées que nous venons d'indiquer remuaient sans relâche son cerveau, entraient, sortaient, faisaient sur lui une sorte de pesée; et puis il songeait aussi, sans savoir pourquoi, et avec cette obstination machinale de la rêverie, à un forçat nommé Brevet qu'il avait connu au bagne, et dont le pantalon n'était retenu que par une seule bretelle de coton tricoté. Le dessin en damier de cette bretelle lui revenait sans cesse à l'esprit.

Il demeurait dans cette situation, et y fût peut-être resté indéfiniment jusqu'au lever du jour, si l'horloge n'eût sonné un coup, — le quart ou la demie. Il sembla que ce coup lui eût dit : allons !

Il se leva debout, hésita encore un moment, et écouta; tout se taisait dans la maison; alors il marcha droit et à petit pas vers la fenêtre qu'il entrevoyait. La nuit n'était pas très obscure; c'était une pleine lune sur laquelle couraient de larges nuées chassées par le vent. Cela faisait au dehors des alternatives d'ombre et de clarté, des éclipses, puis des éclaircies, et au dedans une sorte de crépuscule. Ce crépuscule, suffisant pour qu'on pût se guider, intermittent à cause des nuages, ressemblait à l'espèce de lividité qui tombe d'un soupirail de cave devant lequel vont et viennent des passants. Arrivé à la fenêtre, Jean Valjean l'examina. Elle était sans barreaux, donnait sur le jardin et n'était fermée, selon la mode du pays, que d'une petite clavette. Il l'ouvrit, mais comme un air froid et vif entra brusquement

dans la chambre, il la referma tout de suite. Il regarda le jardin de ce regard attentif qui étudie plus qu'il ne regarde. Le jardin était enclos d'un mur blanc assez bas, facile à escalader. Au fond, au delà, il distingua des têtes d'arbres également espacées, ce qui indiquait que ce mur séparait le jardin d'une avenue ou d'une ruelle plantée.

Ce coup d'œil jeté, il fit le mouvement d'un homme déterminé, marcha à son alcôve, prit son havresac, l'ouvrit, le fouilla, en tira quelque chose qu'il posa sur le lit, mit ses souliers dans une de ses poches, referma le tout, chargea le sac sur ses épaules, se couvrit de sa casquette dont il baissa la visière sur ses yeux, chercha son bâton en tâtonnant, et l'alla poser dans l'angle de la fenêtre, puis revint au lit et saisit résolument l'objet qu'il y avait déposé. Cela ressemblait à une barre de fer courte, aiguisée comme un épieu à l'une de ses extrémités.

Il eût été difficile de distinguer dans les ténèbres pour quel emploi avait pu être façonné ce morceau de fer. C'était peut-être un levier? C'était peut-être une massue?

Au jour on eût pu reconnaître que ce n'était autre chose qu'un chandelier de mineur. On employait quelquefois alors les forçats à extraire de la roche des hautes collines qui environnent Toulon, et il n'était pas rare qu'ils eussent à leur disposition des outils de mineur. Les chandeliers des mineurs sont en fer massif, terminés à leur extrémité inférieure par une pointe au moyen de laquelle on les enfonce dans le rocher.

Il prit le chandelier dans sa main droite, et retenant son haleine, assourdissant son pas, il se dirigea vers la porte de la chambre voisine, celle de l'évêque, comme on sait. Arrivé à cette porte, il la trouva entre-bâillée. L'évêque ne l'avait point fermée.

Jean Valjean écouta. Aucun bruit. Il poussa la porte.

Il la poussa du bout du doigt, légèrement, avec cette douceur furtive et inquiète d'un chat qui veut entrer.

La porte céda à la pression et fit un mouvement imperceptible et silencieux qui élargit un peu l'ouverture.

Il attendit un moment, puis poussa la porte une seconde fois, plus hardiment.

Elle continua de céder en silence. L'ouverture était assez

grande maintenant pour qu'il pût passer. Mais il y avait près de la porte une petite table qui faisait avec elle un angle gênant et qui barrait l'entrée.

Jean Valjean reconnut la difficulté. Il fallait à toute force que l'ouverture fût encore élargie.

Il prit son parti, et poussa une troisième fois la porte, plus énergiquement que les deux premières. Cette fois il y eut un gond mal huilé qui jeta tout à coup dans cette obscurité un cri rauque et prolongé.

Jean Valjean tressaillit. Le bruit de ce gond sonna dans son oreille avec quelque chose d'éclatant et de formidable comme le clairon du jugement dernier.

Dans les grossissements fantastiques de la première minute, il se figura presque que ce gond venait de s'animer et de prendre tout à coup une vie terrible, et qu'il aboyait comme un chien pour avertir tout le monde et réveiller les gens endormis.

Il s'arrêta, frissonnant, éperdu, et retomba de la pointe du pied sur le talon. Il entendit ses artères battre dans ses tempes comme deux marteaux de forge, et il lui semblait que son souffle sortait de sa poitrine avec le bruit du vent qui sort d'une caverne.

Il lui paraissait impossible que l'horrible clameur de ce gond irrité n'eût pas ébranlé toute la maison comme une secousse de tremblement de terre; la porte, poussée par lui, avait pris l'alarme et avait appelé; le vieillard allait se lever, les deux vieilles femmes allaient crier, on viendrait à l'aide; avant un quart d'heure, la ville serait en rumeur et la gendarmerie sur pied. Un moment il se crut perdu.

Il demeura où il était, pétrifié, comme la statue de sel, n'osant faire un mouvement. Quelques minutes s'écoulèrent. La porte s'était ouverte toute grande. Il se hasarda à regarder dans la chambre. Rien n'y avait bougé. Il prêta l'oreille. Rien ne remuait dans la maison. Le bruit du gond rouillé n'avait éveillé personne. Ce premier danger était passé, mais il y avait encore en lui un affreux tumulte. Il ne recula pas pourtant. Même quand il s'était cru perdu, il n'avait pas reculé. Il ne songea plus qu'à finir vite. Il fit un pas et entra dans la chambre.

Cette chambre était dans un calme parfait. On y distin-

guait çà et là des formes confuses et vagues qui, au jour, étaient des papiers épars sur une table, des in-folio ouverts, des volumes empilés sur un tabouret, un fauteuil chargé de vêtements, un prie-Dieu, et qui à cette heure n'étaient plus que des coins ténébreux et des places blanchâtres. Jean Valjean avança avec précaution en évitant de se heurter aux meubles. Il entendait au fond de la chambre la respiration égale et tranquille de l'evêque endormi.

Il s'arrêta tout à coup. Il était près du lit. Il y était arrivé plus tôt qu'il n'aurait cru.

La nature mêle quelquefois ses effets et ses spectacles à nos actions avec une espèce d'à propos sombre et intelligent, comme si elle voulait nous faire réfléchir. Depuis près d'une demi-heure un grand nuage couvrait le ciel. Au moment où Jean Valjean s'arrêta en face du lit, ce nuage se déchira, comme s'il l'eût fait exprès, et un rayon de lune, traversant la longue fenêtre, vint éclairer subitement le visage pâle de l'évêque. Il dormait paisiblement. Il était presque vêtu dans son lit, à cause des nuits froides des Basses Alpes, d'un vêtement de laine brune qui lui couvrait les bras jusqu'aux poignets. Sa tête était renversée sur l'oreiller dans l'attitude abandonnée du repos; il laissait pendre hors du lit sa main ornée de l'anneau pastoral et d'où étaient tombées tant de bonnes œuvres et tant de saintes actions. Toute sa face s'illuminait d'une vague expression de satisfaction, d'espérance et de béatitude. L'âme des justes pendant le sommeil contemple un ciel mystérieux.

Il y avait presque de la divinité dans cet homme ainsi auguste à son insu.

Jean Valjean, lui, était dans l'ombre, son chandelier de fer à la main, debout, immobile, effaré de ce vieillard lumineux. Jamais il n'avait rien vu de pareil. Cette confiance l'épouvantait. Le monde moral n'a pas de plus grand spectacle que celui-là: une conscience troublée et inquiète, parvenue au bord d'une mauvaise action, et contemplant le sommeil d'un juste.

Ce sommeil, dans cet isolement, et avec un voisin tel que lui, avait quelque chose de sublime qu'il sentait vaguement, mais impérieusement.

Nul n'eût pu dire ce qui se passait en lui, pas même lui. Pour essayer de s'en rendre compte, il faut rêver ce qu'il y

— Jésus-Dieu soit béni! reprit-elle. Je ne savais ce qu'il était devenu.

L'évêque venait de ramasser le panier dans une plate-bande. Il le présenta à madame Magloire. — Le voilà.

— Eh bien? dit-elle. Rien dedans! et l'argenterie?

— Ah! repartit l'évêque. C'est donc l'argenterie qui vous occupe? Je ne sais où elle est.

— Grand bon Dieu! elle est volée! c'est l'homme d'hier soir qui l'a volée!

En un clin d'œil, avec toute sa vivacité de vieille, alerte, madame Magloire courut à l'oratoire, entra dans l'alcôve et revint vers l'évêque. L'évêque venait de se baisser et considérait en soupirant un plant de cochléaria des Guillons que le panier avait brisé, en tombant à travers la plate-bande. Il se redressa au cri de madame Magloire.

— Monseigneur, l'homme est parti! l'argenterie est volée!

Tout en poussant cette exclamation, ses yeux tombaient sur un angle du jardin où l'on voyait des traces d'escalade. Le chevron du mur avait été arraché.

— Tenez! c'est par là qu'il s'en est allé. Il a sauté dans la ruelle Cochefilet! Ah! l'abomination! Il nous a volé notre argenterie!

L'évêque resta un moment silencieux, puis leva son œil sérieux, et dit à madame Magloire avec douceur:

— Et d'abord, cette argenterie était-elle à nous?

Madame Magloire resta interdite. Il y eut encore un silence, puis l'évêque continua:

— Madame Magloire, je détenais à tort et depuis longtemps cette argenterie. Elle était aux pauvres. Qui était-ce que cet homme? Un pauvre évidemment.

— Hélas Jésus! repartit madame Magloire. Ce n'est pas pour moi ni pour mademoiselle. Cela nous est bien égal. Mais c'est pour monseigneur. Dans quoi monseigneur va-t-il manger maintenant?

L'évêque la regarda d'un air étonné.

— Ah çà! est-ce qu'il n'y a pas des couverts d'étain?

Madame Magloire haussa les épaules.

— L'étain a une odeur.

— Alors, des couverts de fer.

Madame Magloire fit une grimace expressive.

— Le fer a un goût.

— Eh bien, dit l'évêque, des couverts de bois.

Quelques instants après, il déjeûnait à cette même table où Jean Valjean s'était assis la veille. Tout en déjeûnant, monseigneur Bienvenu faisait gaîment remarquer à sa sœur qui ne disait rien et à madame Magloire qui grommelait sourdement, qu'il n'est nullement besoin d'une cuillère ni d'une fourchette, même en bois, pour tremper un morceau de pain dans une tasse de lait.

— Aussi a-t-on idée! disait madame Magloire toute seule en allant et venant; recevoir un homme comme cela! et le loger à côté de soi! et quel bonheur encore qu'il n'ait fait que voler! Ah, mon Dieu! cela fait frémir quand on songe!

Comme le frère et la sœur allaient se lever de table, on frappa à la porte. — Entrez, dit l'évêque.

La porte s'ouvrit. Un groupe étrange et violent apparut sur le seuil. Trois hommes en tenaient un quatrième au collet. Les trois hommes étaient des gendarmes; l'autre était Jean Valjean.

Un brigadier de gendarmerie, qui semblait conduire le groupe, était près de la porte. Il entra et s'avança vers l'évêque en faisant le salut militaire.

— Monseigneur, dit il.......

A ce mot, Jean Valjean qui était morne et semblait abattu, releva la tête d'un air stupéfait.

— Monseigneur! murmura-t-il. Ce n'est donc pas le curé....

— Silence! dit un gendarme. C'est monseigneur l'évêque.

Cependant monseigneur Bienvenu s'était approché aussi vivement que son grand âge le lui permettait.

— Ah! vous voilà! s'écria-t-il en regardant Jean Valjean. Je suis aise de vous voir. Eh bien, mais! je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste et dont vous pourrez bien avoir deux cents francs. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts?

Jean Valjean ouvrit les yeux et regarda le vénérable évêque avec une expression qu'aucune langue humaine ne pourrait rendre.

— Monseigneur, dit le brigadier de gendarmerie, ce que cet homme disait était donc vrai? Nous l'avons rencontré. Il allait comme quelqu'un qui s'en va. Nous l'avons arrêté pour voir. Il avait cette argenterie.....

— Et il vous a dit, interrompit l'évêque en souriant, qu'elle lui avait été donnée par un vieux bonhomme de prêtre chez lequel il avait passé la nuit? je vois la chose. Et vous l'avez ramené ici? c'est une méprise.

— Comme cela, reprit le brigadier, nous pouvons le laisser aller? — Sans doute, répondit l'évêque.

Les gendarmes lâchèrent Jean Valjean qui recula.

— Est-ce que c'est vrai qu'on me laisse? dit-il d'une voix presque inarticulée et comme s'il parlait dans le sommeil.

— Oui, on te laisse, tu n'entends donc pas? dit un gendarme.

— Mon ami, reprit l'évêque, avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez-les.

Il alla à la cheminée, prit les deux flambeaux d'argent et les apporta à Jean Valjean. Les deux femmes le regardaient faire sans un mot, sans un geste, sans un regard qui pût déranger l'évêque.

Jean Valjean tremblait de tous ses membres. Il prit les deux chandeliers machinalement et d'un air égaré.

— Maintenant, dit l'évêque, allez en paix. — A propos, quand vous reviendrez, mon ami, il est inutile de passer par le jardin. Vous pourrez toujours entrer et sortir par la porte de la rue. Elle n'est fermée qu'au loquet jour et nuit.

Puis se tournant vers la gendarmerie:

— Messieurs, vous pouvez vous retirer.

Les gendarmes s'éloignèrent.

Jean Valjean était comme un homme qui va s'évanouir.

L'évêque s'approcha de lui, et lui dit à voix basse:

— N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir honnête homme.

Jean Valjean, qui n'avait aucun souvenir d'avoir rien promis, resta interdit. L'évêque avait appuyé sur ces paroles en les prononçant. Il reprit avec solennité:

— Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu.

LA MORT

Pourquoi craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre la suite? Pourquoi redouter cet instant puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre nous arrivent de la même façon, sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir? Qu'on interroge les hommes accoutumés à observer les actions des mourants; ils conviendront qu'à l'exception d'un très-petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation causée par des mouvements convulsifs, semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement et sans douleur; et même ces terribles agonies effrayent plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent les malades; car combien n'en a-t-on pas vu qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était passé, non plus de ce qu'ils avaient senti! Ils avaient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir; et, sur le petit nombre de ceux qui conservent de la connaissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance, et qui ne se flatte d'un retour vers la vie. La nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. Un malade dont le mal est incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquents et familiers, qui en est averti par les mouvements inquiets de sa famille, par les larmes de ses amis, par la contenance ou l'abandon des médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il touche à sa dernière heure; l'intérêt est si grand qu'on ne s'en rapporte qu'à soi; on n'en croit pas les jugements des autres, on les regarde comme des alarmes peu fondées; tant qu'on se sent et qu'on pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi, et tout est mort, que l'espérance vit encore.

Jetez les yeux sur un malade, qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer; examinez ce qui se passe sur son visage, lorsque par zèle ou par indiscrétion quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet; vous le verrez changer comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue; ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même, tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir! Il a seulement quelque doute, quelque inquiétude sur son état; mais il craint toujours beaucoup moins qu'il n'espère, et si l'on ne réveillait pas ses frayeurs par ces tristes soins et cet appareil lugubre qui devance la mort, il ne la verrait point arriver.

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons; nous la jugeons mal de loin; c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance et qui disparaît lorsqu'on vient à en approcher de près; nous n'en avons donc que des notions fausses; nous la regardons non seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal accompagné de la plus vive douleur et des plus pénibles angoisses; nous avons même cherché à grossir dans notre imagination ces funestes images, et à augmenter nos craintes en raisonnant sur la nature de la douleur. Elle doit être extrême, a-t-on dit, lorsque l'âme se sépare du corps; elle peut aussi être de très-longue durée, puisque le temps, n'ayant d'autres mesures que la succession de nos idées, un instant de douleur très-vive, pendant lequel ces idées se succèdent avec une rapidité proportionnée à la violence du mal, peut nous paraître plus long qu'un siècle pendant lequel elles coulent lentement et relativement aux sentiments tranquilles qui nous affectent ordinairement. Quel abus de la philosophie dans ce raisonnement! il ne mériterait pas d'être relevé, s'il était sans conséquence; mais il influe sur le malheur du genre humain. Il rend l'aspect de la mort mille fois plus affreux qu'il ne peut être; et n'y eût-il qu'un petit nombre de gens trompés par l'apparence spécieuse de ces idées, il serait toujours utile de les détruire, et d'en faire voir la fausseté.

Lorsque l'âme vient à s'unir à notre corps, avons-nous un

plaisir excessif, une joie vive et prompte qui nous transporte et nous ravisse? Non, cette union se fait sans que nous nous en apercevions; la désunion doit s'en faire de même, sans exciter aucun sentiment. Quelle raison a-t-on pour croire que la séparation de l'âme et du corps ne puisse se faire sans une douleur extrême? Quelle cause peut produire cette douleur, ou l'occasionner? La fera-t-on résider dans l'âme ou dans le corps? La douleur de l'âme ne peut être produite que par la pensée, celle du corps est toujours proportionnée à sa force et à sa faiblesse; dans l'instant de la mort naturelle, le corps est plus faible que jamais; il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.

On entre, on crie;
Et c'est la vie!
On crie, on sort;
Et c'est la mort!

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

TABLE


Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

[illegible] Lingua Fr[illegible] d'Italia.

[illegible] R. ISTITUTO LOMBARDO DI SCIENZE E LETTERE

[illegible] Parigi — PRIX fr. 3.[illegible]

[illegible]

[illegible] ITALIANO E FRANCESE. — — 0.75.

